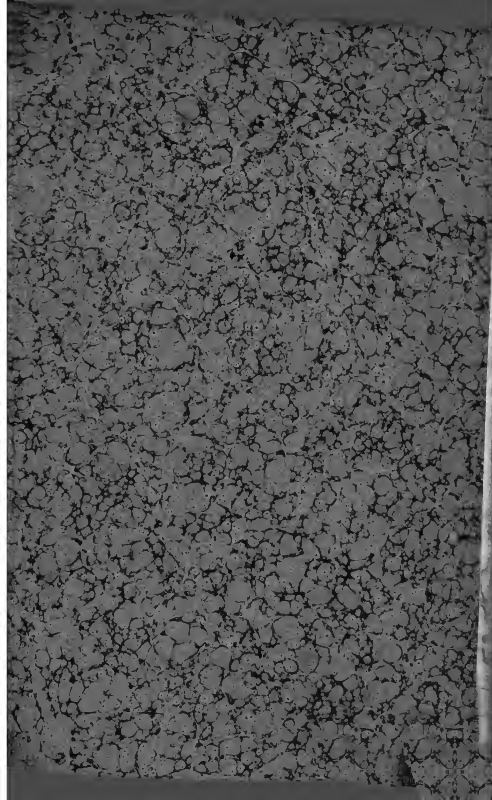
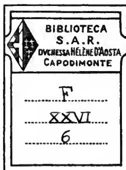



GALLIÆ
HELENÆ
AVGVSTÆ
DVCISSÆ
AN. DM
EX LIBRIS
MCMV




BIBLIOTECA
S.A.R.
DVCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE
F
XXVI
6

# POÉSIES

ET

# NOUVELLES

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

# POÉSIES

ET

# NOUVELLES

DE

MADAME D'ARBOUVILLE

— II —

Se vend au profit de deux Œuvres de Charité




PARIS

LIBRAIRIE D'AMYOT, EDITEUR

8, rue de la Paix

—

MDCCCLV



# MARIE-MADELEINE.

She looked a sadness sweeter than her smile,
As if her heart had deeper thoughts in store,
She must not own—but cherish'd more the while
For that compression in its burning core.

Byron.

# MARIE-MADELEINE.

## PREMIÈRE PARTIE.

Je revenais à Paris après six ans d'absence; un violent chagrin, une de ces douleurs qui bouleversent toute une vie, m'avait brusquement arraché à mon pays, à mes amis, à ces habitudes de tous les jours qui forment les douces chaînes par lesquelles notre existence s'attache à celle des autres. J'étais parti sans rien me réserver pour l'avenir; je n'avais fait nul adieu. J'avais brisé ma vie; je ne l'avais pas suspendue. Je traversai au hasard maintes contrées diverses. Mes yeux, pendant longtemps, ne s'arrêtèrent sur aucun pays; mes

oreilles ne retinrent le sens d'aucune parole. Peu à peu mes yeux regardèrent et mes oreilles entendirent, puis mon attention se fixa et mon intelligence écouta. Alors on crut que j'étais consolé.... Non! mais j'étais résigné.

Dans ce monde où nous vivons quelques années, où nous sommes heureux quelques heures, si nous ne pleurons que quelques jours, c'est qu'après avoir jeté un premier cri de douleur au milieu de la foule indifférente, nous rappelons à nous nos larmes et nos gémissements; nous dérobons notre peine à tous les yeux, nous en faisons l'idole cachée du sanctuaire de notre cœur. En nous alors tout se ressent de cette sainte présence, de cette intime union de l'âme avec un regret; nous faisons silence au dedans de nous-mêmes, nous nous enveloppons d'un pieux recueillement; nos regards deviennent plus doux, notre voix plus pénétrante.

Le malheur!... c'est bien là vraiment le baptême de l'âme; c'est là l'eau sainte, mais amère, qui lave les souillures. Si toutes les vies commençaient comme la mienne par le malheur, toutes les vies resteraient

pures. On apporte dans le monde un calme décourageant, une banale bienveillance pour cette foule d'indifférents, une indulgence pleine de pitié pour tous ces êtres dont on attend si peu, et auxquels on ne demande rien. Faire le mal, c'est essayer les divers sentiers de la vie, c'est chercher au loin ce que l'on n'a pas trouvé devant soi, c'est n'avoir pas dit adieu au rêve non accompli de son jeune âge, c'est vouloir vivre encore, n'importe à quel prix, tandis que moi je suis mort de cœur, d'âme et de pensées. Je plains ceux qui, se laissant prendre à ce simulacre de vie, me tendent la main et me disent, avec un joyeux sourire : « Nous te retrouvons! »

Celui qui lit du haut des cieux dans le secret de nos cœurs sait qu'il a fermé pour moi le livre dans lequel s'inscrivent les joies, les douleurs et les souvenirs; que ma dernière page depuis longtemps y a été écrite; que les autres resteront blanches jusqu'au jour qu'il rendra éternel!

Je revenais donc en France pour mourir là où j'étais né. Les jours s'y succédèrent pour moi, tous

monotones et sombres, sans laisser trace de leur passage; un seul, un seul jour, parmi toute cette masse d'heures entassées derrière moi, me fit tressaillir et vibra quelques instants dans mon souvenir après qu'il se fut enfui : c'est celui où ton histoire me fut contée, pauvre Madeleine! Toi que je n'ai jamais vue, âme souffrante, sœur de la mienne, salut! Dans le ciel, où tu es sans doute, car Dieu pardonne à ceux qui souffrent, déploie tes blanches ailes, Madeleine, pour me garder une place à tes côtés. Ame inconnue, je veux te retrouver dans l'éternité comme une âme amie.

C'était par une froide matinée du mois de février; la neige tourbillonnait au gré du vent et ne tombait à terre qu'après avoir longtemps vacillé dans les airs; le ciel était gris et semblait s'abaisser comme pour envelopper le monde d'un humide linceul. Le sol était couvert d'une épaisse couche de neige; aucun oiseau ne volait, aucun insecte ne se montrait : toute la nature était morte. Il y a une tristesse douce à voir ces jours de deuil pour les choses qui n'ont pas de vie : nous sentons mieux alors que nous n'avons pas payé l'intelligence par

la faculté de souffrir, et que la pensée est un privilége et non une compensation. Oui, ce jour-là, les arbres, le brin d'herbe, la fourmi cachée sous la terre gelée, tout souffrait comme nous, tout gémissait et semblait pleurer.

Je me dirigeai lentement et à pied vers Belleville, vers ces quelques maisons qui sont trop près de Paris pour être un village, et trop loin de la ville pour en être appelées un faubourg. J'allais y chercher, après six ans d'absence, un ami, car on est convenu de donner ce nom à quiconque a été au collége avec vous, vous tutoie et vous appelle par votre nom tout court, un ami donc, auquel je ne pouvais me dispenser de faire savoir que j'étais de retour dans mon pays. Je m'étais proposé comme but de promenade, en dépit de la neige, d'aller le surprendre à Belleville, où j'avais appris par hasard qu'il s'était retiré.

J'avais laissé Paul d'Ercourt se livrant à des études de médecine, et décidé, malgré la répugnance de sa famille, à se faire recevoir docteur. Je ne comprenais pas bien comment cela l'avait

amené à habiter Belleville, où tout devenait obstacle à l'exercice de son art; mais, pour les cœurs tristes, rien n'excite vivement la curiosité; peu importe d'expliquer le monde dans lequel on vit.

Après avoir péniblement gravi la montée qui précède Belleville, je laissai à droite les rues habitées, et je suivis des circuits tracés par de petits murs qui, très-rapprochés l'un de l'autre, formaient d'étroites ruelles. Mes pieds s'enfonçaient dans la neige, le ciel se chargeait de nuages; tout était désert autour de moi. De loin en loin quelques pierres écroulées me laissaient entrevoir, par une crevasse du mur, un immense horizon, sombre et nébuleux. C'était une plaine dépouillée de toute verdure, qui s'étendait à perte de vue. A l'extrémité d'une des ruelles les plus solitaires s'élevait une toute petite maison carrée, triste, sombre comme tout ce qui l'entourait. Je poussai la première porte que je rencontrai : elle s'ouvrit sur un amas de neige, du milieu duquel sortaient quelques branches mortes; au printemps cela devait être un étroit jardin, entouré de murs, mais alors il ne

faisait qu'ajouter à l'aspect d'abandon de cette lugubre demeure[1].

Je m'approchai de la maison : la porte était ouverte, mais personne ne répondit à mes coups de sonnette réitérés. Je montai, et, ouvrant au hasard une troisième porte, j'entrai dans le cabinet de travail de Paul d'Ercourt.

Je restai immobile devant le spectacle qui frappa mes yeux. C'était une petite pièce, éclairée par une seule fenêtre donnant sur l'immense pleine de neige que j'avais déjà entrevue. Sur le bureau étaient rangées symétriquement des têtes de toutes sortes d'animaux, depuis le plus petit oiseau jusqu'aux crânes des bêtes féroces. Tous ces ossements étaient brillants, nettoyés, habilement montés avec des ressorts de cuivre et placés sous des verres. Sur la table du milieu étaient entassées pêle-mêle des têtes d'hommes, les unes entières, les autres séparées par la moitié. Ce jour si sombre qui, pénétrant

1 Rien dans cette description n'est inventé, c'est la peinture fidèle de la demeure d'un phrénologue. Que l'exactitude du tableau serve d'excuse aux sombres détails qui suivront.

à travers l'étroite fenêtre, venait mourir sur ces ossements, ces têtes hideuses aux yeux creux tournés vers moi, la mort se montrant dans toute sa desséchante horreur, ne parlant que des squelettes que la terre réclame, sans rappeler l'âme que le Ciel attend.... il y avait quelque chose de si imprévu dans l'aspect de cette chambre, que je refermai la porte en détournant la tête. J'avais devant moi une autre pièce vers laquelle je m'avançai. Cette fois j'étais mieux préparé au spectacle qui m'attendait; je n'en éprouvai pas moins horreur et dégoût. Autour de cette pièce s'élevaient circulairement en gradins des étagères de bois noir. Sur ces tablettes étaient placées des têtes de mort. Sur un côté de la chambre, on lisait ces mots : TÊTES DE SUPPLICIÉS. Le côté opposé portait cette inscription : TÊTES D'IDIOTS. A quelques pas était écrit : TÊTES DE GRANDS HOMMES.

Je parcourus du regard toutes ces immobiles expressions de désespoir, de crime, d'idiotisme, de vertu; je regardai tous ces êtres qui avaient vécu, qui avaient passé sur cette terre pour y porter la désolation ou y exciter les applaudissements, ou

pour ne rien sentir, ne rien comprendre; et tous ces chemins différents les avaient amenés au même but: quelques os hideux, quelques moules de plâtre informes, déposés les uns auprès des autres sous le toit de cette demeure ignorée!... Je descendis rapidement. Au dehors, des tourbillons de neige obscurcissaient le jour; à l'intérieur, le silence, la solitude, en présence de tous ces crânes!

« Quelle vie s'est fait Paul! » m'écriai-je en m'asseyant dans le petit parloir du rez-de-chaussée; « il est jeune, riche, heureux; et il est venu ensevelir les jours dorés de sa première jeunesse dans ce lugubre coin de terre! O science! science fatale et dangereuse, ambitieux désirs de l'intelligence, qu'ajoutez-vous au bonheur de l'homme? Pauvre Paul! tu consumes les années de ta vie à chercher le secret de ce que la mort te révélera en un instant! Tu arraches les cadavres aux entrailles de la terre pour interroger leur éternel silence!... Attends, jeune insensé, bientôt tu te coucheras à côté d'eux dans cette terre que ta main entr'ouvre! »

Je me tus quelques instants, puis mes pensées prirent une autre direction : « Mais il est peut-être dans l'ordre immuable de ta volonté, mon Dieu, qu'il passe sur cette terre quelques êtres exceptionnels, marqués au front d'un sceau à toi seul connu, destinés à s'agiter dans leur courte existence pour deviner les premiers mots de tes vérités éternelles, et les livrer à ceux de leurs frères qui n'ont d'idées que celles qu'on leur donne toutes faites! Ce besoin de connaître, c'est une mission qu'à notre insu nous accomplissons, et, si nous sommes guidés plus par le bonheur d'être utiles que par de vains désirs de renommée et de gloire, eh bien, cette mission est belle, mon Dieu! »

Je remontai alors dans le cabinet de travail de Paul : je regardai avec respect ce qui ne m'avait inspiré que du dégoût quelques minutes auparavant; je contemplai en silence ce petit coin du monde d'où tant de questions hardies s'adressaient à l'immensité des cieux et aux profondeurs de la terre; j'examinai lentement toutes ces têtes de morts, parmi lesquelles une seule

tête pensante venait chaque jour s'agiter, douter ou croire.

Je fus tiré de mes méditations par les pas de Paul, qui montait l'escalier. Il poussa un cri de surprise en me voyant, puis nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre. Le cœur ne saurait mourir. Je croyais le mien brisé; il se mit à battre à la vue de ce camarade de mon enfance. Ce n'était pas un ami : de longues années nous avaient séparés, nous ne nous étions rien dit des événements du chemin jusqu'alors suivi; mais nous avions commencé la vie ensemble, et mille souvenirs riants et gracieux de nos premières années revenaient à notre pensée en nous regardant l'un l'autre. Nous nous étions aimés dans le temps où nos mères nous baisaient au front, où nous priions à genoux à côté de nos jeunes sœurs, et des larmes nous vinrent aux yeux! Quelques rides prématurées sillonnaient le front de Paul, mais c'était toujours le beau jeune homme d'autrefois, à la physionomie fine et intelligente.

Une heure s'enfuit rapidement dans de doux retours sur les années heureuses écoulées pour

toujours : trésor du passé que l'avenir ne nous rendrait pas! puis enfin notre joie se calma et nous causâmes plus posément.

« Eh bien, » me dit Paul en parcourant du regard la pièce où nous nous trouvions, » que dis-tu de mon établissement? »

Et sans attendre ma réponse, il reprit :

« Ah! si tu savais combien je suis heureux ici! La solitude, le calme, le repos, pas un être vivant auprès de moi; seul avec moi-même, la nuit! le jour, aucun mouvement, aucun bruit! Aussi je travaille avec délices, je travaille constamment!... Ah! Georges, que l'étude est une belle chose! non ces études arides où il ne s'agit que de suivre une route frayée et d'arriver, après bien des efforts, à comprendre l'idée d'un autre, mais l'étude hardie d'une science nouvelle, où l'esprit libre et indépendant s'avance seul, en avant, portant haut et loin son flambeau dont l'éclat se projette en arrière sur la foule ignorante! Conquérir l'inconnu, arracher à tout ce qui se tait quelques

lambeaux de son mystérieux secret, voir où l'on ne voyait pas, comprendre là où l'inexplicable commençait! oh! c'est beau! c'est grand!... Aussi,» ajouta le jeune enthousiaste, « c'est un jour néfaste, parmi tous mes jours, que celui où, comme aujourd'hui, je suis obligé de m'absenter une heure de ma retraite chérie, de quitter un seul instant ces muets amis. »

Et ses yeux s'arrêtaient avec amour sur les plâtres qui l'entouraient.

« Je reviens ici avec bonheur, car c'est ici que la vie m'est douce. Tant que le soleil m'éclaire, je regarde, j'épie, je combine; ma main suit les contours de ces têtes; j'en saisis, j'en analyse les moindres différences.... puis, quand le jour finit, j'allume à la hâte ma lampe; je clos toutes les fenêtres, toutes les portes, et je travaille encore avec ardeur, avec passion! Le chant de l'alouette me surprend écrivant encore; alors parfois, la plume s'échappe de mes doigts, ma tête vient se poser à côté de celle que j'étudie, et je m'endors le sourire sur les lèvres!

— Pauvre fou! » lui répondis-je en souriant.

« Ami! » me dit Paul, « qui de nous n'a sa folie?... Crois-tu que celle de l'ambitieux qui travaille toute sa vie à amasser titres et richesses soit moins creuse que la mienne? Crois-tu que l'homme oisif, qui n'a rien à faire parce que rien ne lui manque, et qui se figure que le bonheur lui viendra au milieu de cette vie passée dans le vide, crois-tu que sa folie, parce qu'elle est plus tranquille, soit moins grande que la mienne? Crois-tu enfin que l'homme qui met toute son existence dans l'amour d'une créature dont il rêve l'âme pareille à la sienne, comme si les âmes ne différaient pas entre elles, plus encore que les brins d'herbe de la prairie; crois-tu que cet homme, parce qu'il a sa folie dans le cœur et que la mienne est dans la tête, soit plus sage que moi?...

« Allons, Georges, bois quelques gouttes de ce vin, » continua Paul en me tendant un verre qu'il venait de remplir, « et crois-moi : tout ce qui nous paraît si sérieux ici-bas n'est que jeux et hochets dont Celui qui est là-haut amuse notre grande

enfance! chacun a son jouet, que chacun prend à son choix; et le mien, le voilà!... ajouta-t-il gaiement en posant la main sur sa table de travail. »

Il y eut un moment de silence.

« Et, comme de raison, » dis-je à Paul, « tu vis seul ici, même sans aucun domestique; car, à quelque condition que ce soit, il doit être difficile de faire partager une pareille existence!

— Je suis seul maintenant, » répondit Paul; et son front devint soucieux.

« Mais tu dois perdre beaucoup de temps en te servant toi-même.

— C'est vrai! Aussi je cherche une fille de peine pour lui laisser le soin matériel de ma petite maison.

— Et elles sont toutes effrayées de tes têtes de morts et du silence sépulcral de ta manière de vivre! Il faudrait être bien malheureux, en effet, pour venir volontairement, ne comprenant rien à

l'enthousiasme de la science, s'enterrer parmi tes crânes, et se taire pendant toute son existence comme ces os qui n'ont pas de vie !

— Et cependant, » reprit Paul, « si tu étais venu quelques mois plus tôt, tu aurais vu ici la plus ravissante créature qui ait jamais existé!

— Soit !... Mais aussi elle n'y est plus! elle t'a quitté !

— Elle est morte ! » répondit Paul d'une voix grave.

Il y eut un moment de silence; mon ami était devenu triste et rêveur.

« Adieu, Paul, » lui dis-je quelques minutes après; « je retourne à Paris.

— Non, mon cher Georges; la pluie tombe par torrents et la neige couvre la terre. Si tu veux accepter pour dîner un morceau de viande froide, nous passerons la soirée ensemble, et, comme

mon cœur et ma tête sont pleins du souvenir de Madeleine, je te conterai son histoire.

« Qui est cette Madeleine?

— La jeune fille qui vient de mourir. »

Nous dînâmes rapidement; nous fermâmes les portes et les volets, et, assis auprès d'un feu de fagots, dont la flamme brillante projetait une vive clarté sur tous les ossements dont nous étions entourés, Paul parla ainsi.

## MADELEINE.

Quand je voulus me livrer exclusivement à l'étude de la phrénologie, je me retirai dans cette petite maison solitaire que j'arrangeai, ainsi que tu le vois aujourd'hui, un peu lugubrement, je l'avoue. Je n'emmenai avec moi que Marthe, la vieille servante de ma mère, qui, malgré ses soixante-dix

ans, suffisait aux travaux du ménage. Ce premier temps de mon séjour ici fut doux et exempt de soucis. Dès midi Marthe avait terminé le très-léger bruit de l'arrangement de ma simple demeure, et alors, assise devant son rouet, elle filait silencieusement jusqu'à la fin du jour. Quand la nuit était venue, je n'entendais même pas Marthe se lever pour gagner le grenier qui lui servait de chambre; elle marchait sur la pointe du pied pour éviter tout ce qui aurait pu me causer la plus légère distraction. Jamais Marthe ne m'adressait la parole; le bruit monotone de son rouet m'avertissait seul qu'une créature vivante respirait près de moi. Aussi ce furent de bons jours d'études, et je fis en ce temps-là de précieuses découvertes.

Un matin je ne vis pas Marthe assise dans son fauteuil, et mon pied rencontra sa quenouille tombée à terre : « Marthe, que t'est-il arrivé? où es-tu? » m'écriai-je avec inquiétude. Personne ne répondit.

Je montai dans la chambre de Marthe : Marthe était malade et couchée. Elle ne quitta plus ce lit de

douleur sur lequel elle était venue silencieusement s'étendre, sans avoir même interrompu mes travaux pour me dire : « Maître ! je souffre et je vais mourir ! »

Quand ma pauvre Marthe, ma fidèle et silencieuse compagne, fut morte, je me trouvai dans un extrême embarras pour la remplacer. C'était l'hiver comme maintenant, et cette petite maison était bien froide et bien triste. L'aspect sinistre de ces deux pièces transformées en catacombes, le silence que je demandais, le peu de liberté que je laissais, l'entourage lugubre de ces têtes de morts, mon intérieur enfin, tel qu'il était, effrayaient tellement l'intelligence bornée des servantes de ce pays, que je les voyais toutes refuser d'entrer à mon service, ou se retirer après quelques jours passés ici. Quelles tribulations pour un pauvre savant qui ne respire qu'à moitié quand ses yeux se détournent de son livre! Que de temps perdu ! que de paroles inutiles! O ma vieille Marthe! où étais-tu? toi, dont j'avais oublié le son de voix! Toi, dont le pas discret glissait inaperçu sur le parquet, qu'aurais-tu dit de tout ce bruit dans notre silencieuse demeure?

Par une froide matinée du mois de janvier, par un temps où le dernier des pauvres eût cherché un abri, j'entendis frapper timidement à la porte de ce cabinet de travail. Je posai ma plume avec résignation, et je criai d'entrer.

Alors parut une jeune fille dont la vue me frappa de surprise. Je voudrais, Georges, pouvoir te donner une idée de la gracieuse figure qui s'offrit à mes regards! Elle était grande, frêle, élancée. Elle portait une robe de laine noire, et ses deux mains blanches et délicates, agitées d'un léger tremblement, retenaient sur sa poitrine un mantelet noir comme sa robe, qui dessinait les contours de ses épaules. Elle était blanche et pâle comme je ne croyais pas qu'une créature vivante pût l'être. Sous son petit bonnet de mousseline, ses cheveux d'un blond clair se séparaient en bandeaux. Ils étaient lisses et mats, et s'inclinaient sans séve sur son front légèrement bombé. Ses yeux d'un bleu foncé s'entrevoyaient à peine à travers ses cils; ils étaient langoureux et voilés de larmes; ses lèvres, entièrement décolorées, frissonnaient comme toute sa frêle personne. Jamais je n'avais vu tant de souffrance

unie à tant de jeunesse. Ce n'était plus la vie; ce n'était pas encore la mort; ce n'était pas un rêve, et cependant mes yeux croyaient se tromper! Étonné, ému, je me levai brusquement : « Que voulez-vous, mademoiselle ? » lui dis-je en la saluant.

Elle étendit sa main vers un fauteuil qui se trouvait près d'elle, comme pour s'y appuyer; sa tête se renversa en arrière, je crus qu'elle allait perdre connaissance. Mais elle fit un violent effort, et, les yeux baissés, elle murmura : « Pardon, monsieur; je suis souffrante. Je viens de loin, ce froid m'a fait mal; ce ne sera rien! »

J'avais avancé le fauteuil : elle s'y laissa tomber, la tête baissée sur sa poitrine, ses blanches mains jointes et appuyées sur ses genoux. Au bout de quelques secondes, elle releva lentement la tête; pour la première fois son regard chercha le mien.... Ce mouvement sans doute épuisa le reste de ses forces : elle perdit connaissance.

Je demeurai immobile près du corps inanimé de

cette belle jeune fille; je la contemplai en silence. Si toute sa personne était délicate et distinguée, ses vêtements étaient pauvres et d'étoffes grossières. Cette robe noire accusait un deuil prolongé : le vêtement s'était usé avant la douleur.

Peu à peu je vis la vie revenir; ses yeux s'entr'ouvrirent, et j'attendis avec anxiété qu'elle parlât.

« Monsieur, » reprit elle enfin avec plus de calme qu'elle n'en avait montré jusque-là, « que ce mouvement de faiblesse ne vous effraye pas; il ne se renouvellera plus, et je suis plus forte que vous ne le croyez!... Excusez, je vous prie, la manière bizarre dont je vous ai abordé, et qu'elle ne vous porte pas à repousser ma demande.

— En quoi puis-je vous être utile, mademoiselle?

— Je sais, monsieur, que vous cherchez quelqu'un pour remplacer votre vieille gouvernante, qui est morte il y a un mois : je viens vous offrir mes services.»

Il y avait dans toute sa personne, pendant qu'elle me parlait ainsi, une si grande expression de dignité et de simplicité, que je retins l'exclamation d'étonnement qu'avait provoquée cette proposition si peu en rapport avec l'âge et les manières de cette jeune fille.

« Mademoiselle, » répondis-je enfin, « les travaux de ménage que vous auriez à faire ici ne sauraient vous convenir : ils sont trop pénibles pour vous, ils dépasseraient vos forces.

— Laissez-moi essayer! monsieur, j'ai bonne volonté et courage; cela suppléera à l'énergie qui me manque.

— Je ne suis pas riche et je ne puis offrir qu'une faible rétribution.

— J'ai besoin de bien peu de chose. Pourvu que j'aie un abri et du pain, je ne tiens pas à l'argent.

— Je mène une vie austère, tout mon temps est absorbé par des travaux scientifiques; il faut qu'on

soit toujours là, les dimanches et les fêtes comme dans la semaine, et qu'on vive dans le silence et la solitude. »

Elle me montra sa robe noire et répondit :

« Je ne sortirai jamais, monsieur.

— La chambre qu'occupait Marthe, qui est la seule disponible dans la maison, est un grenier sous les combles ; vous y seriez mal.

— Elle me suffira.

— Vous n'avez peut-être pas vu l'intérieur de cette maison, dont il ne vous faudrait jamais sortir? Regardez! elle ne se compose que de cette pièce et de celle-ci. »

J'ouvris la porte de la galerie où sont rangées sur des gradins toutes mes têtes de morts. Elle regarda : puis, se tournant vers moi, elle essaya de sourire en me disant :

« Je n'ai pas peur! »

Étonné de cette persistance, malgré des obstacles qui jusqu'alors avaient fait fuir tout le monde, je me tus. Il me restait une dernière objection à faire devant laquelle je reculais; je craignais de blesser cette jeune fille, de la faire rougir, et cependant, par curiosité, par intérêt, je résolus de lui faire sentir le peu de convenance de la situation qu'elle désirait :

« Mademoiselle, » lui dis-je, « j'habite seul cette maison. »

Je crus voir une faible rougeur passer sur ses joues.

« Je le sais, » répondit-elle.

« Mademoiselle, » repris-je avec quelque embarras, « je suis jeune, vous l'êtes plus encore que moi; avez-vous réfléchi à ce que l'on pourrait penser de votre séjour ici?

— Je suis maintenant seule sur la terre, » répondit la jeune fille; « qu'importe ce que le monde dira de moi?

— Comment vous nommez-vous?

— Madeleine. »

Elle n'ajouta aucun autre nom, et je n'osai rien demander de plus.

Je marchais à grands pas dans ma chambre; j'étais agité, embarrassé du parti que j'avais à prendre. J'entrevoyais vaguement que Madeleine était trop jeune et trop jolie pour ne pas arracher à mes études quelques-unes des pensées que je leur avais jusque-là entièrement consacrées.

J'avais fui le monde et ses tentations pour n'être en rien distrait de mes travaux; en dépit de ma volonté, les épreuves venaient me chercher. L'habitude d'une vie austère rend sérieux et moral. Je regardai la ravissante figure de Madeleine, et je reculai devant la possibilité d'un danger pour elle, là, sous ce toit offert comme un abri. Si la démarche qu'elle faisait était inconséquente, il y avait pourtant dans ses paroles, dans son maintien, tant de modestie, tant de tristesse, que je ne me sentais

pas le droit de mal penser de cette pauvre enfant. Ma raison lutta donc et lutta avec succès contre ce que pouvait avoir d'étrange cette aventure; je m'affermis dans la résolution de refuser.

Pendant tout ce temps, le doux regard de Madeleine suivait chacun de mes mouvements, et ses deux mains, silencieusement jointes, semblaient prier encore, alors qu'elle ne parlait plus.

Je vins m'asseoir près d'elle :

« Ma chère enfant, » lui dis-je avec fermeté, « ayez en moi une entière confiance. Qu'est-ce qui peut vous faire désirer vivement une situation si humble et si triste? Je ne puis consentir à vous recevoir ici; mais parlez, dites ce qui vous manque, donnez-moi un moyen de vous être utile : je l'emploierai avec ardeur; que puis-je faire pour vous?

— Rien, monsieur, » répondit Madeleine, « rien, que de me permettre de vous servir et de vivre ici. Ce sera une bonne œuvre! vous le voyez, je suis malade, faible.... j'ai besoin d'indulgence et

de compassion.... Et puis, ce pays n'est pas le mien.... j'y suis seule.... j'ai dépensé le peu d'argent que je possédais.... je suis étrangère et sans ressources; quand ce ne serait que par pitié, monsieur, laissez-moi remplir les fonctions de Marthe!... »

Et des larmes inondaient son pâle visage.

Je me levai.

« Eh bien, soit! » dis-je enfin. « Madeleine, qu'il soit fait selon votre volonté; comme vous vous confiez à moi, je me confie à vous; je ne sais ni qui vous êtes, ni d'où vous venez; mais une figure comme la vôtre ne peut être l'enveloppe que d'une âme noble. Voici les clefs de votre chambre. Vivez en paix sous mon toit; vous trouverez près de moi appui et protection! »

Georges, j'étais sincère en acceptant la présence de Madeleine chez moi; mon cœur s'était purifié de toute coupable pensée; je me sentais la force de n'être qu'un maître, et un maître qui serait pour Madeleine, plus encore que pour Marthe, silencieux, froid et sévère.

Elle se leva, me salua, sortit et referma doucement la porte, après qu'elle en eut passé le seuil, comme voulant aussitôt me rendre à mes études, et déranger aussi peu que cela se pouvait le cours habituel de mes journées.

En effet, Georges, malgré l'étrangeté de notre situation, alors commencèrent pour moi des jours sereins; jamais ma petite maisonnette n'avait été si calme; tout était propre et rangé autour de moi, mais comme par une main invisible. Ce que je pouvais désirer était prévu avec intelligence, je n'avais rien à demander. Je voyais à peine Madeleine; je ne l'entendais pas; je ne lui adressais jamais la parole. Seulement le matin, quand elle m'apportait le thé dans mon cabinet de travail, au bruit que faisait le plateau en se posant sur la table, je levais les yeux et je souriais à Madeleine comme pour lui dire bonjour. Elle inclinait la tête pour me saluer, et sortait.

Mon travail m'absorbait; la phrénologie, encore à ses débuts, était attaquée dans les journaux, comme tout ce qui lève la tête pour regarder haut et loin. Indigné, blessé dans mes convictions, j'écrivais

avec verve, avec colère; je défendais ma science, l'art que je créais, et mon cœur palpitait pour lui seul. J'avais la confiance intime que mon travail avait de l'avenir; mais il fallait protéger la semence que j'avais jetée et ne pas la laisser fouler avant que le grain eût levé. Tout l'univers pour moi était là. J'oubliai jusqu'à l'existence de Madeleine!

Je l'avoue : j'étais froidement égoïste en me mettant si peu en peine de ce qui se passait dans l'âme de la pauvre créature qui s'était emprisonnée avec moi. Dans les longues heures solitaires pendant lesquelles Madeleine filait à quelques pas de moi, au milieu de tous ces ossements humains, quelles pouvaient être ses pensées?... Je m'étonne maintenant, en revenant sur cette époque de ma vie, de l'indifférence que j'éprouvais. Ce n'était pas une supportable existence que celle de cette jeune fille. « Mais n'est-elle pas libre de partir? » me disais-je ; « pourquoi reste-t-elle? » La question demeurait sans réponse, et je n'y pensais plus.

L'hiver était rigoureux. La chambre de Madeleine était trop petite pour qu'elle pût s'y tenir le jour.

Le parloir d'en bas était continuellement inondé par la pluie qui glissait sous la porte donnant dans le jardin. Madeleine avait porté son rouet dans la galerie où sont déposées les têtes de morts; elle laissait la porte ouverte pour entendre si j'appelais. Le jour où elle fit cette infraction à ses habitudes, le jour où elle osa porter en haut une chaise qui était en bas, elle attendit longtemps que je vinsse à passer. Alors elle me regarda, se tenant debout à côté de sa chaise et de son rouet : sa main d'un geste m'indiquait le fauteuil, et elle s'inclinait comme pour s'asseoir; mais elle s'arrêtait dans ce mouvement commencé, me demandant du regard si je permettais qu'elle restât là : « C'est bien, Madeleine, » lui dis-je en passant, « travaillez ici. » Elle s'assit, et, depuis lors, chaque jour ramena Madeleine à la même place.

Que n'étais-tu là, Georges, toi qui es poëte, pour admirer le bizarre mais ravissant tableau qu'offrait aux regards cette gracieuse jeune fille, dont les formes se détachaient sur les gradins couverts de têtes de morts! Tous ces lugubres ossements semblaient lui avoir donné un peu de leur immobilité, car elle

était silencieuse, sans mouvement, filant constamment, éternellement, les yeux fixes, la pensée absente. Pauvre Madeleine !... Tiens, Georges.... regarde.... Voici son rouet.... C'est tout ce qui me reste d'elle !...

Pendant les premiers jours de son arrivée, j'avais essayé de pénétrer le mystère dont elle semblait entourée ; j'avais épié sa physionomie, hasardé même quelques questions qu'elle laissa toujours sans réponse. Les gens occupés n'ont pas le temps d'être curieux ; bientôt j'acceptai la tristesse et la présence de Madeleine comme un fait dont je ne me fatiguais plus à chercher l'explication ; et le temps s'écoula. Nous vivions loin du monde, chacun de notre côté, silencieusement, solitairement, sous le même toit que tous ces débris d'êtres humains.

Je ne sais pas le nombre des jours, sereins pour moi, qui se succédèrent ainsi. Les orages seuls marquent le temps ; le bonheur glisse rapidement, sans laisser compter les courtes heures de sa durée.

Un soir, je travaillais : une petite lampe éclairait

seule ce cabinet; tout était calme et sombre. Cette glace étant devant moi, j'y portai les yeux et je vis.... Mon cœur bat encore à ce souvenir !... Je vis, appuyée contre la porte entr'ouverte, Madeleine qui me regardait !... Elle tenait d'uue main sa quenouille, dont le poids semblait avoir forcé son bras à s'incliner vers la terre; son autre main tenait encore le fil brisé, séparé de la quenouille; sa tête se penchait en avant; ses yeux étaient fixés sur moi; deux larmes qu'elle ne sentait pas glissaient sur ses joues pâles, et sa respiration s'échappait avec peine de ses lèvres frémissantes. Je crus rêver! Mais longtemps, longtemps, je pus contempler sa délicieuse figure; je voyais ses larmes, j'entendais son souffle, je sentais son regard. Je crus remarquer pour la première fois toute la beauté de Madeleine! J'avais toujours vu ses traits immobiles : ils étaient alors animés de la plus pénétrante émotion....

La plume s'échappa de mes doigts, mon cœur battit plus rapidement dans ma poitrine.... Je tremblai comme elle.... et, sans qu'un mot fût prononcé, cette minute détruisit à tout jamais le

calme de notre douce vie. Le malheur avait commencé!.. .

A un mouvement involontaire que je fis, Madeleine s'enfuit, et le bruit régulier de son rouet m'apprit qu'elle était retournée à sa place de tous les jours.

La soirée s'écoula sans que je pusse reprendre le cours de mes travaux. Je me couchai de bonne heure pour me lever avant le jour. En effet, l'aube paraissait à peine que j'étais déjà assis devant mon bureau. L'éclat du soleil, l'air frais du matin, le repos de la nuit qui venait de finir, tout avait changé la direction de mes idées, et je commençai cette journée, persuadé que mon imagination seule avait créé les émotions de la veille.

Je travaillais, mais de temps à autre je levais les yeux, j'écoutais, j'attendais.... Quoi?... Je l'ignore.... mais j'attendais!

Hélas! j'avais fait le premier pas dans cette vie

de l'âme qui chasse les bonheurs tranquilles et les joies du repos!

J'entrevis avec effroi que ce travail assidu, que ce dur silence, que cette apparente indifférence n'avaient été peut-être que des précautions dont je m'armais contre le danger; que l'image de Madeleine reposait au fond de mon cœur, où je n'avais pas voulu la regarder.... Je frissonnai.... je me levai; je m'approchai de la fenêtre ouverte. Madeleine était assise dans le petit jardin, les yeux levés vers la fenêtre contre laquelle se trouvait mon bureau. Aussitôt qu'elle me vit, elle s'inclina comme pour cueillir quelques plantes; mais il était évident que Madeleine n'agissait, ne semblait avoir de vie que quand je la regardais. Aussitôt que je me détournais, elle s'arrêtait, et les yeux fixés sur moi, rêvait et pleurait.

Les jours qui suivirent furent remplis de pénibles angoisses. Je sentais s'échapper l'avenir que mon labeur m'avait préparé. Pour accomplir l'immense tâche que j'avais entreprise, il ne fallait pas partager mon âme; à peine suffisait-elle tout

entière à cette grande œuvre. Je me croyais aimé! j'aimais! Un pas de plus, et je m'imposais des devoirs, des liens, et, pour un avenir plus éloigné, des regrets ou des remords. J'aurais voulu reculer, sortir de cette voie funeste, mais je voyais de loin passer dans l'ombre le pâle visage de la pauvre jeune fille; je surprenais un de ses regards si doux et si tristes, et toute lutte me devenait impossible. J'acceptai la destinée que le hasard m'avait faite.

Le matin, quand, à l'heure accoutumée, Madeleine apportait mon thé, je ne me contentais plus de lui sourire comme autrefois; je lui adressais des questions indifférentes, pour la retenir quelques secondes de plus dans la chambre. Madeleine me répondait à peine; souvent même j'étais obligé de répéter plusieurs fois la même phrase. Il me semblait que le son de ma voix arrivait à son oreille, à son cœur, tandis que les mots se perdaient sans aucun sens distinct.

Elle avait raison de me comprendre ainsi. Peu m'importait qu'elle répondît à ce que je deman-

dais; je lui parlais pour qu'elle me regardât, pour qu'elle restât devant moi. Ma voix lui disait : « Le soleil est bien beau aujourd'hui; » mais sous ces insignifiantes paroles, mon cœur disait : « Je vous aime! » — A mesure que je parlais, Madeleine, en apparence toujours distraite, pâlissait; sa respiration devenait plus courte, et souvent elle s'enfuyait parce que des larmes allaient s'échapper de ses yeux.... Je ne pouvais plus en douter, elle m'aimait!

Un soir qu'il faisait un froid âpre, j'avais vainement essayé de fixer mes pensées sur le livre ouvert devant moi; j'entendais le rouet de Madeleine dans la pièce à côté; un feu de fagots pétillait dans ma cheminée. J'étais agité, inquiet. Après de longues hésitations, je me levai; j'entr'ouvris la porte, et je dis presque à voix basse :

« Madeleine, il fait bien froid dans la galerie; il y a ici un grand feu, voulez-vous venir filer dans mon cabinet?... »

Puis je m'assis devant mon bureau, je repris

la plume; mes yeux se fixèrent sur mon livre.... mais toute mon âme écoutait si j'entendais le bruit des pas de Madeleine. Ces pas étaient si légers qu'ils ne se firent pas entendre; bientôt seulement le rouet recommença à tourner.... Il tournait tout près de moi!... Mon cœur battit à m'étouffer.

Elle s'était placée derrière moi, de façon que je ne pusse la voir; mais, tandis que j'avais l'air absorbé par ma lecture, j'entendis distinctement le mouvement du rouet se ralentir, puis se suspendre par instants, puis s'arrêter tout à fait.... Ma plume glissa de mes doigts; mon livre, que je ne soutenais plus, s'échappa de mes mains, et, brisé d'émotion, je me levai brusquement.... Le pied de Madeleine s'appuya sur la roue du rouet, elle reprit sa quenouille : « Vous travaillez trop, Madeleine, » lui dis-je; « reposez-vous. »

Le rouet s'arrêta, la jeune fille aussi; tous deux restèrent immobiles comme également privés de vie. Je m'assis auprès d'elle.

« Est-ce pour votre trousseau que vous filez ainsi, Madeleine? »

Elle tressaillit.

« Je ne me marierai jamais, monsieur Paul, » répondit-elle.

Puis elle retomba dans sa morne immobilité. Seulement, je sentais que des larmes montaient à ses yeux, et que sa poitrine était gonflée de sanglots.

J'étais tremblant, interdit, je ne trouvais plus rien à dire que les mots d'amour qui se pressaient sur mes lèvres.... Je pris vivement sa main.

« Madeleine! chère Madeleine! je vous aime! » m'écriai-je avec un accent qui partait du fond de mon cœur.

Tout son corps frissonna; elle ne me regarda pas. Penchée en avant, ses yeux vaguement fixés à quel-

ques pas devant elle, elle semblait retenir sa respiration pour écouter.

« Madeleine, je vous aime, » repris-je d'une voix plus douce encore. « Depuis le jour où je vous vis pour la première fois, mon cœur s'est donné à vous. Je suis resté longtemps silencieux, froid, dur peut-être, parce que j'avais peur de moi-même! Je craignais l'amour que j'éprouve si profondément aujourd'hui; mais, si j'avais peur, c'est que je n'avais jamais aimé, c'est que je ne savais pas, chère Madeleine, que l'amour, c'est le bonheur! Oh! oui, Madeleine, si vous saviez comme je suis heureux de vous aimer!... »

Elle me laissait parler. Agitée, tremblante, elle prêtait l'oreille comme si je n'étais pas auprès d'elle, comme si ma voix lui arrivait de loin.

« Chère Madeleine, » repris-je doucement, « m'entendez-vous?... Je vous aime.... »

Elle cacha sa figure dans ses mains, puis éclata en sanglots :

« Chère Madeleine, je vous aime! » répéta-t-elle d'une voix brisée. « O mon Dieu! mon Dieu! »

Elle se leva baignée de larmes et se dirigea vers la porte. En vain je la rappelai; elle monta lentement le petit escalier qui conduisait à sa chambre; je la suivais des yeux. Elle se retourna vers moi, au moment d'ouvrir la porte; son regard chercha le mien.

« Madeleine!... » m'écriai-je.

Elle avait disparu!

Cette simple porte de bois, sans verrou, sans défense, était, sous mon toit, un obstacle insurmontable, du moment que Madeleine l'avait fermée. Je restai immobile, la tête appuyée sur la rampe de l'escalier.

Quand je pus rassembler mes idées, je me trouvai plus ému que découragé. Madeleine avait entendu l'expression de mon amour sans effroi, sans colère; elle ne m'avait pas répondu, mais elle m'avait laissé tout dire; elle s'était éloignée, mais tandis que ses

pas la séparaient de moi, son regard me cherchait encore; elle avait beaucoup pleuré, mais moi-même je sentais mon visage baigné de larmes.

Je n'avais pas compris d'abord ces mots qu'elle avait répétés comme un écho de mes paroles : « Je vous aime, chère Madeleine! » En me les rappelant, je leur donnai un sens; sans doute elle les avait redits comme pour en pénétrer son âme; c'était son bien, son trésor, qu'en s'éloignant elle emportait avec elle comme un avare emporte son or. Elle avait semblé dire : — Voilà tout ce que je demandais; ce que j'avais désiré m'a été donné! Il a dit: « Je vous aime, chère Madeleine, » je m'éloigne; je n'ai plus rien à entendre, plus rien à souhaiter!

Ma nuit fut sans sommeil, et cependant je n'hésitais plus. Si quelques remords traversaient encore par moments mes tumultueuses pensées, je les éloignais aussitôt. Je me disais que Madeleine m'avait aimé la première; que maintenant elle serait aussi malheureuse que moi si nous nous séparions; que ce serait une vertu mal entendue que celle d'abandonner cette jeune fille. D'ailleurs, toute jeune

qu'elle fût, Madeleine n'était plus un enfant; toute sa manière d'être aurait révélé aux yeux les moins expérimentés les traces de quelques-unes des douleurs de la vie. Il était impossible qu'elle ne comprît aucunement la portée de ses actions; j'en arrivai presque à me dire qu'elle en acceptait les conséquences, et je m'endormis en formant mille rêves de bonheur.

Le lendemain matin, ce fut avec un battement de cœur que j'attendis le moment qui devait ramener Madeleine auprès de moi. Je regardais la porte qu'elle allait ouvrir; je prévoyais la rougeur qui couvrirait son front, ordinairement si pâle; j'étais heureux d'avance du trouble de toutes ses actions: son regard m'éviterait; mais moi, j'irais le chercher, et je le forcerais à répondre au mien! ..

La porte s'ouvrit enfin, et Madeleine entra.

Elle était calme, tranquille, pâle comme de coutume; elle n'était que grave et triste comme les autres jours de sa vie. Elle fit tout ce qu'elle avait

l'habitude de faire; elle n'évita ni ne chercha mon regard; elle semblait avoir oublié!

Elle allait se retirer quand, ne pouvant plus supporter les angoisses que j'éprouvais, je me levai brusquement, et, lui prenant les deux mains, je la ramenai au milieu de la chambre; elle me regarda sans étonnement.

« Madeleine, » lui dis-je, « serait-il possible que vous eussiez déjà oublié ce qui s'est passé hier soir? Madeleine! êtes-vous malade? Qu'avez-vous? M'entendez-vous?... »

Immobile comme une statue, elle restait devant moi, sans essayer de dégager ses mains de l'étreinte des miennes, sans paraître comprendre ce que je lui disais. Quelque bizarre que fût cette morne stupeur, je ne me décourageai pas. Je savais que, pour peu que je continuasse à parler, la vie reviendrait dans ces beaux yeux inanimés; l'âme retournerait dans l'enveloppe qu'elle semblait avoir abandonnée.

« Madeleine, » murmurai-je à son oreille, et le

souffle de mon haleine soulevait presque ses légers cheveux blonds, « Madeleine, j'en ai trop dit hier pour pouvoir maintenant retourner en arrière; vous savez que je vous aime; mais, ce que vous ne savez pas, c'est à quel point cet amour est profond! Son excuse est dans sa violence, chère Madeleine, il serait inutile de le combattre; vous et moi, nous devons l'accepter! »

Ainsi que je l'avais prévu, au son de ma voix, Madeleine se ranimait; le sang circulait plus librement dans ses veines, une légère teinte rosée s'arrêtait sur ses joues, son regard reprenait de l'expression.... Elle écoutait!

« Ne nous quittons donc plus, » lui dis-je avec amour; « que nos destinées soient unies à jamais!... Cette humble maison jusqu'ici n'a caché que nos larmes, qu'elle cache maintenant notre bonheur!... Reçois, ma bien-aimée, le serment que je fais de te consacrer à jamais toute mon existence. Nul autre que toi n'entend ce serment d'amour; mais il me sera plus sacré que si la religion et les lois s'en rendaient les garants! Que nos jours ignorés, mais

remplis de bonheur se succèdent à jamais dans cette chaumière.... Aimons-nous d'un amour sans fin, et puisse notre vie s'éteindre comme elle se sera écoulée, en nous cherchant du regard, et nous serrant la main !... N'est-ce pas, Madeleine, tu m'aimes et tu veux être aimée de moi?... »

La jeune fille sembla se réveiller, comme si toute sa vie n'eût été jusque-là qu'une longue léthargie; elle jeta un cri déchirant, et s'éloigna de moi.

« N'achevez pas !... n'achevez pas!... » s'écria-t-elle avec une incroyable énergie; « n'achevez pas, car il me faudrait quitter cette maison, et alors où irais-je?... Comment vivre loin de vous?... O mon Dieu !... mon Dieu !... » ajouta-t-elle en pressant son front de ses deux mains, « qu'ai-je donc fait?... qu'ai-je donc dit?... qu'est-ce qui a pu vous faire croire, monsieur, que je ne méritais pas votre estime? Oh! c'est mal, c'est mal de parler ainsi à une jeune fille si pauvre!... c'est son pain, c'est son toit que vous lui ôtez !

— Madeleine! » m'écriai-je avec larmes, « écoutez-moi! »

Mais elle reprit vivement :

« Ne m'avez-vous pas vue à genoux, le matin et le soir, prier Dieu longtemps, bien longtemps?.., Ne m'avez-vous pas vue ne sortir de votre maison que pour aller à l'église? Oh! n'est-ce pas, monsieur Paul, vous ne pensez pas ce que vous avez dit?... »

Je cachai ma figure dans mes deux mains; je ne pouvais supporter le regard douloureux de Madeleine.

« Oh! je vous en supplie, » reprit-elle de sa voix la plus douce, « oh! je vous en conjure, ne me rendez pas le séjour de cette maison impossible.... ne m'en chassez pas!... C'est ici que je veux vivre; c'est iei que je veux mourir!... Mon Dieu! ma vie sera courte; je ne mettrai pas longtemps votre générosité à l'épreuve! Vous qui êtes médecin, monsieur d'Ercourt, vous voyez bien que je mourrai jeune!... Eh bien! consentez à rendre supportables mes derniers jours... ne m'éloignez pas de vous!... »

Jamais son regard n'avait été plus tendre; il pé-

nétrait jusqu'au fond de mon cœur.... J'allais parler, quand, avançant précipitamment sa main comme pour arrêter mes paroles sur mes lèvres, elle reprit :

« Non, monsieur ! pas un mot de plus en ce moment ; je vais retourner dans ma chambre prier Dieu qu'il parle à votre cœur pour moi ! Je vais lui demander qu'il vous rende miséricordieux !... Dieu et vous, vous êtes bons ; tous deux vous entendrez ma prière, et cette chère maison, le seul lieu où je puisse vivre, sera encore pour moi un asile béni ! »

Et elle s'éloigna à pas lents, me laissant étonné, inquiet, confus, mais surtout malheureux.

Dans l'agitation de mon esprit, je pouvais à peine me rappeler ce que Madeleine venait de me dire. Il ne me restait de ses paroles qu'un vague souvenir de mots dont le sens m'échappait ; l'incohérence de ses discours me surprenait. Je me voyais tour à tour aimé et repoussé. Je ne comprenais pas, mais j'aimais !... Georges, j'aimais avec passion !

Bientôt les remords et l'amour, mais un amour digne d'elle, l'emportèrent sur tout autre sentiment. Les dernières larmes, les dernières prières de Madeleine retentissaient encore dans mon cœur.

Je montai les marches de l'escalier; je m'approchai de la porte qui me séparait d'elle et j'écoutai, et je regardai comme si mes yeux avaient pu pénétrer à travers le mur.

« A quelques pas d'ici, Madeleine prie, » me disais-je; « un hasard incompréhensible a mis entre mes mains toute la destinée de cette jeune fille; la lui ferai-je heureuse ou malheureuse!... Ton sort dépend de moi, Madeleine, et c'est pourquoi tu pries celui qui donne les bonnes pensées et qui protége les faibles! »

Insensiblement je m'agenouillai près du seuil de cette porte; je priai, et ma pensée, en rassemblant les mots depuis longtemps oubliés de la prière, s'en retourna dans le passé vers le souvenir de ma mère, qui m'avait appris à joindre les mains. Je revis sa noble figure où sa vertu brillait du plus pur éclat; je revis les traits de ma jeune sœur, depuis long-

temps morte comme ma mère. J'avais évoqué deux anges qui quittaient le ciel pour descendre vers moi. A côté d'eux, je crus voir l'ombre de Madeleine qui leur tendait les bras. Il me sembla que ma mère mettait sa main sur la tête de la jeune fille et que, se tournant vers moi, elle me disait : « N'éloigne aucune âme du ciel où je t'attends ! » Quelques larmes coulèrent le long de mes joues, puis je me relevai : ma résolution était prise. J'étais calme, mon cœur ne battait plus, mes larmes s'arrêtèrent.

D'une main ferme j'ouvris la porte de la chambre de Madeleine. A mon aspect, la jeune fille jeta un cri et se précipita vers l'extrémité de la chambre. Elle était pâle comme la mort, et tout son corps frissonnait.

« Ne craignez rien, Madeleine, » lui dis-je doucement, « je viens vous demander pardon. Tout à l'heure je vous ai offensée; je vous ai tenu un langage dont je rougis maintenant; je viens réparer mes torts. Madeleine, je suis libre : je ne suis pas riche, mais je possède assez de bien cependant pour mettre deux personnes à l'abri du besoin. J'avais

dissipé en recherches scientifiques mon modeste patrimoine; la mort de mon frère, en me faisant héritier de sa petite fortune, m'a rendu un honorable bien-être. Je ne dois compte de mes actions qu'à moi seul, et je devrai le bonheur à mon indépendance, si vous voulez accepter ma main. Je ne puis ni me séparer de vous, ni vivre près de vous sans vous aimer, Madeleine; nous resterons ensemble et vous serez ma femme! »

J'épiais la physionomie de Madeleine, et j'espérais voir un reflet de mon bonheur passer sur son visage.... Mais elle restait la tête baissée et pleurait. Ce ne fut qu'au bout de quelques secondes qu'elle leva ses grands yeux vers le ciel — et non vers moi!

« Il le faut donc, hélas! » murmura-t-elle, « il faut donc quitter cette maison!... Vous l'avez vu, mon Dieu, j'ai essayé de vivre! »

Les larmes lui coupèrent la parole; je m'approchai d'elle, et d'une voix tremblante, je lui dis:

« N'êtes-vous plus libre, Madeleine?

— Je suis libre et seule au monde.

— Alors, pourquoi refuser ma main? car j'avais osé espérer.... oui, j'avais espéré, Madeleine, que vous m'aimiez?

— Mon cœur est mort, je n'aime personne sur cette terre, » répondit la jeune fille d'une voix si solennelle qu'elle ne me laissa ni un doute ni une espérance.

Ces quelques paroles venaient de briser mon rêve, de détruire mes projets, de bouleverser mon âme. Je m'étais trompé!... ou plutôt, — je le croyais dans ce moment de désespoir et d'aveugle colère, — j'avais été trompé!

« Vous ne m'aimez pas, Madeleine, » m'écriai-je avec douleur, « vous ne m'aimez pas!... Mais alors pourquoi êtes-vous venue ici?... pourquoi y êtes-vous restée? Je vous ai fait une vie affreuse, une vie qui a éloigné de moi mes amis, même les plus chers; vous avez vécu dans la solitude, dans le

silence; vous n'avez eu sous les yeux que d'horribles débris arrachés à la tombe et devant lesquels tout le monde jusqu'alors avait fui. Je vous ai privée d'espace, de liberté, d'horizon, d'air.... Cette existence, Madeleine, n'était supportable qu'à force de dévouement.... et, pauvre prisonnière, vous êtes restée à mes côtés comme l'ombre de moi-même!... Ce n'est pas tout, Madeleine.... mon désespoir me donne le droit de tout vous dire.... Quand vous avez cru que je ne vous voyais pas, vous vous êtes levée, vous avez laissé votre ouvrage, vous êtes venue derrière moi me regarder, pleurer, épier chacun de mes gestes, chacun de mes mouvements.... Et vous ne m'aimez pas, Madeleine!.... Que croire? Que comprendre alors?... Laissez mes souvenirs se rassembler!... Hier.... je me le rappelle.... vous m'avez dit. « Où pourrais-je vivre sans vous?... Laissez-moi près de vous!... cette maison est le seul lieu où la vie me soit possible!... » Dites, dites, Madeleine, ai-je été le jouet d'un rêve?... ou tout cela est-il vrai?

— Tout est vrai, » répondit la jeune fille, les yeux baissés vers la terre.

« Alors vous m'épouserez, Madeleine! » m'écriai-je avec joie....

« Alors je partirai demain!... » répondit-elle en sanglotant.

« Un mot, un seul mot encore, Madeleine : je ne vous comprends pas, et vous me faites cruellement souffrir!.. Dites.... un obstacle que j'ignore, des motifs que vous me cachez, vous séparent de moi; mais, du moins.... vous m'aimez.

— Non! » répondit-elle.

Il y eut un moment de silence; j'essayais de lutter contre l'horrible douleur qui me déchirait.

« Madeleine, » repris-je enfin en faisant quelques pas vers la porte, « il faut ou nous séparer pour toujours, ou être unis pour la vie! Réfléchissez ... choisissez.... décidez de mon sort. »

Elle s'avança vers moi, arrêta sur moi un regard où toute sa vie semblait s'être réfugiée.

« Séparés pour toujours!... » murmura-t-elle.

Je m'enfuis de la chambre, descendis l'escalier et m'enfermai dans ce cabinet.

Ah! Georges! quelles heures d'angoisses!... Et tu crois qu'il n'est pas mille fois heureux celui dont les facultés peuvent être absorbées par l'étude, par la science! Et tu m'as appelé fou quand tu m'as vu, ayant resserré ma vie entre les quatre murs de cette maison, heureux par moi seul, n'espérant rien des autres!... Ah! fou plutôt celui qui se met à la merci d'un cœur et d'une âme, serait-ce la plus pure des âmes à laquelle Dieu ait dit de passer sur la terre! Toutes les âmes sœurs des nôtres sont restées dans le ciel; nous les retrouverons au jour de la récompense. Ne cherchons, n'essayons ni l'amour, ni le bonheur sur cette terre. Ah! Georges, ils n'y sont pas!

— Paul d'Ercourt s'arrêta. Je lui serrai la main.

— Le lendemain de ce triste jour, — reprit-il, — je venais de me lever, quand ma porte s'ouvrit

doucement et Madeleine entra. Elle portait un petit chapeau de paille retenu par un ruban noir; son châle était croisé et attaché sur sa poitrine; elle avait à son bras un petit paquet qui contenait toutes ses hardes.

Tremblants, émus, ni l'un ni l'autre nous ne trouvions de force pour parler.... Après quelques secondes de silence :

« Adieu, monsieur Paul, » me dit Madeleine; « je suis bien reconnaissante de toutes vos bontés pour moi.... soyez heureux.... que Dieu vous bénisse !... je pars.... »

Et elle se détourna pour essuyer ses larmes.

« Où allez-vous, Madeleine ? quel asile avez-vous? Je ne puis vous laissez partir ainsi sans m'être assuré de vos moyens d'existence!... Vous me regardez du moins comme votre ami, n'est-ce pas, Madcleine?

— Vous êtes bien bon, je vous remercie.... je prierai Dieu pour vous ! »

Et elle ajouta, en me montrant une petite bourse :

« Tenez.... voici l'argent que j'ai gagné chez vous, je ne l'ai pas dépensé.... c'est plus qu'il ne me faut. J'ai un ami que je vais trouver.... n'ayez nul souci de moi.... Adieu ! monsieur Paul !... »

Elle disait adieu, mais ne s'éloignait pas.

J'avais caché ma tête dans mes deux mains et je restais ainsi brisé de douleur.

Je l'entendis s'approcher de moi :

« Monsieur ! » murmura-t-elle à travers ses sanglots, « écartez vos mains ! regardez-moi !... que je vous voie encore une fois ! »

Je levai vers elle mes yeux baignés de pleurs :

« Maintenant, adieu ! » s'écria-t-elle, « adieu ! Vous.... près de qui j'aurais voulu vivre et mourir ! »

Et la porte se referma sur Madeleine qui s'enfuyait....

J'étais seul !

La journée se passa sans que j'eusse fait un mouvement, sans que mes larmes cessassent de couler. Je n'avais pas une pensée distincte. Je souffrais. Je regardais avec désespoir autour de moi ; j'étais seul.... vraiment seul, et je me sentais un invincible dégoût pour tout ce qui avait jusque-là charmé ma solitude. Je repoussais de la main mes papiers et mes livres : — Qu'importe ?... me disais-je ; l'indifférence pour tout maintenant !... Elle ne m'aimait pas !... et moi, toute ma science, tous mes efforts n'ont pu me sauver ! mon esprit n'a pu retenir mon cœur.... Que d'autres étudient, s'éclairent, instruisent les hommes ; moi, j'en ai fini avec toutes les choses de ce monde !

Et je jetai à terre les plâtres et les têtes qui se trouvaient sur la table ; ils se brisèrent à mes pieds. Dans mon aveugle rage je me levai et j'entrai dans la galerie.... Mais là je m'arrêtai. Mon regard par-

courut toutes ces têtes, toutes ces physionomies arrêtées dans la dernière expression du dernier sentiment qui agita ces corps mourants. Pour tous ces hommes la dernière phase de la vie avait été la douleur; puis, ils se reposaient après avoir souffert! Tous portaient écrite sur leur front cette nécessité inséparable de l'humanité : « Souffrance! » Ces blanches figures semblaient se tourner vers moi, et la mort, dans toute sa grandeur, dans tout son calme, paraissait sourire de pitié aux mesquines agitations de la vie! J'étais venu pour fouler aux pieds, pour briser.... et je m'inclinai en silence devant ces hommes qui m'avaient précédé et dans la vie et dans la mort.

Je revins dans ce cabinet. Il faisait nuit. J'allumai ma lampe et j'attendis le jour, assis dans ce fauteuil. J'aurais inutilement demandé au sommeil quelques instants de repos.

Ce fut une nuit affreuse pour moi comme pour la nature entière. La neige, comme aujourd'hui, couvrait la terre; les arbres du jardin ployaient, renversés par le vent; les fenêtres et les portes cra-

quaient à chaque instant. La tempête ne se calma qu'avec les premières lueurs de l'aube.

Mon front était brûlant, ma tête en feu; j'avais la fièvre. J'espérai que le froid et le grand air calmeraient l'horrible agitation qui me dévorait; et comme le jour commençait à paraître, je descendis; je traversai lentement ma pauvre maison déserte; je m'arrêtai quelques instants dans ce petit parloir où si souvent j'avais vu Madeleine.... puis je m'avançai vers la porte pour l'ouvrir. Mais la porte résista à mes efforts, comme si un obstacle extérieur l'empêchait de reculer. J'essayai encore : elle céda.... Je poussai un cri de surprise.... Madeleine, les vêtements couverts de neige, les cheveux épars et inondés de pluie, était couchée sur les marches de pierre qui conduisaient au jardin.... Elle était évanouie! On voyait qu'elle était venue là s'asseoir et prier, car ses mains étaient encore jointes.

Je la pris dans mes bras, je la déposai dans le parloir; j'allumai du feu, j'essuyai la neige qui la couvrait. A genoux devant elle, j'attendais le premier signe de vie qu'elle donnerait!... Peu à peu la

chaleur revint dans ses membres engourdis, ses lèvres s'entr'ouvrirent, ses paupières se soulevèrent.

« Madeleine! ma bien-aimée Madeleine! » m'écriai-je, le cœur palpitant....

Elle me regarda; puis, se jetant dans mes bras, les siens croisés autour de mon cou :

« O mon Dieu! » murmura-t-elle, « suis-je donc dans le ciel?... »

Ce fut, Georges, un moment d'ineffable bonheur!

Mais bientôt les bras de Madeleine s'éloignèrent de moi; elle releva la tête, regarda autour d'elle, passa sa main sur son front comme pour rassembler ses idées confuses :

« Hélas! hélas! » dit-elle en fondant en larmes

« Madeleine, » repris-je vivement, « vous revenez pour ne plus me quitter, n'est-ce pas? Nous avons trop souffert de nous être séparés! Vous sentez comme moi que c'est impossible!

— Ah! monsieur Paul, » interrompit Madeleine, « je savais bien, moi, en vous quittant, que je ne pourrais pas vivre sans vous! Quand je vous disais que j'allais trouver un ami qui m'attendait, cet ami, c'était le bon Dieu! J'allais mourir.... puisque je ne peux plus rester ici!... Seulement, hier soir j'ai voulu encore une fois vous revoir. Je ne sais si Dieu permet qu'on se retrouve dans le ciel, et je voulais bien graver vos traits dans ma mémoire, afin que votre image me fût présente pendant l'éternité.

— Chère Madeleine, » m'écriai-je en la serrant sur mon cœur, » je te retrouverai dans le ciel; mais nos deux existences seront aussi unies sur la terre! »

Elle me repoussa doucement :

« Hélas! monsieur, » dit-elle, « vous ne savez pas ce qui me fait parler ainsi, et je ne veux pas vous le dire!... Rien n'est changé dans notre avenir. Le froid m'a saisie sur cette pierre, et je me suis évanouie; mais je ne revenais pas pour reprendre ma place dans cette maison; pas plus qu'hier je n'y puis rester! Abandonnez-moi à mon triste sort!

— Mais, Madeleine, tu es folle!...

— C'est possible, » dit-elle doucement: « je l'ai été, m'a-t-on dit, ou du moins j'ai été bien malade, et c'est grand dommage que je ne sois pas morte de mon mal!... »

Je la regardai avec étonnement, avec douleur.

Elle me prit la main, et la serrant dans les siennes:

« Écoutez, écoutez-moi pour la dernière fois, » me dit-elle, « mon ami, mon seul ami!... Non, je ne vous aime pas; non, je ne saurais être votre femme; et, au point où en sont venues les choses, il faut que nous nous séparions. Maintenant j'ajouterai: Si vous ne le voulez pas, je ne m'ôterai pas la vie; j'attendrai.... Ce ne sera pas long!... Je ne possède plus rien au monde; eh bien! j'accepterai de vous ce que vous voudrez me donner.... j'irai où vous voudrez que j'aille.... Paul, êtes-vous content?... »

Mes larmes coulaient, je souffrais amèrement;

mais il n'y avait plus moyen d'hésiter : l'honneur me faisait un devoir de renoncer à cette jeune fille et de respecter son secret.

« Merci, Madeleine, » lui répondis-je, « merci pour la part de bonheur que vous me faites ! Je l'accepte avec reconnaissance. Restez cette nuit encore sous mon toit; demain nous nous quitterons pour toujours ! »

Elle s'était levée. Je m'avançai vers elle; je posai mes lèvres sur les bandeaux de ses cheveux. C'était un frère qui disait adieu à sa sœur.

Le lendemain j'avais quitté ma petite maison de Belleville, et j'avais laissé cette lettre pour Madeleine.

« Chère Madeleine, quand vous lirez ces lignes, je serai loin de vous; chaque jour je m'éloignerai davantage, et jamais je ne reviendrai !... Vous m'avez fait bien du mal, Madeleine, mais je ne veux pas me plaindre. Vous m'acceptez pour protecteur ! et j'aurais acheté le droit de vous être utile au prix de

souffrances plus grandes encore! Je vous donne cette petite maison qui a paru vous plaire. Une vieille femme de ce village, que je connais, viendra l'habiter avec vous pour vous soigner et vous servir. Elle est chargée de pourvoir à tous vos besoins. Cultivez mon petit jardin, soignez mes livres, mes papiers, tout ce qui m'a appartenu ; ce sera me rendre service, chère Madeleine, et j'en serai reconnaissant. Maintenant, adieu!... Puissent vos chagrins, quels qu'ils soient, s'adoucir et vous rendre la vie moins amère! Puissent vos jours s'écouler en paix dans ma pauvre demeure! Puissiez-vous, chère Madeleine, me conserver une place dans votre souvenir!... Et priez Dieu quelquefois pour qu'il guérisse les cœurs qui souffrent, mais qui espèrent en lui!

« Paul d'Ercourt. »

Deux mois après ce jour, je reçus une lettre du curé de Belleville, à qui j'avais laissé mon adresse; elle ne contenait que ce peu de mots :

« Monsieur, la jeune fille qui habitait votre maison est morte hier. Elle m'a remis des papiers pour vous. Faut-il vous les envoyer, ou viendrez-vous les prendre? »

## SECONDE PARTIE.

Ce fut par une sombre soirée d'hiver que, quelques jours après avoir reçu la lettre du curé, je rentrai dans ma maison de Belleville. Je tenais les papiers de Madeleine, et je vins seul, le cœur brisé, les lire dans cette chambre. Mes mains tremblantes pouvaient à peine rompre le cachet et déchirer l'enveloppe. Enfin, je rassemblai mes forces, j'arrêtai mes larmes, et je lus ce qui suit :

On vous remettra ces papiers après ma mort, monsieur Paul; je dois, par reconnaissance pour votre amitié, pour les bontés que vous avez eues pour moi, je dois, dis-je, vous révéler le triste se-

cret de mon existence.... un mot vous suffira : — « Je suis *Marie-Madeleine Dormer.* »

— Je poussai un cri de surprise : « Marie-Madeleine Dormer !...» répétai-je avec douleur ; « pauvre jeune fille!... Je comprends maintenant et tes larmes et ton silence!... » Puis je repris ces papiers et je les lus en les mouillant souvent de mes larmes.

—A un demi-quart de lieue de Brest, sur la plage que l'Océan baigne continuellement de ses vagues, on voit une simple cabane que des plantes grimpantes tapissent de verdure. Le site où elle se trouve est solitaire, mais riant. Les ajoncs aux fleurs jaunes, les iris aux fleurs blanches et violettes, et quelques plantes qui aiment le bord de la mer, entourent la cabane et forment une étendue de verdure mouvante, comme la surface des ondes, au moindre souffle de la brise. Quand les rafales de vent grondent au loin, les flots se soulèvent, et en même temps les roseaux, les ajoncs, les iris s'inclinent et se balancent. La terre alors a son gémissement comme les vagues de la mer, comme la

brise du ciel, et toutes ces voix de la nature forment entre elles une mystérieuse harmonie que l'homme entend sans comprendre, mais devant laquelle il se tait et se recueille.

Cette cabane était habitée par Pierre Dormer, vieux marin dont le sang coula plusieurs fois pour son pays, et qui portait à sa boutonnière le ruban rouge de la croix d'honneur. Pierre Dormer était mon père. Ma mère mourut en me donnant le jour. J'ai passé ma vie entière dans cette petite cabane, auprès de mon vieux père, sans rien connaître du monde, hors ces quelques vagues qui se brisaient à mes pieds, ces quelques fleurs sauvages et clair-semées que faisaient épanouir nos courts printemps, et les oiseaux de passage qui baignent leurs ailes dans la mer.

Mon père m'apportait des livres. Lui, n'avait jamais rien lu : moi, je lisais au hasard; personne ne dirigeait mon choix. La seule précaution paternelle de Pierre Dormer se bornait à me donner des vers plutôt que des ouvrages en prose. Il lui semblait instinctivement qu'avec le langage de la

poésie rien ne pouvait être dit qui ne fût noble et pur. Je grandis donc élevée par les poëtes et la solitude.

Cette existence était douce pour mon père infirme, qui se reposait dans le calme de ses vieux jours, après avoir traversé, la tête haute, et les tempêtes des éléments et les tempêtes de la vie; mais elle était bien silencieuse, bien immobile pour l'âme ardente d'une jeune fille dont aucun chagrin, aucun travail ne diminuait les forces.

On distrait les enfants par les jouets dont on les entoure; on leur fait un petit monde à leur portée, dont on leur parle le langage; on les force d'attendre pour comprendre; mais moi, rien ne détourna ma vue du ciel où brillaient les étoiles, de l'horizon où le soleil se levait et se couchait, et de cette immensité dont les flots mugissaient jour et nuit.

Rien ne fut rapetissé pour moi; il me fallut donc grandir pour atteindre la hauteur du monde où je vivais. Mais, comme ces fleurs dont on épuise la

séve pour les faire fleurir trop tôt et qui meurent quand les autres s'entr'ouvrent, ainsi ma hâtive intelligence se développait aux dépens de ma vie, et j'étais, à quinze ans, une pâle jeune fille que le vent aurait inclinée comme le roseau du rivage, ou soulevée dans les airs comme une feuille d'automne.

Mon plus grand bonheur était d'échapper à mon père et à ma nourrice, la vieille Gertrude, pour venir m'asseoir seule sur un rocher.

L'écume de la mer jaillissait sur moi, le vent s'engouffrait dans mes cheveux, mes pieds glissaient sur la mousse humide; alors je me cramponnais à qnelque aspérité du roc, et je restais suspendue au-dessus de l'abîme, respirant à pleine poitrine et souriant à tout ce bruit, à tout ce mouvement dont ma vie était dépouillée.

Un soir, j'étais assise sur le seuil de notre porte, auprès de mon père qui se réchauffait au dernier rayon du soleil couchant. Je faisais une guirlande des fleurs du rivage, dont j'avais déjà posé un bouquet dans mes cheveux.

Au détour du sentier qui côtoie les rochers, à quelque distance de nous, nous vîmes paraître un jeune homme portant l'uniforme d'officier de marine.

Il semblait malade ; presque à chaque pas il s'arrêtait pour reprendre haleine et portait la main à sa poitrine, comme s'il y avait éprouvé de vives douleurs. Un instant les forces parurent lui manquer : il s'appuya contre le rocher.

Mon père, qui avait eu la jambe cassée par un coup de feu, marchait difficilement. « Marie-Madeleine, » me dit-il, « ce jeune homme se trouve mal ! Cours vers lui et dis-lui de venir se reposer ici. »

Je partis, légère comme une biche, et, tout essoufflée de ma course, j'arrivai auprès du jeune homme, qui me regarda avec étonnement. Je n'avais pas pensé à ôter les fleurs posées dans mes cheveux.

« Mon père m'envoie vers vous, » dis-je à l'of-

ficier, pour vous offrir de vous reposer dans notre maison.... c'est là-bas, la cabane du contre-maître Dormer.

— Merci, ma belle enfant! » me répondit-il; « j'accepte avec reconnaissance. »

Et comme il s'avançait péniblement :

« Prenez mon bras, » lui dis-je, « je vous soutiendrai. »

Il sourit en regardant le faible appui que je lui offrais, mais il accepta, et, son bras posé sur le mien, nous arrivâmes auprès de mon père.

« Attendez, mon lieutenant, » lui dit Pierre Dormer, « je vais vous chercher un verre de vin qui fera passer cette faiblesse-là.

— Je vous remercie, » répondit le jeune homme; « je suis blessé et convalescent à peine. J'ai marché trop longtemps; quelques instants de repos vont me remettre. »

Il s'assit auprès de nous.

« Connaissez-vous sur cette côte, » ajouta-t-il, « une maison où je puisse louer uu petit logement. On m'ordonne l'air de la campagne pour rétablir ma santé, et je ne voudrais pas m'éloigner de Brest. »

Mon père parut réfléchir.

« Je ne vois dans les environs aucun logement à louer, » répondit-il, après quelques instants de silence : « Mais, si vous n'êtes pas difficile, mon lieutenant, dans cette maisonnette la chambre de ma pauvre Thérèse est libre; ma fille et moi nous ne l'habitons pas; vous n'avez qu'à voir si elle vous convient. Marie-Madeleine, monte avec ce monsieur, et montre-lui la grande chambre à gauche. »

Je franchis rapidement l'escalier, et, ouvrant les volets de la chambre pour en laisser examiner l'intérieur, je me retournai vers l'officier :

« N'est-ce pas, monsieur, qu'elle est jolie ? » lui dis-je en regardant les rideaux de toile à grands ramages.

Il sourit encore.

« Je la trouve charmante, » répondit-il, « et je suis heureux que votre père veuille bien m'y recevoir.

— Voilà qui est décidé, » dit-il à mon père en le rejoignant sur le seuil de la maison, « je loue cette chambre.

— C'est-à-dire, mon lieutenant, que vous l'habiterez tant que vous le voudrez; mais, quant à me la payer, c'est impossible : je ne le veux pas. »

Et comme l'officier insistait.

« Non, pas d'argent, » reprit mon père : « si vous vous trouvez bien ici, vous donnerez une petite croix d'or à cette enfant pour sa toilette du dimanche.

Le lendemain, l'étranger revint avec une malle qui

contenait ses hardes, et, en me disant bonjour, il me passa autour du cou une croix d'or.

« Marie-Madeleine, » me dit-il, « vous serez la plus jolie fiancée de ce pays. Portez cette croix le jour de vos noces et gardez-la en dépit de votre mari, comme souvenir d'un ami qui ne vous aura connue que peu de temps, mais qui fera toujours des vœux sincères pour que votre avenir soit paisible et heureux.... »

Ainsi se passa ma première entrevue avec.... Charles d'Ercourt !... avec votre frère ! Ainsi s'éleva, à mon horizon, le nuage contenant la foudre qui devait dévaster ma vie.

Charles, en vivant dans notre modeste intérieur, entre mon père et moi, ne tarda pas à s'apercevoir que la jeune fille qu'il avait traitée en enfant avait le cœur d'une femme, et d'une de ces femmes qui ne vivent qu'en se dévouant. Il comprit, mieux que je ne l'avais fait moi-même, mon amour pour la solitude, mes rêveries au bord de la mer, et les tristesses qui m'oppressaient. Il me devina dans mon silence, et ses regards pleins de pitié et d'affection

semblaient dire : « Pauvre Marie-Madeleine ! Tu as une de ces âmes avec lesquelles on souffre toujours sur cette terre ! »

Cependant Charles ne se rétablissait pas. Un jour même nous crûmes sa vie en danger : sa blessure s'était rouverte. Mon père et moi nous veillâmes près de son lit de douleur, et mon père lui disait :

« N'avez-vous aucun parent auquel nous puissions écrire et dont la présence fût une consolation pour vous ?

— Je n'ai plus ni père ni mère, » répondit Charles; « j'ai un frère que j'aime tendrement, mais il voyage en pays étranger. »

Et puis, quand il fut un peu mieux, il me dit :

« Marie-Madeleine, mon frère et moi nous sommes nés le même jour, à une heure de distance; notre mère nous a nourris tous les deux; nous portons les mêmes noms : lui s'appelle Paul et Charles, moi, je m'appelle Charles et Paul. Nous nous ressemblons de visage, de taille, de son de voix; seulement nous

différons un peu de caractère : Paul est plus facilement heureux que moi. Dans notre enfance, on nous prenait toujours l'un pour l'autre. Ma mère seule nous distinguait; et elle s'en vantait avec orgueil, comme d'un miracle de l'amour maternel. »

Cependant Charles se rétablit enfin ; mais, à mesure qu'il recouvrait la santé, lui et moi nous devenions tristes et préoccupés. C'est que Charles était venu dans la cabane de Pierre Dormer parce qu'il était souffrant, et qu'il devait la quitter quand il se porterait bien ; c'est que nos deux âmes s'étaient comprises ; c'est que nous portions en nous, l'un et l'autre, un vague sentiment de mélancolie et de découragement, qui ne nous laissait de repos que lorsque nous étions ensemble; c'est qu'enfin notre vie grave et austère, mêlée de craintes, de souffrances, de soins donnés et reçus, avait, par sa valeur et son intimité, doublé le nombre des jours écoulés depuis celui de notre première rencontre, et qu'il nous semblait qu'il y avait longtemps que nous aimions.

Ce fut un soir, en nous promenant sur la plage,

tandis que la brise nous apportait les parfums de la terre et les gouttes argentées des vagues, qu'après avoir longtemps rêvé en silence, Charles me dit : « Chère Madeleine, je vous aime ! »

Il y avait pour moi tant d'amour dans la nature entière depuis que j'avais vu Charles, tout ce qui m'entourait me semblait tellement murmurer que je l'aimais et qu'il m'aimait, que ce fut sans étonnement que j'entendis ces mots bénis : — Je vous aime ! — L'étoile que je regardais le soir, le nuage qui passait, la brise en gémissant, tout à mes yeux, à mon oreille, parlait d'amour : le tour de Charles était venu.... et depuis longtemps je l'attendais !

« Madeleine, me dit Charles, avez-vous réfléchi à ce qu'est la vie de la femme d'un marin ? C'est payer quelques heures de bonheur par des années d'isolement et d'inquiétude! C'est se séparer sans cesse; c'est aimer avec courage dans l'absence; c'est élever seule ses enfants; c'est veiller isolée près de leur berceau; c'est compter les heures et les jours et absorber toute son existence dans une seule

pensée; c'est laisser loin de soi toutes les joies, tous les plaisirs de ce monde. Ainsi que l'on vit dans un couvent, les yeux levés vers le ciel, en espérant Dieu; ainsi il faut vivre au milieu des hommes, les yeux fixés sur l'horizon, en attendant le retour!... Pour s'unir avec un pareil avenir devant soi, il faut s'aimer plus que ne s'aiment les heureux de ce monde; il faut avoir une foi immense dans l'âme que l'on a choisie! »

Et je lui répondis :

« Vivre heureuse près de vous, vivre triste loin de vous, voilà ma destinée, qu'il n'est pas en votre pouvoir de changer. Mon amour ne dépend pas du vôtre; vous ne pouvez ni l'augmenter ni le détruire! »

Nous revînmes ensemble vers la cabane, et Charles demanda ma main à mon père :

« C'est trop d'honneur, mon lieutenant! » répondit Pierre Dormer en portant la main à son bonnet de laine rouge.

Moi, je n'avais pas encore pensé au sacrifice que M. d'Ercourt faisait en m'épousant. Je tournai vers lui mes yeux mouillés de larmes. Mon père reprit :

« Elle n'est ni noble ni riche ; mais elle a dans les veines le sang d'un brave soldat et celui d'une femme que sa vertu faisait l'égale de tout le monde.... Lieutenant, vous épousez une honnête fille dont vous n'aurez à rougir ni devant les hommes ni devant Dieu !

J'étais heureuse.

Deux jours après cet entretien, Charles revint de Brest plus tard que de coutume. Quand il entra dans la chambre où j'étais près de mon père, je frémis ; mon cœur battit à m'étouffer ; Charles était pâle comme la mort, et je lisais sur ses traits bouleversés la certitude d'un grand malheur. Il s'avança vers moi, me prit les deux mains qu'il serra dans les siennes.

« Du courage ! Madeleine, » murmura-t-il, tandis que des larmes inondaient son visage ; « il nous faut

avoir du courage, pauvre amie! *le Gustave-Adolphe* va mettre à la voile d'un jour à l'autre; l'équipage est consigné à bord. Il faut ce soir nous dire adieu pour longtemps ! »

Je me jetai dans les bras de mon père, où je demeurai presque sans vie :

« Soyez-moi fidèle, chère Madeleine, » reprit Charles; « gardez souvenance de nos amours! Nos cœurs sont si purs que Dieu nous bénira! A peine mon vaisseau touchera-t-il encore la terre de France que je viendrai réclamer le bonheur que vous m'avez promis.

« Allons, courage! » dit Pierre Dormer; « un voyage sur mer, ce n'est rien. Ma pauvre Thérèse m'a bien attendu dix ans!... et nous avons été d'heureux époux après tout!

Quand le soir Charles s'éloigna pour ne plus revenir, je fis quelques pas sur la route, le bras passé au sien, et mon visage inondé de larmes appuyé sur son épaule. Depuis longtemps les paroles étaient trop

faibles pour notre douleur et nous pleurions en silence. La nuit était venue; il fallut enfin se séparer! Charles me serra convulsivement sur son cœur et murmura à mon oreille :

« Si je reviens, unis pour la vie.... sinon, tu resteras veuve de nos fiançailles, et tu ne seras jamais la femme d'un autre! »

J'inclinai la tête en signe de consentement, et mon père me rapporta sans connaissance dans la cabane.

Le lendemain, à genoux sur la plage, je suivais du regard un vaisseau qui sillonnait la mer et s'éloignait.... Tant que le jour dura, je restai là, les yeux fixés sur un point devenu imperceptible à l'horizon. La nuit était déjà bien avancée, et la pluie depuis longtemps tombait par torrents, quand mon père passa son bras autour de ma taille et me ramena vers la maison. Il m'avait parlé.... il m'avait appelée.... je n'avais rien entendu!

Monsieur Paul, vous avez été bien bon pour moi, et j'ai souvent prié Dieu de vous bénir. Mais savez-

vous quelle est celle de ces divines bénédictions que j'ai, avant toutes les autres, appelée sur votre tête? c'est qu'il ne vous séparât jamais de la personne que vous aimerez!...

Après le départ de Charles, je tombai dans un morne abattement qui fit craindre pour ma vie. J'étais comme une somnambule qui agit sans avoir la conscience de ce qu'elle fait. Machinalement mes pas se dirigeaient toujours du côté de la mer; je restais assise sur le sable, les yeux fixés sur la ligne éloignée où le ciel et la mer se touchent à l'horizon. C'était avec un sentiment de bonheur que je laissais les vagues venir à moi et baigner mes pieds : — Quelques-unes d'entre elles ont porté le vaisseau de Charles, — me disais-je ; — elles ont passé auprès de mon bien-aimé!

— Comme l'agneau laisse un peu de sa laine aux épines du buisson, notre amour avait laissé un souvenir à chaque arbuste du sentier, à chaque rocher du rivage. Je regardais autour de moi, et tous les objets qui frappaient ma vue semblaient prendre une voix pour me dire : — Il était là.

— Une année s'écoula ainsi, bien longue, bien lourde, bien pénible, et vainement, pendant cet espace de temps, mon père et Gertrude essayèrent-ils de m'arracher à ma silencieuse rêverie. Ils ne purent jamais ramener le sourire sur mes lèvres; aussi, mon pauvre père qui vieillissait et ne quittait presque plus son fauteuil, en me voyant passer de loin, disait à ma nourrice désolée :

« Gertrude, la tête et le cœur de cette enfant sont bien malades; que Dieu vienne en aide à mes vieux jours! »

Quand la nuit était arrivée, Gertrude s'en allait à travers les rochers, criant au loin : « Marie-Madeleine! Marie-Madeleine! » Puis, quand elle m'avait trouvée, elle jetait un mantelet sur mes épaules glacées, et, me prenant par la main, me ramenait à la cabane. Je marchais la tête tournée vers la mer que je quittais :

« Nourrice, personne encore!... » lui disais-je.

« Patience, petite! » répondait-elle; « l'avenir est long et Dieu est bon! »

Un soir, Gertrude tout essoufflée, pleurant de joie, presque folle de bonheur, accourut vers moi :

« Ma fille!... ma fille! » criait-elle, « petite Marie-Madeleine! où es-tu? viens vite! *le Gustave-Adolphe* a été vu à quelques lieues de Brest; demain avec le jour il entrera dans le port!

« A genoux! nourrice, à genoux!... » m'écriai-je en me prosternant sur le sable, « remercie Dieu!... prie-le!... moi, je n'ai plus une pensée.... je ne trouve plus une parole! »

Je regardais le ciel, les mains jointes, le visage baigné de larmes.

« Mon Dieu! mon Dieu! » repris-je après quelques instants de silence, « soyez béni, mon Dieu!... vous qui avez fait l'âme, le cœur et l'intelligence, vous qui nous avez permis d'aimer, vous qui avez fait le bonheur aussi grand que la souffrance, soyez mille fois béni, ô mon Dieu! »

Et je restais à genoux.

— Mon Dieu! vous avez reçu ma prière! vous avez entendu ce cri d'une joie céleste qui s'échappait des abîmes de mon cœur, et pourtant.... Mais que votre volonté soit faite, Seigneur!

— Je courus me précipiter dans les bras de mon père. Ce soir-là nous dîmes tous ensemble nos prières, et mon père entonna le *Te Deum laudamus!*

Je montai dans ma chambre, je m'assis près de ma fenêtre ouverte, et là, plongée dans une extase de bonheur, j'attendis le jour.

Oh! qui pourra jamais dire les délices de cette nuit d'espérance, de cette nuit d'attente d'un bonheur si proche et si sûr, que c'était déjà le bonheur lui-même!... Que la nature s'était faite belle pour cette fête du cœur! Le ciel montrait toutes ses étoiles; son limpide azur me semblait rempli d'anges qui, cette nuit-là, regrettaient la terre!... Les fleurs exhalaient leurs parfums les plus doux, les vagues ne se brisaient pas au rivage, elles venaient s'y jouer et le caresser; la brise, glissant sur les flots, semblait, non plus gémir, mais chanter!... le feuil-

lage ne s'agitait plus, mais tressaillait de joie; les arbres s'inclinaient comme pour saluer l'aurore de ce beau jour!... Et moi, mon âme palpitait au dedans de moi-même, comme si elle eût voulu briser sa fragile enveloppe!

Il y avait quelques heures que je rêvais ainsi, immobile de joie comme je l'avais été de douleur, quand soudain un éclair sillonna la nue. Je me penchai au dehors.... Mon Dieu!... Il y avait donc longtemps que j'étais là, ayant cessé de voir ce que je regardais, d'entendre ce qui se passait autour de moi? J'avais détourné mes regards du monde extérieur pour les arrêter en moi-même sur les joies célestes qui rayonnaient dans mon cœur!... Quel changement frappa ma vue! Les étoiles avaient fui, mon beau ciel avait disparu, et l'orage s'annonçait de toutes parts.

Je m'élançai hors de ma chambre, et, descendant vers mon père :

« Père!... père! » m'écriai-je, « entendez-vous la tempête?

— Eh bien! enfant, » répondit Pierre Dormer en essayant de paraître calme, « elle passera!... et demain le jour sera serein pour l'entrée en rade du *Gustave-Adolphe*.

— Mon père! » m'écriai-je avec désespoir, « le vaisseau a été vu près de la côte, et l'ouragan souffle vers la terre!

— Rassure-toi, Marie-Madeleine! *le Gustave-Adolphe* aura prévu l'orage, et il aura à temps gagné la haute mer. J'ai vu de plus gros temps encore que celui-ci, et j'en suis revenu, mon enfant.

— Mon père, étiez-vous près d'une côte hérissée de récifs? »

La cabane semblait, à chaque instant, près de céder aux efforts du vent. Les branches d'arbres gémissaient en se brisant. Une ardente illumination d'éclairs rendait la nuit plus brillante que le jour. — O monsieur Paul! avez-vous jamais entendu la grande voix de la tempête et les rafales de l'ouragan,

en vous disant qu'elles disposaient de la vie d'une personne aimée? Oh! combien alors on se sent faible et petit en présence des éléments! combien on sent que Dieu a fait les choses plus fortes que les hommes!

Tout à coup je saisis convulsivement le bras de mon père. Un coup de canon venait de se faire entendre : il se répéta de minute en minute. C'était le signal de détresse d'un vaisseau en péril; c'était le dernier espoir de marins en danger qui appelaient leurs frères à leur secours.

« A Brest! au port! » m'écriai-je en entraînant mon père.

Nous marchâmes au milieu de l'obscurité de la nuit. De loin en loin le canon dominait le mugissement des vagues, le fracas du tonnerre et les clameurs de la tempête. — Nous arrivâmes.

Une foule immense encombrait la jetée et la plage. Des feux étaient allumés de toutes parts. Des torches passaient de main en main; à chaque instant le

vent renversait leur flamme et nous laissait dans l'obscurité. Puis, une autre rafale la relevait, et une lueur blafarde s'étendait sur cette scène de désolation.

Une barque, un pilote, et quelques hommes auxquels Dieu a donné le courage des héros et la bonté des anges, s'éloignèrent du rivage. Je tombai à genoux; je ne priais pas, mais je pleurais, mais je tordais mes mains jointes, en les levant vers le ciel. Je criais : « Mon Dieu! mon Dieu! » J'appelais Dieu à mon secours, comme la voix du canon avait appelé les hommes.

Bientôt ce canon, dernier signe de vie de ce vaisseau ballotté par les flots, cessa de se faire entendre. On vit le navire à chaque instant se rapprocher de la côte. Ses voiles déchirées s'envolaient emportées par le vent et tourbillonnaient dans les airs comme de blancs linceuls; ses mâts brisés venaient échouer sur la côte : le vaisseau, sans gouvernail, poussé vers la terre, s'engagea dans les récifs.

Ce fut alors un horrible spectacle que celui de

l'agonie de ce bâtiment voguant au hasard, se brisant à chaque écueil, repoussé par le choc de l'un pour venir se heurter contre l'autre. Il ne luttait plus contre la destruction, il l'attendait. Bientôt il s'arrêta.... Une pointe aiguë de rocher s'était engagée dans ses flancs. Ils s'entr'ouvrirent béants comme pour recevoir la vague qui s'avançait.

Le vaisseau se balança encore une ou deux fois, baissant alternativement sa poupe et sa proue.... puis un horrible cri s'éleva de la terre vers les cieux, plus fort que le tonnerre, plus fort que l'ouragan.... *Le Gustave-Adolphe* avait disparu dans les flots, et les vagues se succédaient égales et rapides au-dessus du navire englouti !

Mais bientôt : « La chaloupe !... la chaloupe ! » cria-t-on de toute part ; « la chaloupe a été mise à la mer.... l'équipage est sauvé ! »

En effet, la chaloupe, remorquée par la barque du pilote, s'avançait vers le port. Mais à mesure qu'elle s'approchait du rivage, on vit avec effroi qu'elle ne contenait que cinq ou six hommes....

Tout l'équipage n'avait pas eu le temps d'y descendre !

« O mon Dieu ! quels sont ceux que vous avez sauvés ? »

Toujours à genoux, je cachai ma tête dans mes mains ; je ne pouvais plus regarder.

« Je resterai là, » me disais-je, « prosternée sur la terre. Si Charles descend de cette barque, il me verra, et c'est dans ses bras que je reviendrai à la vie ; sinon.... c'est là qu'il me faut mourir !

Je n'ai nulle idée du temps qui s'écoula.

Un moment vint où je sentis la main de mon père se poser sur mon épaule, où j'entendis sa voix triste et grave me dire :

« Relève-toi, mon enfant !.... Dieu a reçu son âme.... et il aura pitié de nous !.... »

Je regardai autour de moi.... Le ciel était serein,

la mer, à peine sillonnée par quelques vagues sans écume ; les étoiles reparaissaient à travers les nuages ; l'aube blanchissait un des coins de l'horizon, et mon père et moi nous étions seuls sur la grève !

Il y avait longtemps, sans doute, que tous ces événements s'étaient passés, quand un soir je m'éveillai comme si je sortais d'un long rêve. Je passai mes mains amaigries sur mon front, et je regardai avec surprise autour de moi. Toutes mes pensées étaient confuses. Il me semblait que j'avais cessé de vivre, et je ne comprenais pas pourquoi je me retrouvais sur la terre. J'étais accroupie sur le rivage, mes pieds se baignaient dans la mer alors calme et azurée. J'avançai ma main, l'appuyant contre la terre, afin de me reculer : l'eau me faisait froid. Mon bras, que je vis alors, était entouré de bracelets de grains de corail et de coquillages. Je regardai ma robe : elle était noire; mais j'avais au corsage un bouquet de fleurs d'iris blanches et violettes. Mes cheveux étaient dénattés, ils flottaient au gré du vent, et sur ma tête était posée une guirlande d'iris semblables aux fleurs de

mon bouquet. A quelques pas devant moi, ma nourrice était assise sur un rocher, triste comme je ne l'avais jamais vue être triste.

Je me levai avec effroi :

« Gertrude, » m'écriai-je, « qu'est-il arrivé ?.... Charles ?... Mon père ? »

Elle ne répondit pas. J'étais restée immobile, debout auprès d'elle. Mes larmes coulèrent : je me souvenais !... Je détachai lentement les bracelets qui entouraient mes bras, et ôtant les fleurs que j'avais dans les cheveux, je les regardai tristement, tandis que mes pleurs tombaient sur elles comme des gouttes de rosée ; puis elles échappèrent à mes mains tremblantes, et s'effeuillèrent à terre.

« Nourrice !... Mon père ?... » demandai-je de nouveau.

Gertrude hésitait à me répondre.

« Parle.... je le veux ! » répétai-je vivement.

« Hélas! ma chère enfant! le malheur s'est appesanti sur notre pauvre demeure! Tu as été bien malade; nous avons cru que tu allais mourir. Ton pauvre père a bien pleuré, bien souffert. Il était vieux.... et.... et je suis restée seule à te soigner, Madeleine! »

Ma nourrice me montra du doigt sa robe noire et la mienne.

Je n'avais ni assez de vie ni assez de force pour pouvoir beaucoup souffrir. Mes larmes coulèrent lentement sur mes joues pâles ; je m'assis aux pieds de Gertrude, et je posai ma tête sur ses genoux.

« Nourrice, » repris-je encore, « pourquoi ces fleurs?

— Chère enfant, tu vas tous les jours les cueillir par delà la colline, et tu en fais une guirlande et un bouquet.

— Après, Gertrude? je veux tout savoir.

— Après, tu les poses sur ta tête en disant, hélas! que c'est ta couronne de mariée.

— Et puis, nourrice? achève....

— Et puis, le soir, au moment de rentrer à la maison, tu les ôtes, et tu les jettes à la mer en disant : « Pour Charles! »

— Nourrice.... j'étais folle, n'est-ce pas?

— Tu avais une fièvre brûlante, et la fièvre passée, le délire continuait : voilà tout. Mais, Dieu soit loué, tu es guérie, mon enfant!

— Oui, guérie!... » répétai-je lentement : « je le sens à ce que je souffre! »

Je me levai; j'allai à pas lents ramasser la guirlande d'iris à moitié effeuillée sur le sable humide, et, ce soir-là, je fis avec toute ma raison ce que j'avais fait si souvent dans mon égarement, je la jetai à la mer en disant comme de coutume : « Pour Charles! »

Nous rentrâmes dans notre cabane, et je m'y assis en silence auprès de ma nourrice. Peu à peu je regardai autour de moi avec étonnement. L'ordre, le bien-être régnait dans notre intérieur, comme du temps où mon père vivait, et cependant nous ne possédions plus sa pension de retraite qui avait été jusqu'alors notre seule ressource.

« Gertrude! comment gagnes-tu de l'argent?

— O ma pauvre fille, tu es plus riche que tu ne l'as jamais été!... M. Charles — que le bon Dieu ait son âme! — t'a laissé tout ce qu'il possédait. »

Je détournai la tête, et je me mis à pleurer.

Ainsi s'écoulèrent quelques jours sombres, tristes et monotones. Nul bruit ne se faisait entendre dans la demeure, jadis joyeuse, de Pierre Dormer. La vieille nourrice et la pauvre jeune fille y vivaient solitairement, silencieusement : Gertrude et moi nous n'échangions que nos larmes. Je restais des journées entières à moitié couchée dans un fauteuil. J'essayais de revenir sur le passé; j'essayais de ras-

sembler mes souvenirs. Hélas ! tout était confusion dans ma pauvre tête ; je n'avais de sentiment distinct que celui de la douleur !

Souvent, dans mes longues promenades, e m'arrêtais subitement devant un arbuste, devant une fleur : une phrase que Charles avait dite là revenait soudain à ma mémoire. Je m'en allais parcourant ces lieux où j'avais vécu, demandant à tout ce qui m'entourait de me rendre le souvenir ; je recueillais un à un les lambeaux de ma vie d'autrefois. Il me fallait ainsi, à force d'efforts, reconquérir mon existence passée !...

Ce qui me faisait le plus souffrir, c'est que je n'avais plus des traits de Charles qu'un incertain et vague souvenir. Parfois il m'apparaissait en rêve : je jetais un cri de joie ; mais, à mon réveil, j'avais beau recueillir mes pensées, chercher, réfléchir, cette image adorée, qui avait laissé dans mon cœur de si brûlantes traces de son passage, échappait à ma mémoire ! Je posais mes deux mains sur mes yeux, pour que rien du monde extérieur ne vînt me distraire ; puis, je cherchais à me rappeler....

mais vainement!... Le son de sa voix, sa douce physionomie, tout était vraiment mort pour moi!... Ce fut une horrible torture; j'ai cru souvent que je perdrais encore la raison dans les efforts que je faisais pour reconquérir cette page du passé, la plus chère à mon cœur!

Comprenez-vous, Paul, un malheur plus grand que celui-là?... avoir perdu jusqu'au souvenir du seul être que l'on aima!

Dieu vint à mon secours.

Un soir je dis à Gertrude: « Qui t'a donc appris que Charles m'avait laissé sa fortune?

— Celui-là même qui en avait été dépouillé pour toi : son frère.... Ah! Marie-Madeleine!... quel saisissement j'ai éprouvé en voyant ce bon jeune homme! C'était absolument comme si M. Charles eût été encore à côté de nous....

— Que dis-tu, Gertrude?... » m'écriai-je toute tremblante d'émotion.

« Oui, mon enfant, c'était lui.... le même son de voix, le même regard, la même taille; jamais ressemblance ne fut plus frappante. Il pleurait, le pauvre jeune homme, et voulait absolument te voir; mais tu avais alors le plus violent de tes accès de fièvre, nous tremblions pour tes jours, et nous avons craint le saisissement que tu éprouverais à la vue du frère de M. Charles. Il est reparti pour Paris en te recommandant bien à mes soins : il m'a laissé son adresse pour que je lui écrivisse si jamais tu avais besoin d'un appui, d'un protecteur. Ah! c'est bien le même cœur, tout comme le même visage! »

Je sortis rapidement de la maison, et je courus sur le rivage. Là, j'avais, entre deux rochers, une retraite que j'affectionnais : elle était tapissée de mousse, de petites plantes sauvages; l'eau y arrivait doucement pour s'y jouer sur des cailloux de mille nuances diverses. De là on ne voyait que le ciel et la mer : la mer, où était le corps de Charles; le ciel, où était son âme! J'y venais tous les jours. Ce soir-là je m'y assis le cœur palpitant d'émotion; un tremblement nerveux agitait tous mes membres.

« Il y a dans le monde, » m'écriai-je, « à quelques lieues de moi, un homme qui est l'image vivante de Charles ! Je pourrais le voir.... retrouver ses traits adorés....je pourrais me souvenir ! Oh ! j'irai ! j'irai !... »

Pendant huit jours je revins à la même place rêver, réfléchir, mûrir mon projet. Ce fut un travail pénible pour ma pauvre tête, qui acquérait avec peine une idée nouvelle et qui la conservait avec plus de peine encore. Mais c'était mon cœur qui agissait, et lui était plein de vie !

D'abord je résolus que j'irais trouver M. Paul d'Ercourt, et je me reposai quelques jours sur cette résolution. Ensuite je me déterminai à y aller seule. Gertrude était infirme, cassée par l'âge ; elle ne pouvait me suivre. Quelques jours après, je pris le parti de ne pas même la prévenir ; je craignais les obstacles qu'elle soulèverait ; je craignais qu'elle ne crût à un retour de ma maladie, et que, pour s'assurer de moi, elle ne m'enfermât si je persistais dans mon projet. Je voyais aisément percer dans les manières de Gertrude à

mon égard une défiance perpétuelle. Mes impressions, lorsqu'elle ne les comprenait pas, étaient regardées par elle comme dénuées de sens. Ma résolution fut prise. Je n'aurais que Dieu pour confident de mon secret! Lui seul voyait avec certitude la limite entre la folie et la raison! Lui seul pouvait comprendre les douleurs qu'il avait envoyées!

Hélas! Gertrude faisait ce que font tous les hommes : ils calomnient ce qu'ils ne peuvent comprendre. La folie, cette fatale exaltation d'une âme brisant tous ses liens, qui peut dire si elle provient de ce que cette âme est tombée trop bas, ou de ce qu'elle s'est élevée trop haut?

Quinze jours après celui où Gertrude avait prononcé devant moi le nom de Paul d'Ercourt, je m'étais emparée de l'adresse qu'il avait laissée entre les mains de ma nourrice; j'avais pris, dans la bourse de cuir contenant notre argent, une petite somme, trop faible pour que Gertrude pût s'apercevoir qu'elle manquait. J'avais écrit sur un papier déposé dans le secrétaire ces quelques mots :

« Après ma mort, je laisse à ma nourrice Gertrude ma maison au bord de la mer et le petit jardin qui l'entoure.

« MARIE-MADELEINE DORMER. »

Et un soir, un petit paquet suspendu à mon bras, tandis que l'on me croyait errante au milieu des rochers, je gagnais le faubourg le plus reculé de Brest, et je montais dans une diligence partant pour Paris.

« Mon Dieu ! » murmurai-je quand je vis disparaître à l'horizon les clochers de ma ville natale, « mon Dieu ! protége une pauvre créature abandonnée de tous, que tu as privée de tous ses amis, de tous ses appuis, même de sa raison ! Prends-la par la main, et guide-la pour qu'elle arrive au repos ! Tu protéges les petits oiseaux et les fleurs ; tu veilles sur eux en suppléant à l'intelligence qui leur manque, veille donc sur moi, ô mon Dieu !... »

J'arrivai à Paris, brisée de fatigue.

A l'hôtel où je descendis, je restai plusieurs jours au lit ; mais je ne voulais pas mourir ! Il me fallait

encore quelques instants de vie; je les demandais instamment à Celui qui tient nos destinées entre ses mains. Il m'exauça!

Un matin je partis enfin pour Belleville.

Dans la petite auberge où je m'arrêtai, l'hôtesse était une femme âgée comme Gertrude; je lui fis sur vous plusieurs questions.

« M. d'Ercourt!... » me répondit-elle; « il mène une drôle de vie! Il travaille du matin au soir; il a toujours des livres ouverts devant lui; sa maison est bien triste, allez, avec toutes ses têtes de morts! Du reste, peut-être que cela va changer. Il était pauvre; tout son patrimoine avait été dépensé en vieux bouquins; et son frère, en mourant, avait laissé sa fortune à une demoiselle qu'il aimait: mais, il y a quelques jours, l'on a écrit du pays, là-bas, que la pauvre chère dame était morte. Il paraîtrait qu'elle s'est jetée à la mer. Il y avait longtemps, dit-on, qu'elle méditait ce projet; on la voyait toujours errer du côté des rochers. Elle était folle de chagrin! Si bien qu'enfin on n'a jamais retrouvé

son corps, mais seulement un petit chiffon de papier, une manière de testament pour sa nourrice. M. Paul rentre en possession du bien de son frère : il va probablement se reposer et mener plus joyeuse vie. Il cherche une femme de charge; mais ce n'est pas facile à trouver. On ne veut pas entrer vivant dans ce cimetière-là! »

La vieille femme cessa de parler. Je fus d'abord étonnée et effrayée des conséquences qu'avait eues ma fuite; puis je me résignai : « Qu'il en soit donc ainsi, mon Dieu! » murmurai-je; « morte pour tous, excepté pour toi!... Gertrude, maintenant la seule personne qui me pleure, est à l'abri du besoin dans la maison que je lui ai donnée; le frère de Charles est rentré en possession de la fortune dont je l'avais dépouillé. Tout est bien.... Je suis libre.... Je remets, mon Dieu, mon âme entre tes mains! »

Dès l'instant où j'avais recouvré la raison, j'avais éprouvé un vif regret d'avoir ôté à la famille de Charles la fortune qui lui appartenait; j'avais longtemps cherché un moyen de la lui restituer; le

hasard était venu au-devant de mes vœux. Aussi le résultat de cette découverte fut-il de me fortifier dans la ferme résolution de ne jamais me faire reconnaître par M. Paul. D'après ce que l'on m'avait dit de son caractère, j'étais sûre que, du moment où il saurait mon existence, il me rendrait la petite fortune dont j'apprenais qu'il avait grand besoin.

J'étais assise sur une mauvaise chaise de paille; blottie sous le manteau de la grande cheminée, je restais plongée dans mes pensées. Je n'avais aucun plan arrêté pour mon avenir; d'ailleurs, pour moi l'avenir se résumait tout entier dans le moment où je verrais le frère de Charles!

Tout à coup j'entendis mon hôtesse crier d'une voix aigre à une grande fille debout devant elle :

« Tu es une imbécile, Gothon! Ces vieilles têtes de morts ne te mangeront pas! et la place est bonne! M. d'Ercourt est un maître facile à servir. »

Je cachai vivement ma tête dans mes deux mains,

car je tressaillais devant l'idée nouvelle qui venait de s'emparer de moi : « Est-ce vous qui me l'en voyez, mon Dieu? » murmurai-je.

Au fait, ne voulais-je pas voir M. Paul sans qu'il me connût? Ne fallait-il pas gagner ma vie si je voulais demeurer dans les lieux qu'il habitait?

Je me dirigeai à pas lents vers cette petite maison. Quand j'en touchai le seuil, je m'arrêtai : mon cœur battait à briser ma poitrine; des larmes coulaient le long de mes joues, tous mes membres tremblaient; je joignis les mains :

« Merci, mon Dieu! » m'écriai-je; « tu m'as conduite là où je voulais venir; tu as béni le voyage de la pauvre abandonnée! »

Puis je me laissai glisser sur les marches de pierre pour attendre que ma trop vive émotion se fût un peu calmée. Je me disais vaguement, moitié raison, moitié folie, que chaque chose ici-bas avait son but, son aimant, vers lequel elle se

tourne : la vague va droit au rivage, le fleuve court vers la mer, l'hirondelle vole vers le soleil, et le cœur vers ce qu'il aime. Lui résister, l'étouffer, c'est ce que les hommes appellent raison ; suivre son instinct, c'est la folie ! « O mon Dieu ! » murmurai-je, « laisse-moi mon mal ! »

Mais je me levai subitement.... « Il est là, tout près de moi ; je vais le voir !... je vais l'entendre !... » m'écriai-je ; et je poussai la porte, je montai l'escalier, je frappai, j'entrai !

J'avais baissé les yeux, j'avais eu peur de vous regarder.... mais votre voix se fit entendre ; et mon cœur s'arrêta, mes jambes fléchirent....

Mon bien-aimé ! j'avais retrouvé ta douce parole ! elle retentissait à mon oreille, elle pénétrait jusqu'à mon âme ! Charles !... Charles !... quel bonheur de t'entendre !...

Il fallut revenir à la réalité de ma position : vous m'interrogiez.... Je levai les yeux....

O beau ciel de mon pays, ô belle mer azurée

aux vagues d'argent, ô ma joyeuse enfance, ô mon heureuse jeunesse, liberté, amour, doux aveux, saintes promesses, Charles, mon bien-aimé, terre que j'aimais et ciel que je rêvais, j'avais tout retrouvé!..

Mes yeux se fermèrent et la vie s'enfuit.

Vous savez le reste. Je suis demeurée près de vous. Sitôt que vous étiez occupé de vos études, je me levais; je venais derrière vous sur la pointe du pied vous regarder, vous contempler, enivrer ou déchirer mon âme du bonheur ou de la douleur de vous voir! Quand vous me parliez, je n'écoutais pas vos paroles, j'écoutais votre voix!... Mon souvenir retournait en arrière; pendant quelques secondes mes beaux jours m'étaient rendus!

Votre maison était triste, disiez-vous; moi, je n'y ai vu qu'un bel horizon, qu'un beau ciel, que des fleurs et des rêves d'amour! Un jour.... un jour surtout! cette demeure était plus belle que tous les palais de la terre.... Charles m'y disait encore : « Chère Madeleine, je vous aime! »

Oh! que de larmes je versai!

Mais, après ce beau jour, les nuages s'accumulèrent; vous vous êtes fâché.... Vous avez froncé le sourcil en me regardant, puis vous m'avez renvoyée!

Maître, je vous le jure, j'ai voulu vous obéir!... Mais mes pieds ne savaient plus marcher en s'éloignant de vous, et je suis revenue tomber à votre porte. Si vous ne l'aviez pas ouverte, j'y serais morte en vous bénissant!

Mais vous êtes venu vers moi! et Charles m'a serrée sur son cœur, et la vie m'a été rendue!

Le lendemain je suis retournée à cette même place.... elle était vide! J'ai appelé.... aucune voix ne m'a répondu! Vous étiez parti!... et mes beaux rêves étaient finis!

Vous avez emporté avec vous ma vie, ma raison, mes larmes et mon bonheur!

Tout est redevenu confus dans ma tête alourdie :

les souvenirs s'enfuient comme autrefois; ils se troublent, comme le paysage que reflète le lac se brise et disparaît quand le lac s'agite. Je suis retombée dans ce morne abattement d'où la pensée est absente. Vous êtes parti!... et votre présence était pour moi l'intelligence et la raison! Vous êtes parti!... et vous étiez pour moi la seule consolation qui soutienne, quand il n'y a plus dans la vie ni espérance ni bonheur : VOUS ÉTIEZ LE SOUVENIR!... Vous êtes parti!... et l'air manque à ma poitrine, l'harmonie à mon oreille; mes bras sans force tombent à mes côtés, mon œil est fixe, mon front est lourd, l'eau manque à mes lèvres desséchées.... Je suis dans l'aride désert.... et, si l'ange d'Ismaël ne vous ramène vers moi, je mourrai!... comme Ismaël serait mort sur les sables brûlants....

Ce 8 mai, deux mois après.

Vous n'êtes pas revenu! — Je meurs. Adieu!...

Oh! s'il eût été possible de jeter mon corps à la

mer! que j'eusse été heureuse de rejoindre Charles dans sa tombe!... On aurait mis, comme autrefois, des fleurs d'iris blanches et violettes sur mon front; les flots se seraient doucement entr'ouverts pour recevoir la fiancée du marin.... ils nous eussent mollement bercés l'un près de l'autre. Nous nous fussions pour toujours reposés au milieu des trésors de la mer, sur des bancs de corail, parmi des fleurs inconnues à la terre!... Des vagues éternelles auraient glissé sur nos fronts, soulevant nos cheveux, effeuillant ma couronne.... Oh! mais, Paul, vous le voyez, ma tête s'égare.... je suis folle!...

Pour le dernier soir de ma vie, le ciel est beau comme le soir où j'attendais Charles; toutes les étoiles brillent comme alors. — L'une d'elles, peut-être, est le paradis des âmes qui se sont aimées sur la terre!... c'est la première étoile de la nuit; c'est celle qui précède les autres pour se hâter de venir dire aux malheureux qui souffrent : « Encore un jour de fini. » — Mon âme s'envole vers elle!

Adieu, ami Paul, mon frère! — Que Dieu éloigne de votre existence toutes les douleurs de la mienne!

soyez heureux, si on peut l'être sur cette terre! Ne pleurez pas sur moi!... Voici le beau jour véritable, celui dont tous les autres n'étaient que l'ombre! Je vais rejoindre Charles dans le ciel!

MARIE-MADELEINE.

Comme Paul achevait les dernières lignes de ce manuscrit, une larme s'échappa de ses yeux et mouilla le papier :

« A présent, Georges, » reprit-il, « j'ai recommencé mes travaux; j'ai continué mes études. Je donne tout mon temps à la science; je me suis accoutumé à penser à Marie-Madeleine comme à une sœur. Ce souvenir m'attriste, mais ne me trouble plus. — Cependant j'échangerais ma vie contre la mort de Charles! »

Le lendemain matin je quittai la petite maison du phrénologue, et je revins lentement à Paris.

FIN DE MARIE-MADELEINE.

UNE

# HISTOIRE HOLLANDAISE.

Il n'appartient qu'à la religion chrétienne d'avoir fait deux sœurs de l'Innocence et du Repentir.

CHATEAUBRIAND.

UNE

# HISTOIRE HOLLANDAISE[1]

## I

Le soleil se levait — non pas brillant et radieux comme le soleil d'Espagne ou d'Italie, lorsque son ardente clarté, embrassant l'horizon, rappelle brusquement à la vie tout ce qui respire ; lorsque, ses rayons d'or se mêlant à l'azur d'un ciel méridional, tout semble plein de sève et de vigueur, comme si la lumière donnait la vie — le soleil se levait sur la froide terre de Hollande. Les nuages s'entr'ouvraient pour laisser tomber une pâle lumière, sans chaleur

1. Cette histoire m'a été racontée. Je ne l'eusse point inventée.

et sans éclat. Toute la nature passait insensiblement du sommeil au réveil, et restait encore engourdie, alors qu'elle ne dormait plus. C'était la vie dans le silence.—Nul cri, nul chant joyeux, nul vol d'oiseaux, nul bêlement de troupeaux ne salue le jour. Les haies de roseaux s'inclinent sous la brise, et le sable de la rive, franchissant ce faible obstacle, tombe sur les prairies et couvre leur verdure d'un voile mouvant. Un fleuve aux flots jaunâtres, chargé du limon de ses bords, coule paisiblement, sans ardeur, sans amour, vers la mer qui l'attend. De loin, ses eaux et son rivage paraissent de même couleur, et ne présenteraient que l'aspect d'une plaine sablonneuse, si, un rayon de lumière venant à se briser sur l'onde, quelques sillages argentés ne révélaient le cours du fleuve. Des bateaux pesamment charges voguent traînés par un attelage de chevaux qui enfoncent leurs pieds robustes dans le sable, les relèvent, les enfoncent, et avancent sans hâte vers le but, sans souci de la fatigue. Derrière eux, un paysan marche le fouet sur l'épaule; il ne presse pas ses chevaux; il ne regarde ni le fleuve qui coule, ni les bêtes qui tirent, ni le bateau qui suit; il marche, et pour arriver, il n'emploie que la persévérance.

Tel n'est pas l'aspect général de la Hollande, mais tel est un des coins du tableau qui frappe les regards fatigués du voyageur lorsqu'il parcourt le nord de ce pays qui semble, plus que tout autre, chargé de faire respecter le décret de Dieu qui dit à la mer : *Tu n'iras pas plus loin !*

Ce silence, ce calme des êtres et des choses, ce jour adouci, ces nuances partout affaiblies, ces grandes plaines sans mouvement, tout cet ensemble a sa poésie. Partout où il y a silence et espace, la poésie trouve sa place; elle aime un peu toutes choses, les riants paysages, les tristes déserts; oiseau léger, tout lui est bon pour s'arrêter, un brin d'herbe souvent lui suffit.

La Hollande, que le poëte Butler appelait *un grand vaisseau toujours à l'ancre,* a sa beauté pour quiconque réfléchit en regardant. On admire lentement, mais on admire enfin cette terre en guerre avec la mer, luttant chaque jour pour défendre son existence; ces hommes patients et courageux qui derrière un rempart brisé élèvent un autre rempart; ces villes qui forcent les flots à couler au pied de

leurs murailles, à suivre la route tracée, à se contenir dans le lit creusé; puis ces jours de révolte où l'eau, comme si elle se souvenait de sa nature première, veut reconquérir son indépendance, déborde, inonde, détruit, et enfin, par la force de la main de l'homme, se calme et obéit de nouveau. Là, la vie ressemble au soir d'une bataille; il y a fatigue, orgueil, triomphe. L'impassible habitant de ces contrées possède ce mobile de toutes choses, *la volonté*. Il est sûr du succès, parce qu'il veut; il est calme, parce qu'il est fort; il agit lentement, parce qu'il réfléchit. Il y a dans le silence des choses sérieuses une beauté que notre âme doit s'étudier à comprendre, comme elle entend l'harmonie de ce qui chante, comme elle voit la couleur de ce qui brille.

Au moment où le soleil se levait, une petite barque glissait rapidement le long du fleuve. Deux rames maniées avec force frappaient l'eau et la faisaient rejaillir en écume. Une seule personne était dans la barque, c'était un jeune homme, grand, souple, plein d'adresse et de force; il dirigeait son embarcation le long des sinuosités du rivage, évitant de prendre le fleuve au large, quoique sa course dût

en être plus rapide. Pourtant il se hâtait comme s'il eût craint d'être en retard ; mais à cette heure matinale, la campagne était déserte, et les oiseaux seuls dans leur réveil avaient devancé le jeune homme. Il avait déposé auprès de lui son grand chapeau de feutre gris, et ses cheveux d'un blond foncé, rejetés en arrière par le vent qui frappait son visage, laissaient voir ses traits réguliers, son large front et ses yeux un peu rêveurs, comme ceux des hommes du Nord. Il portait le costume d'un étudiant des universités d'Allemagne. On voyait à son extrême jeunesse que la vie enchaînée aux bancs du collége formait tout son passé, et que c'était pour lui un plaisir encore nouveau que de sentir, sur son front, la fraîcheur du matin, dans ses cheveux, le souffle de la brise. Il se hâtait, car il est des moments dans la vie où l'on compte toujours mal les heures : on les devance, et l'on croit au retard ; et puis, si l'on ne peut forcer le temps à précipiter son cours, il est du moins doux d'attendre là où viendra ce que l'on attend. L'impatience est plus calme ; le bonheur semble déjà commencé.

Lorsque la petite embarcation eut doublé un des

contours du rivage qui avançait comme un promontoire, elle sembla voler plus rapidement encore, comme si l'œil qui la dirigeait eût aperçu le but de la course. En effet, à peu de distance, le paysage changeait d'aspect. Une prairie arrivait en pente jusqu'au fleuve, et une haie épaisse de saules presque déracinés et inclinés vers l'eau formait de ce côté la clôture de la prairie. En quelques coups de rames, la barque arriva à l'ombre des saules et s'y arrêta. Ses avirons tombèrent à ses côtés; une chaîne jetée à une branche d'arbre amarra le canot, qui se balança doucement, bercé par le cours du fleuve. Le jeune homme se leva, et, à travers le feuillage, il regarda au loin; puis, ne se fiant pas à son regard, il chanta à demi-voix le refrain d'une ballade, une plainte d'amour, poésie nationale de tous les pays de la terre. Sa voix, d'abord voilée pour ne pas passer trop subitement du silence au bruit, s'éleva graduellement avec les dernières notes du refrain. Mais ces sons vibrants glissèrent à travers le feuillage, et vinrent mourir sans écho sur l'herbe de la prairie.

Alors le jeune homme s'assit et contempla le pai-

sible tableau qui s'offrait à sa vue. Le fleuve roulait sans bruit ses eaux froides et troubles. A gauche, la plaine s'étendait au loin sans aucun mouvement de terrain ; quelques moulins à vent levaient dans les airs leurs grandes ailes éplorées qui attendaient le vent, et le vent, trop faible, passait auprès d'elles en les laissant immobiles. A droite, à l'extrémité de la petite prairie qui descendait vers les saules, seul point de verdure de cet aride horizon, on voyait une maison carrée, bâtie en briques rouges ; elle était isolée, silencieuse, régulière et triste. Les carreaux des fenêtres, épais et verdâtres, ne reflétaient pas les rayons du soleil ; des girouettes dorées formaient sur le toit des dessins bizarres. Des plates-bandes se dessinaient en carrés réguliers sur le sable du jardin ; quelques tulipes inclinant leurs têtes trop lourdes pour leur tige, et des dahlias liés à des supports de bois blanc, étaient les seules plantes que l'on vît fleurir, entourées, étouffées par de petites haies de buis. Le vent, après avoir passé sur leurs calices, n'en emportait aucun parfum. Des arbres, rares et chétifs, esclaves du caprice du maître, étaient taillés en muraille, ou prenaient mille formes étranges ; leur verdure était couverte de poussière. Quelques

figures de terre cuite étaient posées au détour des allées, qui décrivaient dans l'espace le plus étroit les circuits les plus compliqués. Une de ces allées conduisait à la haie de saules. Là, la nature avait repris ses droits, et l'œil, fatigué de l'aspect de cette demeure, se reposait doucement sur les arbres libres poussant au hasard et sur l'eau qui coulait à leurs pieds. Le courant avait miné le terrain, attaqué les racines des arbres; les saules s'étaient inclinés vers le fleuve, leurs troncs penchés formaient des ponts volants auxquels manquait seulement l'appui d'une autre rive. Cependant le bord qui leur servait de base était encore assez élevé pour qu'une certaine distance séparât les arbres déracinés de l'eau qui coulait au-dessous d'eux; quelques branches seulement, plus longues que les autres, effleuraient la surface du fleuve et recevaient de son courant un mouvement perpétuel. Leurs rameaux brillaient sous l'eau et semblaient regretter de ne pouvoir la suivre dans son cours.

C'était sous ce dôme de verdure qu'était amarré le petit canot. C'était là que le jeune homme rêvait en regardant le ciel triste comme son cœur, ou l'onde, incertaine en son cours comme sa destinée.

Quelques feuilles de saule caressaient son front lorsque les ondulations de la barque l'approchaient des arbres; une de ses mains pendante hors du bateau sentait le frais contact de l'eau; une brise bien faible, bien douce, glissait sur ses cheveux; quelques petites fleurs sans nom qui s'étaient épanouies au pied des saules, à l'abri de leur ombre, exhalaient des parfums qu'on respirait par moments, selon le caprice du vent; un oiseau caché dans le feuillage chantait quelque amoureuse mélodie, et, bercé dans sa barque, le jeune étudiant attendait la femme qu'il aimait.—L'ingrat! il accusait le temps de lenteur, il lui disait de se hâter; il était insensible aux charmes de l'heure présente. Ah! s'il vieillit, comme il comprendra que sa destinée lui donnait alors les trésors les plus doux de la vie: l'espérance et la jeunesse!

Tout à coup l'étudiant tressaillit, il se leva dans la barque, et, le cou tendu, l'œil arrêté sur le feuillage des saules, il écouta, osant à peine respirer. Le feuillage s'entr'ouvrit, et une figure de jeune fille, presque d'enfant, apparut aux regards de l'étudiant.

« Christine! » s'écria-t-il.

La jeune fille posa son pied sur le tronc d'arbre le plus incliné, puis, s'asseyant avec adresse sur cé banc mobile, elle se retint aux branches qui tombaient vers l'eau; ainsi penchée, sa main put atteindre celle de son ami, et le jeune homme, assis dans sa barque, parla les yeux levés vers le saule sur lequel celle qu'il aimait était appuyée.

Christine Van Amberg n'avait rien des traits distinctifs du pays qui l'avait vue naître. Des cheveux noirs comme l'aile du corbeau encadraient dans de larges bandeaux un visage plein d'énergie et d'expression; ses yeux grands et veloutés avaient un regard pénétrant qui aurait défié le mensonge de le braver en face; des sourcils presque droits, fortement accentués, auraient donné peut-être un peu trop de caractère à cette jeune tête, si une charmante expression de candeur, de naïveté, n'en eût fait une figure d'enfant plutôt que celle d'une femme. Christine avait quinze ans; un petit cercle d'argent pressait son front et ses cheveux; c'était, selon l'usage de son pays, la parure des jours de fête,

mais, pour la jeune Hollandaise, le jour de fête le plus beau était celui où elle voyait son ami. Elle avait une robe d'indienne à petits bouquets d'un bleu pâle, et le mantelet de soie noire destiné à envelopper sa taille était posé sur ses cheveux et retombait sur ses épaules pour mieux la cacher aux regards qui auraient pu l'épier. Assise sur un tronc d'arbre, au milieu des branches et tout près de l'eau, comme l'Ophélia de Shakspeare, Christine était charmante. Elle était jeune, belle, aimée, et cependant une profonde mélancolie était empreinte sur son visage; son compagnon la regardait tristement, les yeux presque mouillés de larmes.

« Herbert, » dit la jeune fille en baissant la tête vers son ami, « ne soyez pas si triste! Nous avons, l'un et l'autre, trop de jours à vivre encore pour les vivre dans le malheur. Herbert, des temps meilleurs viendront.

— Christine! ils m'ont refusé votre main, ils m'ont fermé la porte de votre demeure; ils veulent nous séparer, ils y réussiront, demain peut-être!...

— Jamais! » s'écria la jeune fille, et son regard brilla comme l'éclair; mais, comme l'éclair aussi, ce regard énergique ne dura qu'un instant et fit place à une expression de calme tristesse.

« Si vous vouliez, Christine! si vous vouliez!... qu'il serait facile de fuir ensemble, d'aller unir nos destinées sur une terre étrangère, et de vivre l'un pour l'autre, oubliés et heureux! Je vous mènerais dans de beaux pays où le soleil brille comme vous dites que vous le voyez briller dans vos rêves; je vous conduirais sur la cime des hautes montagnes d'où l'œil découvre un immense horizon. Vous verriez de belles forêts aux mille teintes de verdure; un vent vif et frais vous frapperait au visage, et vous oublieriez ces brouillards, cette terre humide, ces plaines monotones. Nous nous aimerions dans de belles contrées! »

Tandis qu'Herbert parlait, la jeune fille s'animait, elle croyait voir ce qu'il racontait; son œil ardent regardait l'horizon comme pour le franchir; sa bouche s'entr'ouvrait comme pour respirer l'air de la montagne; mais bientôt elle passa brusquement la main sur ses yeux, et soupirant profondément:

« Non! » s'écria-t-elle, « non, il faut rester ici! Herbert, c'est mon pays, pourquoi me fait-il souffrir? pourquoi est-ce qu'il m'oppresse de tant de tristesse? En rêve, je me souviens d'un autre ciel, d'une autre terre — mais ce n'est qu'un rêve! Je suis née ici, et je n'ai pas franchi la clôture de la prairie. C'est ma mère qui a trop chanté, auprès de mon berceau, les ballades, les boléros de Séville, sa patrie; elle m'a trop raconté l'Espagne, et j'aime ce pays inconnu comme on aime un ami absent que l'on voudrait revoir!»

La jeune fille laissa tristement errer son regard sur le fleuve que commençait à couvrir un épais brouillard. Quelques gouttes de pluie vinrent frapper le feuillage; atteinte par le froid, elle croisa sa mante sur sa poitrine, et tout son corps frissonna.

« Quittez-moi, Christine, vous souffrez.... retournez à votre demeure, et puisque vous ne voulez accepter ni mon toit ni mon foyer, allez près de ceux qui peuvent vous abriter et vous réchauffer! »

Un doux sourire effleura les lèvres de Christine.

« Mon ami, » dit-elle, « près de vous j'aime mieux la pluie qui mouille mes cheveux, j'aime mieux cette branche d'arbre, raboteuse et dure, j'aime mieux ce vent qui me fait frissonner, que d'être assise au logis, loin de vous, près du feu de la grande cheminée. Avec quel bonheur, avec quelle confiance, appuyée sur votre bras, je partirais à pied pour traverser le monde, sans autre bien que votre amour, si.... si....

— Qu'est-ce qui vous retient, Christine? est-ce l'affection de votre père, la tendresse de vos sœurs, le bonheur de la maison paternelle? »

La jeune fille pâlit.

« C'est mal, Herbert, c'est mal de parler ainsi! Je sais bien que mon père ne m'aime pas, que mes sœurs ne sont pas bonnes pour moi, que ma demeure est triste; je le sais, oh! oui, je le sais — je sais surtout que je vous aime, et je partirai.... si ma mère veut y consentir! »

Le jeune homme regarda son amie avec étonnement.

« Enfant, » lui dit-il, « jamais un pareil consentement ne sortira de la bouche de votre mère. Ce sont de ces choses dont il faut avoir la volonté et la force dans son cœur, et sur lesquelles il ne faut pas écouter le jugement des autres; votre mère ne dira jamais oui.

— Peut-être ! » répondit Christine d'une voix grave et lente; « ma mère m'aime, je lui ressemble, moi, et son cœur connaît bien le mien. Ma mère sait que l'Évangile dit que la femme quittera son père et sa mère pour suivre son mari; elle sait mon amour, et depuis que la porte ne s'ouvre plus pour vous, je n'ai pas versé une larme que ma mère ne l'ait surprise, et qu'une larme, bien vite, n'ait brillé dans ses yeux, en réponse à la mienne. Vous ne connaissez pas ma mère, Herbert! Quelque chose me dit qu'elle a souffert, qu'elle sait qu'il faut un peu de bonheur dans la vie comme il faut de l'air pour respirer. Non, en vérité, je ne serais pas étonnée qu'un jour, en baisant mes cheveux, comme elle le fait chaque soir quand nous sommes seules, elle me dise : « Pars, ma pauvre « enfant! »

— Je ne puis le croire, Christine; elle vous dira d'obéir, de vous consoler, d'oublier.... et j'en mourrai !

— D'oublier! Herbert, ma mère n'oublie pas, elle se souvient toute sa vie. L'oubli, c'est la ressource des cœurs lâches. Non, personne ne me dira à moi d'oublier. »

Et les yeux de Christine brillèrent encore d'un feu sombre; mais sur ce front de quinze ans, c'était comme le rapide passage d'une lumière qui l'illuminait une seconde, et s'éteignait. C'était une révélation de l'avenir de cette femme, bien plus que l'expression du moment présent. Une âme ardente vivait en elle; mais cette âme n'avait pas encore rejeté tous les voiles de l'enfance, elle luttait pour se faire jour, et par moments, ses efforts arrivant au succès, un mot, un cri révélait sa présence.

« Non, je n'oublierai pas, » ajouta Christine, « non! car je vous aime, et vous m'aimez, moi qui suis si peu aimée. Vous ne me trouvez ni folle, ni fantasque, ni bizarre; vous comprenez mes rêves,

les milles pensées qui passent dans mon cœur. Je suis bien jeune, Herbert, et cependant, la main dans la vôtre, je réponds de l'avenir de ma vie entière. Je vous aimerai toujours!... et voyez, je ne pleure pas. Je crois au bonheur de cet amour; comment? quand? je l'ignore, c'est le secret du Dieu qui m'a créée et qui ne peut m'avoir mise sur la terre pour n'y être jamais heureuse. Il m'enverra le bonheur quand il voudra, mais il l'enverra! Oui, je suis jeune, pleine de vie, j'ai besoin d'air et d'espace; je ne vivrai pas enfermée, étouffée ici. Le monde est grand, je le connaîtrai; mon cœur est plein d'amour, il aimera toujours. Allons, point de larmes, mon ami, les obstacles se briseront — il le faudra bien, car je veux être heureuse!

— Eh bien, Christine, mon amie, ma femme! pourquoi attendre? l'occasion perdue ne se retrouve plus; une minute souvent décide de toute l'existence. Peut-être, en ce moment, le bonheur est-il là près de nous! peut-être en sautant dans cette barque, peut-être avec quelques coups de rames pour quitter le rivage, sommes-nous unis pour toujours!... peut-être, si vous remettez le

pied sur la terre, sommes-nous séparés pour jamais. O Christine, venez! le vent se lève. Là, au fond de mon canot, il y a une voile qui va s'enfler et nous emmener aussi vite que l'aile de cet oiseau traverse l'espace. »

Des larmes inondaient les joues brûlantes de Christine. Elle hésitait, regardait son ami, l'horizon, la liberté; une lutte pénible agitait l'âme de cette enfant. Elle cacha sa tête dans les branches de saules, elle entoura de ses bras le tronc de l'arbre qui la soutenait, comme pour résister au désir de se laisser glisser dans la barque, puis, d'une voix étouffée, elle murmura ces mots : « Ma mère! » Quelques secondes après, Christine, relevant son pâle visage, reprit doucement :

« A qui ma mère parlerait-elle de son cher pays, si je partais? qui pleurerait auprès d'elle quand elle pleure, si je partais? elle a d'autres enfants, mais ils sont gais, heureux, ils ne lui ressemblent pas; il n'y a que ma mère et moi qui soyons tristes dans notre maison. Ma mère mourrait de mon absence. Il me faut son adieu, sa bénédiction, ou bien il me

faut rester à ses côtés, comme elle glacée par ce climat, enfermée dans ces murs, maltraitée par ceux qui n'aiment pas. Herbert, je ne fuirai pas, j'attendrai! Au revoir, mon ami! »

Elle fit un mouvement pour gagner le rivage.

« Un instant encore, un instant, Christine! j'ai peur.... je ne sais quel glacial pressentiment me frappe le cœur. Amie! si nous ne devions plus nous revoir!... oh! ce saule, cette barque, ce petit coin de terre tout couvert de mousse et de roseaux, vous! vous, là, près de moi!... Est-ce la plus belle heure de ma vie qui vient de s'écouler? »

Et le jeune homme fondit en larmes, cachant sa tête dans ses deux mains.

Le cœur de Christine battait avec violence : elle eut du courage. Se laissant glisser sur le tronc d'arbre, ses pieds atteignirent la terre, et de là, séparée de la barque qui ne pouvait approcher tout à fait du rivage :

« Adieu, Herbert, » dit-elle; « je serai un jour votre femme, aimante et fidèle; je le serai, je le veux! Prions Dieu tous les deux pour que sa volonté fasse promptement venir ce temps heureux. Adieu, je vous aime! adieu, et à revoir, car je vous aime! »

La haie de roseaux et de saules s'entr'ouvrit pour livrer passage à la jeune fille. On entendit quelques petites branches craquer sous ses pas, un peu de bruit dans l'herbe et dans les buissons comme lorsqu'un oiseau s'envole, puis le silence revint.

Herbert pleurait.

## II

Huit heures sonnaient à l'horloge de la maison aux briques rouges. Dans le parloir, qui servait de salon, la famille du négociant Van Amberg se trouvait réunie pour le déjeuner. Une seule personne manquait : Christine n'était pas de retour. Près de la cheminée, le chef de la famille, Karl Van Amberg, se tenait debout, ayant à ses côtés son frère qui, quoique plus âgé que lui, lui avait cédé les prérogatives du droit d'aînesse et le laissait maître de la communauté. Mme Van Amberg travaillait près d'une fenêtre, et ses deux filles aînées, blanches et blondes Hollandaises, faisaient les apprêts du déjeuner.

Karl Van Amberg, le chef redouté de toute cette famille, était d'une haute stature; il y avait de la roideur dans sa démarche, de l'impassibilité dans sa physionomie. Son visage, dont les traits parais-

saient d'abord insignifiants, exprimait le besoin de dominer. Ses manières étaient froides. Il parlait peu, jamais pour louer, quelquefois pour blâmer en termes secs et impérieux. Son regard précédait ses paroles, et les rendait à peu près inutiles, tant cet œil d'un bleu pâle, enfoncé et petit, pouvait, par moments, se faire énergiquement comprendre.

L'ambition et la patience avaient amené Karl Van Amberg à faire seul sa fortune. Ses vaisseaux sillonnaient les mers. Jamais aimé, toujours honoré, il avait partout un grand crédit. Maître absolu chez lui, l'idée ne venait à personne d'hésiter devant une de ses volontés; tout se taisait et s'inclinait sur son passage. En ce moment, il se tenait appuyé contre la cheminée. Ses vêtements noirs étaient fort simples, mais non dénués d'une austère élégance.

Guillaume Van Amberg, son frère, avait une nature en tout point opposée à celle de Karl; il serait resté pauvre avec le mince héritage de ses pères, si Karl n'avait voulu être riche. Il remit entre les mains de son frère sa modique fortune en lui di-

sant : « Fais pour moi comme pour toi. » Attaché au coin de terre qui l'avait vu naître, il vivait en paix, fumant, souriant, apprenant de temps à autre que quelques centaines de mille francs lui étaient arrivées. Un jour, on lui fit savoir qu'il possédait un million, et il écrivit simplement :

« Merci, Karl, ce sera pour tes enfants. »

Puis il oublia qu'il était riche, et ne changea rien à sa manière de vivre. Il garda la forme commune et l'étoffe grossière des habits d'un campagnard qui redoute le voisinage des villes. Quelques cours de théologie avaient été les seules études de sa jeunesse. Son père, catholique fervent, l'avait destiné au service de Dieu, mais il advint que, par suite de l'indécision de son caractère, Guillaume n'entra pas dans les ordres, ne se maria pas, et vécut tranquillement dans la famille de son frère. La lecture réitérée des livres de religion, unique éducation qu'il eût reçue, avait donné à son langage une forme mystique qui constrastait avec la simplicité campagnarde de sa personne : c'était la seule originalité de Guillaume qui n'avait de remarquable

qu'un grand sens et un bon cœur. Il était le type primitif de sa famille, son frère en était le dernier échelon, l'exemple du changement apporté par la fortune nouvellement acquise.

Mme Van Amberg, assise près d'une fenêtre, travaillait en silence. Son visage gardait encore les traces d'une grande beauté. Un regard jeté sur elle suffisait pour faire voir qu'elle était née loin de la Hollande; ses cheveux noirs et son teint un peu brun révélaient une origine méridionale. Elle paraissait faible et souffrante; le caractère de fer de Karl Van Amberg avait sans contrainte pesé sur cette frêle créature; elle n'avait jamais murmuré; peut-être mourait-elle, mais elle mourait sans se plaindre. Son regard était profondément triste; cette femme semblait avoir souffert, et du malheur évident de sa destinée, et de malheurs inconnus dont elle gardait le souvenir.

Christine, sa troisième fille, lui ressemblait; brune comme elle, elle formait un contraste frappant avec les visages rosés de ses sœurs. M. Van Amberg n'aimait pas Christine. Déjà froid et rude, quand

son cœur cachait de la tendresse, il était sévère jusqu'à la cruauté, alors qu'il n'aimait pas. Christine n'avait jamais reçu un seul baiser de lui. Elle ne connaissait que les caresses de sa mère, encore les recevait-elle en secret et mêlées de larmes ; ces deux pauvres femmes se cachaient pour s'aimer.

De temps en temps, M[me] Van Amberg toussait avec effort. Le climat humide de la Hollande conduisait lentement à la tombe cette femme née sous le ciel ardent de l'Espagne.

Ses grands yeux mélancoliques s'arrêtaient machinalement sur l'horizon qui seul depuis vingt ans frappait sa vue. Le brouillard et la pluie entouraient la maison. Elle regardait, tressaillait, comme atteinte d'un froid mortel, puis reprenait son ouvrage.

Huit heures donc venaient de sonner, et les deux jeunes Hollandaises, qui, malgré leur fortune, servaient leur père, venaient de mettre sur la table le thé et le bœuf fumé, quand Karl Van Amberg, se tournant vers sa femme, lui dit brusquement :

« Madame, où est votre fille? »

A cette question, M^me^ Van Amberg se leva, ouvrit la porte, et s'appuyant sur la rampe de l'escalier qui conduisait à la chambre de sa fille, elle appela deux fois « Christine! » puis elle pâlit en voyant que personne ne répondait.

« Retirez-vous de là, madame, » lui dit avec humeur la vieille servante Gothon, accroupie sur les dalles du vestibule qu'elle avait inondées d'eau de savon, et qu'elle frottait avec constance; « retirez-vous, madame, le froid augmentera votre toux; et M^lle^ Christine est bien loin! L'oiseau s'est envolé avant le jour. »

M^me^ Van Amberg regarda tristement la prairie où nul pas ne se faisait entendre, et le parloir où son mari irrité l'attendait; puis elle rentra, et vint en silence s'asseoir à la table près de laquelle le reste de la famille avait déjà pris place.

Personne ne parlait. Chacun lisait sur le front de M. Van Amberg qu'il était mécontent, et nul

n'eût essayé de changer la direction de ses idées. Sa femme restait les yeux attachés sur la fenêtre, espérant entrevoir quelque indice du retour de sa fille. Ses lèvres effleuraient à peine le lait qui remplissait sa tasse, et une angoisse visible augmentait la pâleur de son doux et mélancolique visage.

« Annunciata, ma chère, prenez donc un peu de thé, » lui dit son beau-frère Guillaume : « la journée sera humide et pluvieuse; vous avez besoin de réchauffer votre poitrine qui me paraît ce matin en assez mauvais état. »

Annunciata sourit tristement à son frère, et, pour toute réponse, porta à ses lèvres le thé qu'il lui donnait; mais l'effort était trop pénible, elle remit la tasse sur la table.

« Ma sœur, » reprit Guillaume, « c'est un devoir de soigner sa santé, et vous qui remplissez tous vos devoirs, vous devez aussi accomplir celui-là. »

Une légère rougeur passa sur le front d'Annunciata. Son regard rencontra celui de son mari qui

s'était lentement tourné vers elle. Tremblante et prête à pleurer, elle n'essaya plus de rien prendre, et le silence fut complet comme au commencement du déjeuner.

Enfin on entendit des pas dans le corridor qui précédait le parloir. La voix de la servante grommela quelques paroles qui n'arrivèrent pas jusqu'au salon ; puis la porte s'ouvrit : Christine entra.

Le brouillard avait mouillé sa robe d'indienne; le vent avait soulevé quelques mèches de ses cheveux; son mantelet noir brillait de mille petites gouttes de pluie. Elle était rouge d'embarras et de crainte. Sa chaise vide était près de sa mère; elle s'y plaça et baissa la tête sur sa poitrine. Rien ne fut offert à l'enfant en retard.

Le silence continua.

Mme Van Amberg, entraînée par son inquiétude maternelle, tira de la poche de sa robe un mouchoir dont elle essuya le front et les cheveux mouillés

de Christine. Elle prit ses mains pour les réchauffer dans les siennes.

M. Van Amberg, pour la seconde fois depuis le déjeuner, regarda sa femme. Celle-ci quitta aussitôt la main de Christine, remit lentement son mouchoir sur ses genoux, et, la tête baissée comme celle de sa fille, elle demeura immobile.

M. Van Amberg se leva de table. Une larme brilla dans les yeux de la mère quand elle vit que son enfant n'avait pas mangé. Elle alla s'asseoir près de la fenêtre et se remit à travailler.

Christine restait à sa place, dans la même attitude de honte et de crainte. Les deux filles aînées se hâtèrent d'ôter le couvert.

« Ne voyez-vous pas que Wilhelmine et Maria s'occupent des soins du ménage ? Ne sauriez-vous faire comme elles ? »

A la voix de son père, Christine se leva brusque-

ment, et saisissant les tasses, la théière, elle fit, en courant, plusieurs voyages du parloir à l'office.

« Doucement donc! vous allez tout casser; » reprit M. Van Amberg, « il faut commencer chaque chose en son temps, pour finir sans se hâter. »

Christine s'arrêta. Ses deux sœurs passèrent auprès d'elle en souriant, et l'une d'elles murmura, car personne ne parlait haut en présence de M. Van Amberg :

« Christine ne peut pas apprendre les soins du ménage en regardant les étoiles ou en voyant l'eau couler.

— Allons, mademoiselle, vous salissez tout ici! » dit la servante qui venait d'entrer. « Allez changer cette robe humide qui mouille tous mes meubles. »

Christine restait debout au milieu du salon, n'osant bouger sans l'ordre du maître.

« Sortez! » lui dit M. Van Amberg.

La jeune fille s'enfuit en courant, monta l'escalier, entra dans sa chambre, et, s'appuyant sur son lit, se mit à pleurer.

Mme Van Amberg continuait à travailler en silence, la tête baissée sur son ouvrage.

Quand la nappe fut enlevée, Wilhelmine et Maria apportèrent sur la table d'acajou un grand pot de bière, des verres, de longues pipes et une provision de tabac. Elles approchèrent deux fauteuils; Karl et Guillaume s'y assirent.

« Montez chez vous, madame, » dit alors M. Van Amberg, avec le son de voix impérieux qui lui était habituel quand il s'adressait à sa femme; « j'ai à causer d'affaires qui ne vous intéresseraient pas. Ne vous éloignez pas pourtant; je vous appellerai plus tard, j'ai besoin de vous parler. »

Annunciata s'inclina en signe d'obéissance, et quitta le parloir. Wilhelmine et Maria s'approchèrent de leur père; il baisa leurs jolies têtes blondes.

Les deux frères allumèrent leurs pipes et restèrent seuls.

« Karl, mon frère ! » dit alors Guillaume en posant ses deux bras sur la table et en regardant en face M. Van Amberg, « avant d'en arriver aux affaires, laisse-moi te dire, dussé-je te blesser, quelques pensées qui me pèsent sur le cœur. Tout le monde a peur de toi ici, et le conseil, ce salutaire appui de tous les hommes, te manque.

— Parlez, Guillaume, » répondit froidement M. Van Amberg.

« En vérité, Karl, il m'est impossible de ne pas te dire que tu traites durement Annunciata, ta femme. Dieu t'ordonne de la protéger, et tu la laisses souffrir, peut-être mourir sous tes yeux, sans en prendre nul souci. Le plus fort doit soutenir le plus faible. Dans ses foyers, on doit n'avoir que de douces paroles pour l'étranger qui vient de loin. Le mari doit protection à celle qu'il a choisie pour sa femme. A tous ces titres, frère, il me faut te dire que tu traites durement Annunciata.

— Se plaint-elle? » répondit M. Van Amberg en remplissant son verre de bière.

« Non, mon frère; mais il n'y a que ceux qui sont forts qui se révoltent ou se plaignent. Un arbre tombe avec fracas, un roseau se courbe à terre sans que nul l'entende. Non, elle ne se plaint pas, si ce n'est pas se plaindre que se taire, être malade et obéir toujours et partout, comme une machine sans âme. Tu lui as ôté la vie, à cette pauvre femme! Elle cessera un jour de remuer, de respirer, mais depuis longtemps elle a cessé de vivre.

— Frère, il est des paroles inconsidérées qu'il faut ne pas prononcer au hasard; il est des jugements qu'il ne faut pas porter dans la crainte d'être injuste.

— Ne sais-je pas toute ta vie, aussi bien que je connais la mienne, Karl, et ne puis-je donc en parler sainement, en connaissance de cause? »

M. Van Amberg huma une bouffée de tabac, se renversa dans son fauteuil, et ne répondit pas.

« Karl, je te connais, comme je me connais moi-même, » reprit doucement Guillaume; « quoique Dieu n'ait pas fait nos deux cœurs le même jour, et qu'il les ait mis sur la terre pour s'aimer et non pour se ressembler, je lis en toi, mon frère. Quand la simple maison de notre père te parut trop petite, je n'ai rien dit; tu avais de l'ambition : quand on naît avec ce malheur ou ce bonheur-là, il faut faire comme les oiseaux qui ont des ailes pour voler haut, il faut s'élever. Tu es parti, je t'ai serré la main, et je t'ai vu t'éloigner sans te faire de reproche; on doit laisser chacun être heureux à sa façon. Quand après avoir gagné beaucoup d'or, tu m'en as donné plus qu'il ne m'était nécessaire d'en avoir, tu as dit : « Encore ! » j'ai dit : « Soit. » C'est une honnête manière de vivre que celle de travailler et de s'enrichir par son travail; cela te convenait, moi j'aimais mieux mon repos, mon pays, mon bien-être sans faste; nous avons vécu chacun selon nos goûts. Tu revins marié, frère, je n'ai pas approuvé ton mariage. D'abord, il est plus sage de prendre une compagne dans le petit coin de terre où l'on doit finir ses jours : c'est déjà quelque chose que d'aimer ensemble les mêmes lieux; et puis il est généreux de laisser à sa

femme une famille, des amis, des objets connus autour d'elle. C'est bien compter sur soi que de se charger seul de tout son bonheur : le bonheur quelquefois se compose de tant de choses ! c'est souvent un atome imperceptible qui sert de basc à son grand édifice ; moi, je n'aime pas les expériences orgueilleuses faites sur le cœur des autres. Bref, tu as épousé une étrangère qui meurt de froid ici, et qui, dans nos brouillards, regrette son soleil d'Espagne. Tu as fait une plus grande faute encore.... pardon, mon frère, mais pour ne plus revenir sur ce sujet, je veux parler à mon aise.

— Je vous écoute, Guillaume, vous êtes mon frère aîné.

— Merci de ta patience, Karl. Tu as épousé une femme toute jeune à l'âge où tu avais cessé d'être jeune. Ton commerce t'avait mené en Espagne ; tu y avais rencontré un seigneur espagnol qui se ruinait, tu lui avais rendu un grand service. Tu as toujours été généreux de ton argent, frère, et la richesse ne t'a pas appris à fermer ta main pour garder ce qu'elle tient. Cet homme avait une fille,

une enfant de quinze ans. Elle était belle ; malgré ton apparente insouciance, sa beauté te frappa. Tu la demandas à son père. Tu n'as pensé qu'à une chose, c'est que tu la faisais riche, de pauvre qu'elle était. Refuser ta demande, c'eût été être ingrat envers un bienfaiteur : on te donna Annunciata, et tu l'as prise, frère, sans la regarder assez attentivement pour voir s'il y avait de la joie sur son visage, sans demander à cette enfant si elle te suivait de son plein gré, sans interroger son cœur. Dans ce pays-là, le cœur s'éveille de bonne heure ; peut-être laissait-elle derrière elle quelques rêves de jeunesse, quelque première affection.... Pardon, mon frère; c'est un sujet difficile à traiter.

— Quittez-le, Guillaume, » dit froidement M. Van Amberg.

« Soit donc ; passons outre. Tu revins ici, et comme tes affaires exigeaient encore de longs voyages, tu m'as confié Annunciata ; elle est restée bien des années avec moi dans cette maison. Karl, la jeunesse de cette femme a été triste. Elle a vécu sans plaisir, sans distraction, isolée et silencieuse. Tes deux

filles aînées, maintenant la joie de notre demeure, étaient alors au berceau ; elles ne répondaient pas encore à leur mère. Moi, j'étais un bien sérieux compagnon pour cette femme belle et jeune ; rien en moi ne pouvait être une ressource pour elle. Il faut savoir se juger soi-même : je suis un honnête homme, sensé, loyal, bon et simple, mais je n'ai guère lu, pas du tout rêvé, je ne sais pas grand'chose, et je ne devine rien ; j'aime le repos, mon fauteuil, mes vieux livres et ma pipe. J'ai cru d'abord tout bonnement, parce que cela m'était commode de le croire, qu'Annunciata me ressemblait, et qu'avec une bonne demeure et de la tranquillité, elle serait heureuse à ma façon. Mais j'ai fini par comprendre, bien tardivement, je l'avoue, mais enfin j'ai compris — et je crains, frère, que toi, tu n'en aies jamais fait autant — que cette femme n'était pas faite pour être à la tête d'un ménage hollandais. Notre climat lui serrait le cœur ; elle me demandait toujours s'il ne viendrait pas de plus beaux étés, des hivers moins rudes, si les brouillards dureraient chaque année aussi longtemps. Je disais : « L'année est mauvaise ; » mais je ne disais pas vrai, tous les hivers devaient se ressembler.

Dans les commencements elle essaya de chanter des romances, des boléros de Séville, mais bientôt son chant s'arrêtait, et elle fondait en larmes : cela lui rappelait trop son pays. Elle restait assise, immobile, attristée, souhaitant, comme j'ai lu dans ma Bible, *les ailes de la colombe pour voler dans les cieux!*

« Frère, c'était triste à voir. Tu n'as pas su, toi, combien les soirées étaient longues ici, l'hiver, dans ce parloir. Le jour finissait à quatre heures, et elle travaillait près de la lampe jusqu'à l'heure du sommeil. Je faisais quelque effort pour causer, mais elle ignorait les choses que je savais, et j'ignorais celles qu'elle connaissait. J'ai fini par voir que ce qu'il y avait de plus doux pour elle, c'était de la laisser songer à son aise. Elle travaillait ou se reposait, elle pleurait ou était calme, je détournais d'elle mes yeux pour lui donner le seul bien qu'il dépendait de moi de lui donner, un peu de liberté de pensées; mais c'était triste, mon frère! »

Il y eut un instant de silence. M. Van Amberg le rompit le premier, et il dit d'une voix sévère :

« M^me Van Amberg était chez elle, avec ses enfants, sous la protection d'un ami dévoué. Son mari travaillait au loin pour augmenter la fortune de la famille; elle, elle gardait la maison pour veiller au bien-être de l'intérieur, et à l'éducation de ses filles : il n'y a rien là que de très-simple. »

Et il remit du tabac daus sa pipe.

« Cela est vrai, mon frère, » répondit Guillaume, « mais il est également vrai qu'elle était malheureuse. Était-ce un tort de l'être? Dieu le jugera : laissons-lui, Karl, la justice rigoureuse, nous, ayons un peu de pitié! Pendant ta longue absence, le hasard amena un jour dans ce pays des Espagnols qu'Annunciata avait connus dans son enfance. Parmi eux se trouvait le fils d'un vieil ami de son père. Oh! quel bonheur mêlé d'émotion la chère enfant éprouva en retrouvant ses compatriotes! que de larmes au milieu de sa joie — car elle ne savait plus être contente, et elle pleurait de tout ce qu'elle sentait — mais avec quelle ardeur elle parlait la langue de son pays et l'entendait parler! Elle croyait revoir l'Espagne. Ce furent quelques jours à peu près heureux; elle

avait repris du mouvement et de la vie. Il est si doux de retrouver un ami, et quand on est jeune, de voir quelqu'un de jeune aussi! Tu revins; tu fus cruel, mon frère; un jour, sans nous en avoir jamais expliqué les motifs, tu as brusquement fermé ta porte aux étrangers. Dis-moi, pourquoi n'as-tu pas voulu que des compatriotes, des amis, un compagnon d'enfance, vinssent parler à ta femme de sa famille? pourquoi as-tu exigé un isolement complet et une rupture sans retour avec ses relations d'autrefois? Ta femme t'a obéi sans murmurer; mais, vois-tu, Karl, elle a plus souffert que tu ne le crois. Je l'ai bien observée, moi, son vieil ami : depuis cette nouvelle preuve de ta rigueur, elle est autrement triste qu'elle ne l'était avant. En vain elle devint mère pour la troisième fois, elle resta malheureuse. Frère, ta main s'est trop lourdement appesantie sur cette faible créature! »

M. Van Amberg s'était levé, et marchait lentement dans la chambre. « Avez-vous fini, Guillaume? cette conversation est pénible, laissons-la, mon frère. N'abusez pas du droit que je vous accorde de me parler librement.

— Non, je n'ai pas encore terminé ce que j'ai à te dire. Écoute-moi, comme si notre père te parlait; il n'était qu'un paysan, Karl, mais sa droiture et son cœur auraient eu des conseils à donner à notre science et à nos belles manières. Tu es un mari froid et sévère, ce n'est pas tout : tu es un père injuste! Christine, ta troisième fille, n'a pas de toi la part d'affection que tu dois à chacun de tes enfants, et, par cette inégalité d'amour paternel, tu frappes encore d'une nouvelle douleur le cœur d'Annunciata. Cette enfant lui ressemble; elle est ce que j'imagine que ta femme était à quinze ans, une vive et charmante Espagnole; elle a tous les goûts de sa mère; elle a de la peine aussi à vivre dans notre climat, et, bien qu'elle y soit née, par une bizarrerie de la nature, elle en souffre comme Annunciata en souffrait. Mon frère, cette enfant n'est pas facile à élever! elle est indépendante, passionnée, violente dans toutes ses impressions; elle a un besoin de mouvement, de liberté qui ne s'accorde guère avec les habitudes réglées de notre vie; mais elle a un bon cœur, et, en t'adressant à lui, peut-être aurais-tu dompté cette nature sauvage. Tu n'es pour Christine qu'un juge impitoyable. Son enfance ne fut qu'un long chagrin;

aussi, loin de s'apprivoiser, elle aime plus que jamais le grand air, la liberté; elle sort dès qu'il fait jour; elle regarde la maison comme une cage dont les barreaux de fer la blessent, et tes efforts sont impuissants pour la retenir. Mon frère, aime donc un peu ton enfant, afin qu'elle t'obéisse! l'affection, c'est la plus grande force à employer, celle qui réussit toujours quand toutes les autres ont échoué. Pourquoi empêches-tu cette jeune fille, qui se hâte tant de vivre, d'épouser l'homme qu'elle aime? Herbert l'étudiant, jadis attaché à ta maison de commerce, n'est pas riche, et son alliance n'a rieu de brillant; mais ces enfants s'aiment! A tout prendre, c'est là une convenance comme une autre. »

M. Van Amberg avait continué à marcher dans la chambre; il s'arrêta et répondit froidement :

« Christine n'a que quinze ans, et j'accomplis un devoir en mettant un frein aux folles passions qui trop tôt troublent sa raison. Quant à ce que vous appelez mes inégalités d'affection, vous avez pris soin vous-même de les motiver par les inconvénients du caractère de Christine. Mon frère, vous qui re-

prochez aux autres d'être des juges impitoyables, prenez garde d'être vous-même un juge trop sévère. Chacun agit selon ses lumières intérieures, et toutes les pensées ne sont pas bonnes à dire. Videz votre verre, Guillaume, et cette pipe finie, n'en recommencez pas une autre. Je ne vous parlerai pas aujourd'hui de nos affaires; il se fait tard et je suis fatigué. Les souvenirs du passé ne sont pas toujours bons à ramener; il faut laisser dormir derrière soi ce qui s'est écoulé. Je veux être seul quelques instants, quittez-moi et dites à Mme Van Amberg de descendre me parler dans un quart d'heure.

— Pourquoi ne dis-tu pas : Dites à Annunciata? Pourquoi ce joli et bizarre nom ne sort-il plus de tes lèvres, mon frère?

— Dites à Mme Van Amberg que je veux lui parler, et laissez-moi seul, mon frère, » reprit avec force M. Van Amberg.

Guillaume, craignant d'avoir atteint les limites de ce qu'il était possible de dire à Karl Van Amberg, se leva et sortit.

Guillaume, au bas du petit escalier de bois qui menait à l'étage supérieur, hésita quelques instants sur le chemin qu'il allait prendre, puis il se décida à monter, et pour trouver Annunciata, il se dirigea vers la chambre de Christine. C'était un petit reduit bien étroit, bien propre, avec quelques fleurs dans des verres, des chapelets suspendus à un christ en bois, un lit tout blanc; une guitare — celle de sa mère — était accrochée au mur. De la fenêtre, à cette hauteur, on dominait la prairie, on voyait le fleuve et les saules. Christine était assise sur le pied de son lit; elle pleurait encore; sa mère était auprès d'elle et lui présentait un peu de lait et du pain sur lesquels Christine laissait tomber ses pleurs. Annunciata baisait les yeux de sa fille, puis en cachette essuyait ses propres larmes.

Guillaume entra; il s'arrêta quelques instants sur le seuil de la porte, et regarda avec émotion le tableau qui s'offrait à ses yeux, ces deux femmes, l'une déjà belle, l'autre belle encore; toutes deux si semblables de visage que l'une paraissait être le passé, la jeunesse de l'autre; la fille pleurant comme il avait vu pleurer la mère; — et lui, témoin des larmes,

mais non confident de la souffrance, il s'attendrit, cherchant vainement le remède à tant de maux.

« Oh! » s'écria Guillaume, en portant la main à ses yeux, « si je m'étais marié, moi, j'aurais voulu voir près de moi des visages heureux! j'aurais voulu voir ma femme joyeuse et parée, avec un beau diadème d'or et de perles sur le front, partir pour les kermesses, j'aurais voulu entendre ma fille chanter tout le long du jour, j'aurais voulu que la maison fût une demeure pleine de joie et de rires! Oh! mes pauvres et chers enfants, voyons, prenez courage: je viens de travailler pour vous, j'ai parlé longuement de vous à mon frère; je n'ai guère obtenu de réponse, mais une bonne parole qui arrive jusqu'au cœur y germe comme le grain dans la terre. Demain sera peut-être meilleur qu'aujourd'hui, il faut savoir attendre sa destinée.

— Mon frère, mon bon frère, parlez à mon enfant! » répondit Annunciata; « elle ne sait plus ni prier ni obéir; son cœur n'est plus soumis, et ses larmes seront sans fruit, car elle menace et murmure. Demandez-lui, mon frère, qui lui a dit que

la vie ressemblait au bonheur, que nous ne vivions que pour être heureux. Enseignez-lui le devoir et donnez-lui la force qui sait l'accomplir!

— Votre mari vous demande, ma sœur; moi, je vais rester près de Christine, je lui parlerai.

— Je descends, mon frère, » répondit Annunciata; et elle s'approcha du miroir de la cheminée, mouilla ses yeux pour que les traces de ses larmes disparussent, posa sa main sur son cœur pour en arrêter l'agitation, et, quand son visage n'exprima plus que calme et silence, elle descendit à pas lents.

La servante Gothon était assise sur les marches de l'escalier.

« Vous la gâtez, Madame! » dit-elle brusquement à sa maîtresse, « de folles oreilles ont besoin d'entendre de rudes paroles, vous la gâtez! »

Gothon était dans la maison avant Annunciata, et elle avait vu venir avec grand déplaisir l'étrangère ramenée par son maître. Elle ne reconnut jamais

son autorité, et, comme elle avait servi la mère des Van Amberg, c'était sans crainte d'être chassée que son humeur chagrine opprimait à sa manière sa douce maîtresse.

Annunciata entra dans le parloir où son mari se promenait lentement; elle resta debout auprès de la porte comme attendant l'ordre qu'on allait lui donner. La physionomie de M. Van Amberg était plus grave, plus sombre que jamais. Il s'arrêta devant sa femme.

« Est-il sûr que personne ne puisse m'entendre, Madame? Sommes-nous bien seuls?

— Nous sommes seuls, Monsieur, » répondit Annunciata étonnée.

M. Van Amberg se remit à marcher et fut quelques instants sans rien ajouter. Sa femme, la main appuyée sur le dos d'un fauteuil, attendait en silence qu'il lui convînt de parler; enfin il dit :

« Vous élevez mal votre fille Christine, je vous ai

abandonné la direction de cette enfant, vous ne la surveillez pas assez. Savez-vous où elle va? savez-vous ce qu'elle fait?

— Depuis son enfance, Monsieur, » reprit doucement Annunciata en s'arrêtant presque à chaque phrase, « Christine aime à vivre en plein air, à courir dans le jardin; elle est délicate, elle a besoin de soleil et de liberté pour se fortifier. Jusqu'à présent vous avez trouvé bon qu'elle vécût ainsi, j'ai cru pouvoir sans inconvénient laisser cette enfant se livrer au penchant de son caractère; si vous en jugez autrement, elle obéira, monsieur.

— Vous élevez mal votre fille, » reprit froidement M. Van Amberg, « elle déshonorera le nom qu'elle porte.

— Monsieur!.... » s'écria Annunciata, tandis que ses joues se coloraient de la plus vive rougeur.

« Faites-y attention, Madame — je veux que mon

nom soit respecté, vous le savez! Je suis instruit de tout ce qui se passe chez moi, vous le savez! Votre fille sort en secret de la maison pour aller trouver un homme que j'ai refusé de lui laisser épouser; ce matin, à six heures, au bas de la prairie, ils étaient ensemble.

— Ma fille! ma fille!.... » s'écria Annunciata d'une voix désolée « Oh! ce n'est pas possible! Non, non, elle est innocente, elle restera innocente! je me mettrai entre le mal et elle, je sauverai mon enfant. Elle, coupable! non, je suis là, je la prendrai dans mes bras, je mettrai mes mains sur ses oreilles pour qu'elle n'entende pas de dangereuses paroles, et je lui crierai : Ma fille, reste innocente, reste honorée, si tu ne veux pas que je meure! »

M. Van Amberg regarda d'un œil impassible cette douleur maternelle. Devant ce regard de glace, Annunciata se sentit confuse de son agitation, elle essaya de se calmer; puis, les mains jointes, la poitrine oppressée, les yeux mouillés de larmes qu'elle ne voulait pas laisser couler, elle reprit d'une voix contenue :

« Ce que vous dites est-il vrai à n'en pouvoir douter, monsieur?

— Cela est vrai, » répondit M. Van Amberg, « je n'accuse jamais que je ne sois sûr. »

Il y eut un instant de silence :

M. Van Amberg reprit :

« Vous allez enfermer Christine dans sa chambre, et vous m'en descendrez la clef. Elle y restera longtemps, je souhaite qu'il lui vienne d'utiles réflexions; elle perdra dans une réclusion prolongée cet amour de mouvement et de liberté qui la conduit à mal; dans le silence d'une complète solitude, elle calmera le tumulte de ses pensées. Personne n'entrera dans sa chambre. Gothon seule lui portera la nourriture nécessaire, elle viendra chez moi chercher la clef. Voilà ce que j'ai décidé qu'il était bon de faire. »

Mme Van Amberg restait debout à la même place; plusieurs fois ses lèvres s'entr'ouvrirent pour parler, mais le courage lui manquait; enfin elle avança de quelques pas.

« Moi.... moi, Monsieur, » dit-elle à demi-voix, « moi, je verrai mon enfant?

— J'ai dit personne, » répondit M. Van Amberg.

« Mais elle se livrera au désespoir, si aucune parole ne la soutient! Je lui parlerai un langage sévère, vous pouvez vous en rapporter à moi. Seulement une fois par jour, laissez-moi la voir. Elle peut tomber malade de chagrin, qui le saura? Gothon ne l'aime pas. De grâce, laissez-moi voir Christine! je ne resterai qu'une minute, une seule minute! »

M. Van Amberg s'arrêta, et fixant sur sa femme un regard qui la fit reculer :

« Ne me faites pas ajouter une parole, » répondit-il, « je ne veux pas en dire davantage; ne discutez pas avec moi, Madame. Personne n'entrera chez Christine, m'entendez-vous?

— J'obéirai, » répondit Annunciata.

« Montez expliquer mes ordres à votre fille; ce soir, à dîner, vous m'apporterez la clef de sa chambre. Allez. »

Mme Van Amberg fut quelques minutes avant d'être assez forte pour oser marcher ; elle craignait de tomber aux pieds de son mari. Enfin, s'appuyant aux meubles qui se trouvaient sur son passage, elle sortit de la chambre. Comme elle allait monter l'escalier, Wilhelmine et Maria descendaient en chantant, courant l'une après l'autre. A la vue de leur mère, elles se turent, et devant les traces d'une profonde douleur qu'elles ignoraient, elles restèrent immobiles comme deux oiseaux effarouchés. Annonciata les appela à elle, les serra sur son cœur, et laissa tomber ses larmes sur les deux têtes blondes qu'elle tenait embrassées. « Soyez heureuses, mes filles, » dit-elle, « soyez toujours heureuses, que Dieu vous laisse rire et chanter longtemps ! » Puis les éloignant doucement en s'efforçant de sourire, elle monta chez Christine.

Wilhelmine et Maria entrèrent dans le parloir encore toutes tremblantes; elles s'approchèrent de leur père. Il était debout contre la cheminée, la tête cachée dans une de ses mains; les enfants restèrent silencieusement près de lui. Au bout de quelques minutes, M. Van Amberg

releva la tête, et passant son bras autour de la taille de Maria, il la baisa au front. Ses lèvres touchèrent les cheveux encore mouillés par les larmes d'Annunciata, il se recula et son regard interrogea sa fille.

« C'est ma mère qui vient de nous embrasser, » répondit-elle.

M[me] Van Amberg s'était rendue chez Christine; elle l'avait trouvée seule, assise sur le pied de son lit, épuisée par toutes les larmes qu'elle avait versées. Son joli visage, quelquefois si énergique, avait alors une expression de profond abattement qu'il était impossible de voir sans être ému. Ses longs cheveux tombaient en désordre sur ses épaules, sa taille s'affaissait sur elle-même; un chapelet s'était échappé de sa main entr'ouverte : elle avait essayé d'obéir à sa mère et de prier, mais elle n'avait pu que pleurer. Son mantelet noir, encore mouillé de pluie, était posé sur une table; quelques petites branches de saule se cachaient à moitié dans les plis de la soie; Christine les regardait avec amour et tristesse : il lui semblait qu'un siècle

s'était écoulé depuis qu'elle avait vu le soleil se lever sur le fleuve, sur les vieux arbres, et sur la barque d'Herbert. Sa mère s'approcha lentement.

« Mon enfant, » lui dit-elle, « où étiez-vous ce matin avant le déjeuner? »

Christine leva les yeux vers sa mère, la regarda, et ne répondit pas.

« Mon enfant, » reprit Annunciata, « où étiez-vous ce matin avant le déjeuner? »

Christine se laissa doucement glisser du lit à terre, et se mettant à genoux près de sa mère :

« J'étais, » dit-elle, « assise sur le tronc d'un des saules qui avancent dans la rivière. J'étais auprès de la barque d'Herbert.

— Christine, » s'écria Mme Van Amberg, « ainsi donc cela est vrai!... O mon enfant, avez-vous pu à ce point enfreindre les ordres qui nous furent donnés, avez-vous pu ainsi oublier mes

leçons, mes conseils! Christine, vous ne pensiez pas à moi quand vous avez commis cette coupable action.

— Herbert me disait : Venez, vous serez ma femme, je vous aimerai toujours, vous serez libre, heureuse; tout est prêt pour notre fuite et notre mariage, venez. — J'ai répondu : Je ne veux pas quitter ma mère! — Ma mère, vous avez été ma sauvegarde; si je n'ai pas suivi Herbert, c'est votre souvenir seul qui m'a retenue. Je n'ai pas voulu quitter ma mère! »

Le visage d'Annunciata s'illumina d'un éclair de joie. « Merci, mon Dieu! » murmura-t-elle; elle tendit la main à sa fille agenouillée, et la relevant, elle la fit asseoir; puis, se plaçant à côté d'elle :

« Parle-moi, Christine, » lui dit-elle, « ouvre-moi ton cœur, dis-moi toutes tes pensées. Regrettons ensemble tes fautes, tâchons ensemble d'espérer pour l'avenir. Voyons, ma fille, ne me cache rien, parle! »

Christine appuya sa tête sur l'épaule de sa mère, elle mit une de ses petites mains dans les siennes, elle soupira profondément, comme si son cœur eût été trop oppressé pour parler, puis avec fatigue, avec effort, elle dit :

« Mon Dieu ! ma mère, je n'ai rien à avouer que vous ne sachiez déjà. J'aime Herbert ! Vous qui avez suivi pas à pas ma vie, vous saviez bien que je devais aimer Herbert : c'est le premier cœur que j'aie trouvé ouvert pour moi. Rappelez-vous donc, ma mère, l'existence qui m'a été faite ici ! Lorsque j'étais enfant, j'ai dit à mes sœurs : Venez avec moi courir dans la prairie, venez chercher des nids d'oiseaux, allons jouer et chanter ensemble. Mes sœurs m'ont répondu : — Allez seule, — et elles sont restées assises sur le seuil de la porte à faire tourner le rouet. Je n'ai pas joué longtemps, rien ne me plaisait sur la terre ; j'ai regardé le ciel, je le trouvais bien beau, surtout quand il se couvrait de toutes ses étoiles ; un grand calme semblait descendre d'elles vers moi. Je suis venue vers vous, comme autrefois j'avais été chercher mes sœurs ; je vous ai dit : Mère, regardons le ciel en-

semble; ces étoiles sont-elles des mondes où l'on est triste comme nous le sommes, ou sont-elles des paradis où nos âmes iront se reposer? Vous m'avez dit : — Christine, ne pensez pas à tout cela! tournez le rouet comme vos sœurs. — Une seule voix sur la terre m'a dit : — Moi, j'irai où vous irez, je rêverai comme vous rêvez; comme vous, je trouve qu'on ne s'aime pas assez sur la terre, et je vous choisis, Christine, pour vous aimer. — Cette voix était celle d'Herbert! Herbert n'est qu'un pauvre étudiant confié à mon père, mais il a un noble cœur, un peu triste comme le mien; il est savant, et il est doux pour ceux qui ne savent rien; il est pauvre, et il a de l'orgueil comme un roi; il aime, et il ne le dit qu'à celle qui le sait. Ma mère, j'aime Herbert!... Herbert est venu loyalement demander ma main à mon père qui, pour toute réponse, a souri avec dédain. Depuis lors, on a éloigné Herbert, il m'a fallu essayer de vivre sans le voir : je n'y ai pas réussi. J'ai fait bien des neuvaines sur le rosaire que vous m'avez donné; je vous avais vue prier en pleurant, mère, et je me suis dit : Voilà que je pleure comme elle, il me faut aussi prier comme elle! Mais il arriva qu'aux premiers

rayons du jour, je vis une fois, de loin, une petite barque descendre le fleuve, puis remonter pour descendre encore; de temps à autre une voile blanche se levait dans l'air, comme on agite un mouchoir en signe d'adieu à ceux qui s'éloignent. Je pensais toujours à Herbert, il fut donc tout simple de penser à lui en regardant la barque; je me mis à courir à travers la prairie; je gagnai le bord de l'eau.... ma mère, c'était lui qui m'espérait, qui m'attendait! Nous nous sommes dit de tristes choses sur le chagrin d'être séparés; je ne pouvais que le voir de loin, sa barque se balançait bien au-dessous de mes pieds. Nous avons beaucoup causé ainsi, perdant quelques-unes de nos paroles par le bruit du vent dans les feuilles, mais il en restait encore assez pour nous bien assurer que nous nous aimerions pendant toute notre vie. Ce matin, Herbert, découragé d'attendre un changement dans notre situation, a voulu m'emmener; j'aurais pu fuir, et je suis restée pour vous, ma mère! Maintenant vous savez tout : si je suis coupable, pardonnez-moi! »

Mme Van Amberg avait écouté avec une grande

émotion le récit de sa fille. Le front appuyé sur sa main, elle avait caché à Christine tout le mal qu'elle lui faisait; elle craignait d'arrêter par un mot, par un geste, la confiance qui s'échappait des lèvres de son enfant. Quand tout fut dit, Annunciata resta profondément absorbée dans ses réflexions; elle comprenait qu'il aurait fallu au cœur souffrant de Christine de douces leçons, des conseils affectueux, et elle lui apportait un arrêt sévère qui allait aggraver le mal; elle se sentait auprès de son enfant malade, condamnée à ne pas lui donner les secours qui pouvaient peut-être la sauver. Enfin elle arrêta sur sa fille un long regard plein de tristesse, et répondant à ses pensées plutôt qu'elle ne songeait à celle qui l'écoutait :

« Tu l'aimes donc bien? » dit-elle.

« O ma mère, » s'écria Christine, je l'aime de toute mon âme! je l'attends, je le vois, puis je me souviens de lui : voilà toute ma vie. Il me semble que je ne pourrai jamais faire comprendre combien mon cœur lui appartient; souvent je rêve de mourir pour lui, non pas pour lui sauver la vie — c'est trop

simple, trop facile — mais de mourir inutilement parce qu'il m'aurait dit : Mourez.

— Tais-toi, mon enfant, tais-toi ! tu me fais peur ! » s'écria Annunciata en posant ses deux mains sur la bouche de sa fille.

Christine se dégagea brusquement des bras de sa mère.

« Ah ! vous, » dit-elle, « vous ne savez pas ce que c'est qu'un pareil amour ! Mon père ne pouvait pas se laisser aimer ainsi.

— Tais-toi, mon enfant, tais-toi ! » répéta Annunciata avec énergie. « O ma fille, comment faire arriver à ton cœur des pensées de paix et de devoir ? Mon Dieu, bénissez donc mes paroles ! qu'elles trouvent le chemin de son âme ! Christine, écoute-moi. »

Annunciata prit les mains de sa fille, et la força à rester debout devant elle.

« Mon enfant, tu ne sais rien de la vie, tu marches au hasard, tu vas perdre la bonne voie. Oui, tu le sens, il y a dans nos cœurs des rêves entraînants, des pensées infinies : mais, vois-tu, Christine, c'est là la partie de nous-mêmes qu'il faut rapporter à Dieu dans le ciel, sans en avoir rien égaré sur la terre; c'est notre âme immortelle qui étouffe dans ce monde de passage, et qui s'agite pour aller vers son but, l'amour éternel de Dieu. Tous les cœurs jeunes, ma fille, ont senti les troubles qui déchirent en ce moment le tien : les nobles cœurs ont combattu et triomphé, les autres ont succombé. Mon enfant, la vie n'est pas facile : elle a des épreuves, des luttes pénibles; crois-moi, pour nous autres femmes, il n'y a pas de bonheur vrai en dehors du devoir. Quand le bonheur a fait faute à notre destinée, il reste encore de grandes choses dans la vie : le bien a son élévation comme l'amour son exaltation; l'honneur, l'estime de tous, ce ne sont pas là des mots vides de sens. Écoute-moi, ma fille bien-aimée! ce Dieu, dont depuis ton enfance je t'ai enseigné l'amour, ne crains-tu pas de l'offenser? Cherche-le, et, mieux que moi, il te dira les mots qui consolent. Christine! on aime en Dieu ceux

dont on s'éloigne sur la terre! Lui, qui dans ses lois suprêmes a mis tant de freins au cœur de la femme, il a vu dans l'avenir tous les sacrifices qu'il imposait, et il a sûrement réservé des grâces ineffables pour les cœurs qui se brisent en restant soumis. »

Annunciata essuya rapidement les larmes qui inondaient son beau visage, et saisissant le bras de Christine :

« A genoux, mon enfant! à genoux toutes les deux, » s'écria-t-elle, « devant le Christ que je t'ai donné! le jour est bien avancé et cependant nous le voyons encore, ses bras semblent s'ouvrir pour nous. Mon Dieu, bénissez mon enfant! sauvez mon enfant! consolez mon enfant! Mon Dieu, apaisez son cœur, rendez-le humble et obéissant! »

Annunciata se releva, et prenant dans ses bras Christine qui s'était laissé jeter à genoux et relever, elle l'embrassa avec amour, inonda ses cheveux de larmes, la serra mille fois sur son cœur.

« Ma fille, » murmura-t-elle à travers ses baisers,

« ma fille, parle-moi, dis-moi un mot que je puisse emporter comme un espoir. Mon enfant, n'as-tu rien à me dire?

— Ma mère, j'aime Herbert! » répondit Christine.

Annunciata regarda avec désolation sa fille, le Christ attaché à la muraille, le ciel que l'on entrevoyait par la fenêtre ouverte, et se laissant tomber sur une chaise, elle y resta immobile et découragée.

La cloche du dîner se fit entendre. M^me^ Van Amberg se leva brusquement, et faisant un grand effort pour rassembler ses idées et pour les exprimer :

« M. Van Amberg, » dit-elle d'une voix étouffée, « veut que tu sois enfermée dans ta chambre, que je lui en porte la clef, que tu ne voies personne. Voici l'heure, il m'attend.

— Enfermée! » s'écria Christine, « enfermée,

seule, tout le jour? je me briserai plutôt la tête contre le mur! »

Annunciata répéta tristement :

« Il le veut, il faut que j'obéisse, il le veut! »

Elle marcha vers la porte, jeta sur Christine un regard si plein d'amour et de douleur, que celle ci, tout interdite, la laissa faire sans opposer de résistance. La clef tourna dans la serrure, et Annunciata, se soutenant à la rampe de l'escalier, descendit.

Elle entra dans le parloir, M. Van Amberg était seul.

« Vous êtes restée bien longtemps là-haut, » dit-il; « êtes-vous pleinement convaincue que votre fille était ce matin avec Herbert l'étudiant?

— Elle y était, » murmura Annunciata.

« Vous lui avez fait connaître mes ordres?

— Je l'ai fait.

— Vous l'avez enfermée ?

— J'ai enfermé mon enfant.

— Où est la clef ?

— La voici.

— A table, maintenant, » ajouta M. Van Amberg, en se dirigeant vers la salle à manger ; il passa le premier, Annunciata voulut le suivre, les forces lui manquèrent, elle se laissa tomber sur un fauteuil qui se trouvait près d'elle.

M. Van Amberg se mit sans elle à table.

## III

« Enfermée ! » disait Christine, « séparée du reste de la famille ! Oh ! la prairie a donc paru trop grande pour moi, la maison trop vaste, on a voulu une prison plus étroite, dont les murs fussent plus visibles. Enfermée! on me retire le peu d'air que je respirais, le peu de liberté que j'avais su me conquérir ! »

Elle ouvrit la fenêtre autant qu'elle pouvait s'ouvrir, et s'appuya sur la balustrade. La nuit était complétement venue; le ciel était bien sombre, de gros nuages cachaient toutes les étoiles, aucune lueur ne venait d'en haut sur la terre, différentes teintes d'obscurité marquaient seules les contours de ces lieux, tant connus de Christine. Les saules, si beaux quand le soleil et Herbert étaient là, n'offraient plus à ses regards qu'une masse noire et immobile; un grand silence régnait partout; espérer le bonheur

était impossible devant cette nature privée de vie et de lumière. Christine avait la fièvre, elle se sentait écrasée par mille puissances diverses, par l'indifférence des siens, par la volonté d'un maître, même par la nuit qui se faisait froide et morne comme tout ce qui l'entourait. Le cœur de la jeune fille battait vivement dans sa poitrine et se révoltait. Elle voulait braver la reclusion, elle marchait et se heurtait aux murs; elle voulait braver l'obscurité, elle voulait voir, et ses yeux se fatiguaient à concentrer leurs regards sur des choses invisibles. Elle voulait braver l'indifférence, elle aimait ardemment et proclamait son amour avec orgueil et bonheur; mais nul n'était là pour l'entendre, et le vent de la nuit emportait loin de toute oreille humaine les paroles d'amour qui s'échappaient de ses lèvres.

« Eh bien, soit! » disait Christine, « qu'ils agissent ainsi, qu'ils me rendent malheureuse, et je ne me plaindrai pas! en me faisant souffrir pour mon amour, ils font de mon amour une chose sainte. Si je n'avais été qu'heureuse, j'aurais peut-être eu honte de tant aimer; mais on me prive d'air, de liberté, je souffre, je pleure.... et je me sens fière

de ce que mon cœur bat encore avec joie, au milieu de tant de maux. On respecte tout ce qui fait pleurer: mes souffrances vont ennoblir mon amour, et le faire estimer grand par tous ceux qui souriaient en en parlant!...

« Herbert, mon cher Herbert! que faites-vous à cette heure? seriez-vous paisible en songeant au soleil de demain? visitez-vous la voile pour voir si rien ne l'empêchera de résister au vent et d'entraîner rapidement votre barque, ou dormez-vous en rêvant aux vieux saules de la prairie, au murmure de l'eau dans leurs branches, à la voix de Christine disant: Je reviendrai! — Oh! non, Herbert, il n'en est pas ainsi! on ne saurait être si unis et si différents d'impression dans la même minute. Vous êtes triste, mon ami, et vous ne savez pas pourquoi, je suis triste en sachant notre malheur, voilà toute la différence que l'éloignement a pu mettre entre nous. Quand vous reverrais-je, Herbert? je l'ignore, mais nous nous reverrons! Si Dieu me laisse vivre, il me laissera vous aimer. »

Christine ferma la fenêtre et se jeta tout habillée

sur son lit; le froid l'avait atteinte, elle prit son mantelet et s'en enveloppa. Sa tête s'affaissa doucement sur sa poitrine; ses mains, d'abord pressées l'une contre l'autre pour retenir les plis de l'étoffe qui la couvrait, s'entr'ouvrirent et tombèrent à ses côtés; elle s'endormit au milieu de ses larmes.

Les premiers rayons du soleil levant, quoique faibles et bien voilés, éveillèrent Christine; elle se jeta brusquement à bas du lit.

« Herbert m'attend ! » s'écria-t-elle.

A son âge, on se souvient mieux du bonheur que des larmes : le commencement du jour fut encore pour elle un rendez-vous d'amour; mais à peine eut-elle fait quelques pas, que la mémoire du passé lui revint, et sa porte fermée frappa ses yeux. Elle s'avança vers la fenêtre, s'y appuya comme la veille au soir, et regarda tristement. Un des coins du ciel semblait cacher un foyer de lumière dont la clarté n'arrivait qu'atténuée par les nuages qu'elle avait traversés; le blanchâtre feuillage des arbres frémissait sous le vent qui n'avait de force que pour

courber une feuille et non une branche; la prairie ne montrait son herbe fine et élancée qu'à travers le voile de brouillard que l'aube n'avait pas dissipé. Les bruits du réveil de toutes choses n'avaient pas encore commencé. Bientôt une voile blanche effleura la surface du fleuve, elle s'enflait et glissait légèrement comme l'aile ouverte d'un bel oiseau. Elle passa et repassa au bas de la prairie; elle s'abaissa devant les arbres, puis se déploya de nouveau en inclinant vers l'eau la barque qu'elle conduisait. Elle formait mille détours dans un étroit espace, elle semblait être attachée à un point du rivage et ne pouvoir s'en éloigner. Quelquefois à de longs intervalles, le vent apportait des sons presque insaisissables comme les dernières notes d'un chant, puis la petite barque manœuvrait encore, et sa voile s'agitait dans l'air. Les teintes blanches de l'aube firent place à la lumière plus chaude du soleil, le sable et l'eau commencèrent à se colorer, les passants parurent sur le rivage, quelque bateaux de commerce remontèrent le fleuve, toutes les fenêtres de la petite maison rouge s'ouvrirent comme pour recevoir l'air du matin. La barque laissa tomber sa voile et s'éloigna lentement, entraînée par le courant.

Christine regardait et pleurait.

Deux fois dans la journée Gothon ouvrit la porte de la chambre de la jeune fille, et lui apporta son frugal repas. Deux fois Gothon sortit sans prononcer une seule parole; le jour entier s'écoula dans le silence et dans l'isolement.

Christine ne savait que faire pour tromper la longueur du temps : elle s'était mise à genoux devant son Christ, tenant en main son chapelet d'albâtre, et, affaissée sur elle-même, la tête levée vers la croix, elle avait prié, mais prié pour Herbert, prié pour le revoir : l'idée ne lui vint pas de prier pour demander de l'oublier. Puis, elle avait détaché la guitare suspendue au mur, elle avait passé à son cou le ruban bleu, bien fané, qu'on y avait mis à Séville et que sa mère n'avait jamais permis qu'on remplaçât, elle avait essayé quelques accords des chants qu'elle aimait, mais sa voix était étouffée, et ses larmes coulaient plus abondantes quand elle essayait de chanter. Elle avait ramassé les petites branches de saules et les avait placées entre les feuillets d'un livre où elles devaient se sécher et se con-

server. Mais le jour était bien long, et la jeune fille désolée s'agitait dans sa prison avec une angoisse qui allait croissant à chaque instant. Sa tête était en feu, l'air manquait à sa poitrine. Le soir vint enfin ; le froid la calma un peu, mais on ne lui donna pas de lumière et les heures lui parurent s'écouler plus lentement encore.

Pendant que Christine se lamentait, Wilhelmine vint par hasard s'asseoir sur le seuil de la porte, et se mit à chanter à demi-voix, tout en filant. Christine, pour mieux écouter, se pencha en dehors de la fenêtre.

« Ma sœur, » dit-elle, « chantez plus haut, que j'aie la consolation de vous entendre. Je suis enfermée, je suis seule depuis bien longtemps ; je n'ai pas de lumière pour travailler ; chantez, ma bonne sœur, que je vous entende ! »

— « Je vous plains, Christine, » répondit Wilhelmine, « je ne pense pas que mon père trouve mauvais que je chante dans le jardin ; je serai heureuse de pouvoir vous distraire quelques instants. »

Wilhelmine chanta un des plus vieux lais de la poésie hollandaise, récit insignifiant et sans couleur, mille fois répété dans toutes les langues du monde; mais la voix de la jeune fille était fraîche et pure, les mots étaient naïfs, la soirée était belle, et Christine écouta.

Voici la vieille chanson :

Dès l'aurore,
Une jeune fille en chantant,
Sous l'arbre que l'aube colore,
Venait attendre son amant,
Dès l'aurore.

Bien en vain,
Pieds nus dans la verte bruyère,
Elle espérait chaque matin....
Larmes tombant de sa paupière
Bien en vain!

« Jeune fille, »
Dit un chevalier en passant,
« Viens-tu briser sous ta faucille
L'herbe et le bourgeon naissant,
Jeune fille?

Sous ces fleurs
Mises sur ton front en couronne,
Rêves-tu sceptres et grandeurs?
Te crois-tu reine douce et bonne,
Sous ces fleurs?

Toi, si belle,
Vas-tu chercher dans la forêt
Le bois mort qui penche et chancelle?
Ne va pas loin, on te suivrait,
Toi, si belle!

— Beau seigneur,
L'herbe au logis point ne rapporte,
Point ne veux couronne de fleur,
Point ne cherche la branche morte,
Beau seigneur!

Mon cœur aime.
De mon ami ne sais le sort;
Amour vaut mieux que diadème....
Mon doux ami n'est-il pas mort?
Mon cœur aime!

— Belle enfant,
J'ai vu l'ingrat dans la Zélande;
Il est riche, heureux, t'oubliant,
Il n'a souci de la Hollande,
Belle enfant.

— Dieu bénisse
Les lieux où s'écoulent ses jours!
Que jamais son cœur ne gémisse!
Celle qu'il nomme ses amours
Dieu bénisse!

Si c'est vrai,
C'est grand bonheur qu'il soit en vie!
Sans murmurer je pleurerai,
Moi qui fus sa première amie,
Si c'est vrai.

— Ma mignonne,
Vois-tu briller ma chaîne d'or?
Viens la toucher, je te la donne
Si ton cœur veut aimer encor,
Ma mignonne.

— Chaîne d'or,
Des étoiles jusqu'à la terre
Serait longue et plus longue encor,
J'aime mieux ma douleur amère....
Chaîne d'or!!

— Douce amie, »
Dit tout ému le chevalier,
« Sois donc ma femme pour la vie,
Mon cœur ne sut pas oublier,
Douce amie! »

« Avez-vous entendu, ma sœur? » dit Wilhelmine en levant la tête vers Christine.

« Oui, Wilhelmine, votre voix est douce, et cet air est triste; cela m'a fait du bien de vous écouter. Dites-moi, Wilhelmine, vous êtes-vous promenée ce matin? Avez-vous été loin?

— J'ai été à la ferme avec notre père.

— Que vous êtes heureuse, ma sœur, d'avoir marché dans les champs! Combien j'envie ce paysan là-bas, monté sur son cheval; j'envie ce petit oiseau qui s'en va de branche en branche cherchant l'arbre qui lui servira de gîte cette nuit; j'envie cette mouche qui bourdonne et s'envole au hasard; j'envie tout ce qui est libre, ma sœur.

— Ne puis-je rien faire pour vous, Christine? J'ai regret d'avoir ri hier matin de vos larmes, et si j'avais en mon pouvoir quelque moyen d'adoucir votre captivité, j'en serais heureuse, Christine.

— Que Dieu vous récompense de votre bon cœur,

ma chère Wilhelmine. Oui, en vérité, vous pouvez me donner une joie qui ne vous fera courir aucun danger. Quand en vous promenant vous passez au bas de la prairie auprès de l'eau, cueillez quelques-unes des petites fleurs qui poussent en cet endroit, et faites-m'en un bouquet que vous me jetterez par la fenêtre. Sûrement vous serez assez adroite pour viser juste, car c'est une bonne action de donner des fleurs à un prisonnier! Un bon ange conduira vos fleurs, et les jettera à mes pieds.

— A demain donc, Christine! Voici que l'on allume la lampe du parloir; mon père y est, il me faut rentrer. Soyez patiente et douce, ayez bon courage, ma sœur.

— Bonne nuit, Wilhelmine; je vous remercie de m'avoir parlé; embrassez notre mère une fois de plus que de coutume, elle devinera que ce baiser vient de moi. »

Christine se coucha, mais privée de l'exercice et du mouvement auxquels elle était accoutumée, en proie à mille inquiétudes, la pauvre jeune fille ne

put s'endormir; elle se leva, marcha dans l'obscurité, se recoucha, et le repos ne vint pas un seul instant alléger ses souffrances; ses yeux rouges de larmes et fatigués virent cette fois sans illusion le soleil se lever; elle n'oublia pas une seconde qu'elle était prisonnière, elle regarda tristement de loin la petite voile blanche qui, fidèle au rendez-vous, se montrait à l'horizon chaque matin comme le soleil.

Tout le jour, elle attendit Wilhelmine, elle espéra le bouquet, mais Gothon seule interrompit le complet isolement de sa journée. Peut-être avait-on su son innocent entretien avec sa sœur; peut-être avait-on défendu à Wilhelmine de revenir. Christine étouffait; tour à tour agitée et accablée, elle marchait, elle s'asseyait, elle pleurait, elle murmurait contre son sort, elle priait. Enfin le soir vint, mais il ne ramena pas les douces chansons de Wilhelmine; rien ne troubla le silence; toutes les lumières de la maison rouge s'éteignirent l'une après l'autre. La nuit et la plus profonde obscurité régnaient partout. Christine resta près de sa fenêtre, penchée au dehors, les bras tendus vers l'espace, elle ne sentait pas qu'elle avait froid. Elle faisait comme les oiseaux

qui se brisent contre les barreaux d'une cage sans espérance d'en sortir, elle se penchait au risque de tomber. L'air, le vide avait pour sa tête exaltée un attrait magnétique; elle avait besoin d'un grand effort de sa raison pour ne pas s'abandonner au désir de se laisser tomber sur cette herbe humide que ses pieds avaient foulée si souvent.

Tout à coup Christine tressaillit, il lui sembla avoir entendu murmurer à demi-voix son nom au bas du mur; elle écouta :

« Christine, ma fille! » répéta la même voix.

« Quoi! c'est vous, ma mère! vous, dehors par ce temps affreux! rentrez, je vous en conjure.

— Je viens de passer deux jours au lit, mon enfant; j'ai été un peu souffrante; ce soir je me suis sentie mieux, surtout j'ai senti qu'il m'était impossible de rester plus longtemps sans te voir, car tu es ma vie, ma force, ma santé. Oh! tu as eu raison de ne pas me quitter, j'en serais morte. Comment es-tu, ma Christine? Te donne-t-on tout ce qui t'est

nécessaire? Comment vis-tu loin de mes baisers et de mon amour?

— Ma mère bien-aimée, de grâce, ne laissez pas l'humidité de la nuit tomber sur vos épaules; rentrez, au nom du ciel, rentrez! vous vous tuerez!

— Une parole de toi me réchauffe; ma vie est de t'entendre, mon enfant! c'est loin de toi que j'ai froid, et que je me sens défaillir. Ma fille, je t'envoie mille baisers.

— Ma mère, je les reçois à genoux, les bras tendus vers vous. Quand vous reverrais-je, ma mère?

Quand ton cœur se sera soumis, quand tu jureras d'obéir, quand tu ne chercheras plus à rencontrer celui qu'on te défend de voir. Mon enfant, c'est ton devoir d'agir ainsi.

— O mon Dieu, que deviendrai-je!... Jamais, jamais je ne promettrai de ne plus l'aimer! jamais, quand je pourrai le voir, je ne renoncerai au bonheur

d'aller vivre un instant près de lui. Ma mère, pardonnez-moi les larmes que je vous fais verser.

— Je te pardonne, mon enfant, je te pardonne. Je ne sens pas mes propres peines, ce sont tes douleurs auxquelles je ne puis me résigner. Ma fille, appelle à toi ton courage et ta raison, essaye d'obéir!

— O ma mère, j'aurais cru que votre cœur savait comprendre même ce qu'il n'a pas senti; j'aurais cru que vous aviez du respect pour les sentiments vrais et que votre bouche jamais ne savait dire d'oublier. Mais si je pouvais oublier, je n'aurais été, je ne serais qu'une folle enfant, capricieuse, indisciplinée, indigne de votre tendresse; si mon mal est sans remède, je suis une noble femme qui souffre, qui se sacrifie. Comment, mon Dieu! comment ne comprenez-vous pas cela?

— Je comprends; » murmura Annunciata, mais si bas qu'elle était sûre que sa fille ne pourrait l'entendre.

« Cessez donc, ma mère, d'attendre la fin de ce

qui ne finira qu'avec ma vie. Je ne puis rien ôter de mon cœur. Est-il donc sans exemple d'aimer jusqu'à en mourir? Est-il donc sans exemple d'avoir rencontré, en ouvrant les yeux, une image chérie sur laquelle ils restent fixés jusqu'au moment où ils se ferment pour toujours? Est-il donc sans exemple de conserver dans son cœur un sentiment si grand que toutes les choses de la terre viennent se briser contre lui sans l'ébranler? Je ne sais rien de ce monde, mais je m'écoute moi-même, et une voix intérieure me crie : Tu ne peux cesser d'aimer! — Ma mère, allez trouver mon père; appelez à vous un courage que vous n'avez pas pour ce qui vous est personnel, parlez-lui hardiment, dites-lui ce que je vous dis, réclamez ma liberté, réclamez mon bonheur!

— Moi! ma fille, » s'écria Annunciata avec effroi, « moi, oser braver M. Van Amberg, aller attaquer sa volonté!

— Non l'attaquer, mais la supplier, mais forcer son cœur à comprendre ce que le mien éprouve, le forcer à voir, à entendre. Qui peut le faire, si ce

n'est vous? Moi, je suis enfermée; mes sœurs ignorent, mon oncle Guillaume n'a jamais aimé. Il faut les paroles d'une femme pour bien dire ce qu'une femme éprouve.

— O mon enfant! ma fille! tu ne sais pas ce que tu me demandes. L'effort est au-dessus de mes forces.

— Je demande à ma mère une preuve de son amour, et je sais qu'elle me la donnera.

— Oui, mais j'en mourrai, peut-être! M. Van Amberg peut me tuer par ses paroles. »

Christine tressaillit.

« Alors, ma mère, n'allez pas le trouver. Pardonnez-moi, je ne songeais qu'à moi. Si mon père a sur vous une si horrible puissance, n'approchez pas de sa colère, attendons, et ne prions que Dieu! »

Il y eut un instant de silence.

« Ma fille, » reprit Mme Van Amberg, « puisque je suis ta seule espérance, ton seul appui, puisque tu m'as appelée à ton secours, eh bien! j'irai et je parlerai. Le ciel décidera de notre sort à tous. »

En ce moment Annunciata jeta un cri d'effroi : une main avait saisi avec force son bras, et M. Van Amberg, sans dire une parole, entraîna sa femme vers la porte de la maison, la fit rentrer, enleva la clef de la serrure, et ouvrant le parloir, fit passer devant lui Mme Van Amberg.

Une lampe brûlait encore, mais l'huile épuisée ne lui laissait plus jeter qu'une clarté incertaine; elle projetait par moments une lueur brillante, puis s'obscurcissait tout à coup. Les angles de la chambre restaient constamment obscurs, les portes et les fenêtres étaient closes, un profond silence régnait partout; la lampe n'éclairait complétement que la figure de M. Van Amberg. Il était calme, froid, impassible. Sa grande taille, le regard perçant de ses yeux d'un bleu pâle, la régularité austère de ses traits, tout cet ensemble

faisait de lui, cette nuit-là, un juge évidemment implacable.

« Vous vouliez me parler, madame, » dit-il à Annunciata, « me voici, parlez. »

Annunciata, en entrant dans le parloir, s'était laissée tomber sur une chaise; l'eau ruisselait sur ses vêtements, ses cheveux, alourdis par la pluie, se dénouaient sur ses épaules, et la pâleur répandue sur son visage lui donnait l'apparence moins d'une créature vivante que d'une ombre. L'effroi lui avait fait perdre la conscience de ce qui s'était passé, ses idées se troublaient, elle sentait seulement qu'elle souffrait horriblement.

La voix de M. Van Amberg fit tressaillir Annunciata, les paroles qu'il prononça renouèrent le fil de ses idées; cette faible femme songea à son enfant, fit un effort violent, rassembla toutes ses forces, et se levant :

« Eh bien! » murmura-t-elle, « maintenant donc, puisqu'il le faut! »

M. Van Amberg attendait en silence, les bras croisés sur sa poitrine, n'aidant ni d'un geste ni d'une parole la pauvre créature qui tremblait devant lui.

Annunciata leva sur lui ses yeux baignés de pleurs. Avant de parler, elle le regarda longtemps; il lui semblait que ses larmes appelleraient des larmes dans ce regard arrêté sur elle; il lui semblait qu'ainsi seul avec elle, à l'aspect de tant de souffrances, M. Van Amberg se souviendrait qu'il l'avait aimée. Mais pas un muscle du visage de M. Van Amberg ne bougea; il attendait.

« J'ai besoin de votre indulgence, » murmura Annunciata; « il me faut faire un effort affreux pour vous parler; ordinairement je ne fais que répondre, je ne parle pas la première, j'ai peur! Je redoute votre colère, ayez quelque compassion pour une femme qui hésite, qui tremble, qui voudrait se taire, et qui doit parler. Christine.... l'avenir de Christine est entre vos mains. Cette malheureuse enfant m'a demandé d'essayer de fléchir votre ri-

gueur; si j'avais refusé, il n'y aurait pas eu sur la terre un être vivant qui pût demander grâce pour elle.... Voilà pourquoi je viens vous parler d'elle, monsieur. »

Mme Van Amberg essuya, de ses mains tremblantes, les pleurs qui coulaient sur ses joues, et elle reprit avec courage :

« Cette enfant est bien à plaindre : elle a hérité des défauts que vous blâmez en moi, de tous les mauvais côtés de ma nature; elle me ressemble fatalement! Croyez-moi, monsieur, j'ai bien travaillé pour étouffer les germes de cette triste organisation; j'ai bien lutté, j'ai exhorté, puni, je n'ai épargné ni mes conseils ni mes prières : tout a été inutile. Dieu voulait que je souffrisse cette douleur-là! Ce que je n'ai pu faire dans une enfant de quelques années, je le puis encore moins vis-à-vis d'une jeune fille; sa nature ne saurait changer, elle est à blâmer.... mais aussi bien à plaindre! Monsieur, Christine aime de toutes ses forces, de toute son âme. On peut mourir d'un pareil amour, et.... et.... si l'on ne meurt pas, on souffre bien affreuse-

ment!... Monsieur, par pitié, laissez-lui épouser celui qu'elle aime ! »

Annunciata cacha sa figure dans ses deux mains, elle attendit avec angoisse que son mari parlât.

M. Van Amberg répondit :

« Votre fille n'est encore qu'une enfant ; elle a hérité, comme vous le dites, d'une nature qui a besoin de frein. Je ne veux pas céder au premier caprice qui agite cette folle tête. Herbert n'a que vingt-deux ans, on ne sait rien de son caractère. Il faut à votre fille un protecteur, un guide éclairé ; de plus, Herbert est sans nom, sans fortune, sans position.... Jamais l'étudiant Herbert n'épousera une femme qui s'appelle Mlle Van Amberg.

— Monsieur! monsieur! » reprit Annunciata avec tant d'émotion qu'elle respirait à peine, « ce qui guide le mieux une femme dans la vie, c'est d'être unie à l'homme qu'elle aime. C'est là sa meilleure sauvegarde, c'est là ce qui lui donne de la force contre tous les événements de l'avenir.... Je vous en

conjure, Karl, » continua Mme Van Amberg en tombant à genoux : « faites à ma fille une vie facile! ne lui rendez pas le devoir pénible, ne lui demandez pas trop de courage. Nous ne sommes que de faibles créatures.... nous avons à la fois besoin d'amour et de vertu : qu'elle ne soit pas dans l'horrible alternative de faire un choix !... Grâce, grâce pour elle!

— Madame! » s'écria M. Van Amberg, « votre témérité est grande de me tenir de pareils discours. Vous! vous, oser parler ainsi!... Rentrez dans le silence, apprenez à votre fille à ne pas hésiter dans son choix entre le bien et le mal. Voilà ce qu'il vous faut faire, et non pleurer à mes pieds avec d'inutiles paroles.

—Oui, c'est téméraire, monsieur, de vous parler ainsi. Où puis-je en prendre le courage sinon dans ma douleur! Je souffre, je suis malade, ma vie n'est plus bonne qu'à être sacrifiée.... que mon enfant la prenne, je parlerai pour elle! C'est une pauvre créature dont vous tenez l'existence entre vos mains, ne l'écrasez pas par la rigueur de vos

arrêts ! Quand on est juge et maître absolu, il faut veiller à toutes ses paroles, à toutes ses actions ; il en sera demandé compte. Soyez miséricordieux, épargnez cette enfant ! »

M. Van Amberg s'avança vers sa femme, lui prit le bras, et lui dit :

« Taisez-vous, je le veux. Point de scènes pareilles dans ma maison, point de bruit, point de larmes. Vos enfants sont à quelques pas de vous, ne troublez pas leur sommeil ; vos domestiques sont au-dessus de vous, ne les éveillez pas. Silence ! que tout rentre dans l'ordre habituel. Vous n'auriez pas dû parler, je ne devais pas vous entendre. Ne venez plus jamais, entendez-vous, discuter avec moi les ordres que je trouve sage de donner ; c'est à moi que vos enfants doivent obéir, c'est à moi que vous devez obéir. Montez dans votre chambre, et que demain je vous retrouve ce que vous étiez hier. »

M. Van Amberg avait repris son calme accoutumé. Il s'éloigna à pas lents.

« O ma fille ! » s'écria Annunciata avec désespoir, « je n'ai donc pu rien faire pour toi ! Que devenir, mon Dieu ! Entre elle et lui que faire? Inflexibles tous deux ! »

La lampe, qui avait jusque-là faiblement éclairé cette scène de douleur, s'éteignit tout à fait ; une profonde obscurité régna partout, la pluie frappait les vitres au dehors, le vent grondait; quatre heures du matin sonnaient à l'horloge de la petite maison rouge.

Mme Van Amberg s'approcha d'une fenêtre qu'elle ouvrit; insouciante de tous soins à prendre d'elle-même, elle alla chercher près de cette fenêtre l'air qui lui arrivait tout imprégné de pluie. Elle regarda, à travers la demi-obscurité des heures qui précèdent le jour, ces lieux sur lesquels ses yeux si souvent s'étaient arrêtés. Sa jeunesse, son âge mûr, toute sa vie s'était écoulée là, en face de cette prairie et de ce fleuve, sous ce ciel nuageux qui ne lui avait donné que si peu de chaleur et de soleil. Elle regardait, le cœur plus brisé que jamais; il lui semblait avoir le pressentiment de sa fin prochaine, et elle se livrait

à ce sentiment de mélancolie qui s'empare de notre être lorsque nous croyons voir ce qui nous entoure pour la dernière fois. Elle demandait aux choses la pitié que les hommes lui refusaient; elle confiait tout bas à cette terre, à cet horizon monotone, l'enfant qu'ils avaient vu naître; elle leur montrait ses larmes, son amour maternel, ses craintes; elle demandait à tout ce qu'elle voyait d'aimer, de protéger Christine. Le froid devenait aigu, elle se sentit une douleur violente dans la poitrine, la respiration lui manquait. Accablée de chagrin et de souffrances physiques, elle regagna sa chambre et se jeta sur son lit qu'elle ne put quitter quand le jour parut.

Christine avait vu son père saisir le bras de sa mère, elle l'avait vu la faire brusquement rentrer; puis ensuite, elle avait entendu, à travers les murs peu épais de la maison, des pleurs, des prières, des reproches. Elle comprit que c'était son sort qui se décidait, que sa pauvre mère s'était dévouée pour elle et qu'elle était en face du maître dont elle n'osait braver un seul regard.

Christine passa toute la nuit dans une anxiété af-

freuse, se livrant tour à tour au découragement ou à de joyeuses espérances. A son âge on ne parvient pas facilement à désespérer de la vie. L'effroi cependant dominait toute autre pensée et elle aurait donné la moitié de son existence pour qu'on vînt lui parler, pour qu'on lui apprît ce qui s'était passé. Mais le jour s'écoula sans que Wilhelmine parût sur le seuil de la porte, sans que la voix de sa mère se fît entendre; Gothon entra seule chez elle; Christine essaya quelques questions, la vieille servante dit qu'elle avait reçu l'ordre de ne pas répondre.

Un autre jour s'écoula et rien ne troubla la solitude de Christine, rien ne vint soulever le voile qui lui cachait l'avenir. La pauvre enfant était épuisée, elle n'avait même plus l'énergie de sa douleur. Elle pleurait doucement, sans se plaindre, presque sans murmurer.

La nuit vint; Christine s'endormit, le cœur gonflé de larmes, l'esprit rempli de craintes. Elle sommeillait depuis une heure à peine, lorsqu'elle fut éveillée par le bruit d'une clef dans la serrure; la porte s'ouvrit, et Gothon, une lampe

à la main, s'approcha de son lit. « Levez-vous, mademoiselle, » lui dit-elle d'une voix grave, « et suivez-moi. »

Christine, encore comme dans un songe, mit à la hâte quelques vêtements et suivit silencieusement Gothon. La servante la conduisit vers la chambre de sa mère, ouvrit la porte et se recula pour la laisser passer. Un spectacle affreux frappa les yeux de la jeune fille.

Annunciata pâle et presque inanimée subissait les dernières angoisses de la vie luttant contre la mort. Ses pressentiments ne l'avaient pas trompée, une trop vive émotion avait brisé les faibles liens qui la retenaient dans ce monde. La lampe qui éclairait la chambre donnait en plein sur son doux et beau visage que la souffrance n'avait pu altérer; son front, blanc comme l'oreiller qui la soutenait, portait l'empreinte de la résignation et du courage : un peu de joie y brilla lorsque Christine parut. Wilhelmine et Maria pleuraient, agenouillées au pied du lit de leur mère. Guillaume, un peu à l'écart, tenait à la main un livre dans lequel il avait voulu lire une prière,

mais ses yeux s'étaient détournés du livre pour regarder Annunciata; deux grosses larmes s'échappaient de ses paupières.

M. Van Amberg, assis au chevet du lit de sa femme, avait la tête baissée sur une de ses mains. Nul ne pouvait voir l'expression de son visage.

Christine poussa un cri déchirant et s'élançant vers Mme Van Amberg, qui la reçut dans ses bras :

« Ma mère, » lui dit-elle le visage appuyé sur celui d'Annunciata, « c'est moi qui vous ai tuée ! Vous avez fait pour l'amour de moi plus que vous ne pouviez faire.

— Non, mon enfant bien-aimée, non, » répondit Annunciata, en baisant sa fille à chaque parole, « je meurs d'un mal bien ancien, et depuis longtemps sans remède. Je suis heureuse de te revoir une dernière fois.

— Et l'on ne m'a pas appelée pour vous soigner

avec mes sœurs ! » s'écria Christine en se relevant, « et l'on m'a caché votre maladie ! on m'a laissée pleurer pour d'autres douleurs que pour les vôtres, ma mère !

—Chère enfant, » reprit doucement Annunciata, « cette crise a été bien subite; il y a deux heures, on ignorait encore le danger qui me menaçait; moi-même j'ai demandé à accomplir mes devoirs religieux avant qu'on t'appelât : je voulais être toute à la pensée de Dieu. Maintenant je puis me livrer aux embrassements de mes chères enfants. » Et Mme Van Amberg serra à la fois sur son cœur ses trois filles qui la couvraient de leurs larmes.

« Chères filles, » leur dit-elle, « Dieu est plein de miséricorde pour ceux qui meurent, et il rend saintes toutes les bénédictions des mères pour leurs enfants. Je vous bénis, mes filles ; souvenez-vous de moi, et priez toutes pour moi. »

Les trois jeunes filles inclinèrent leurs têtes sous la main de leur mère, et leurs sanglots répondirent seuls à ce suprême adieu.

« Mon bon frère, » reprit Annunciata en se penchant vers Guillaume qui arrêtait sur elle un regard paternel plein de douleur et d'affection, « nous avons longtemps vécu ensemble, et vous avez toujours été pour moi un ami dévoué, indulgent et doux. Je vous remercie, mon frère. »

Guillaume détourna la tête afin de cacher les efforts qu'il faisait pour contenir son émotion, mais ce fut en vain; un sanglot s'échappa de ses lèvres en même temps que sa respiration, et renonçant alors à l'apparence d'une fermeté qu'il n'avait pas, il dit à Annunciata, en lui montrant sa vénérable figure toute mouillée de pleurs :

« Ne me remerciez pas, ma sœur, j'ai fait peu de chose pour vous. Je n'ai guère égayé votre solitude, mais enfin je vous ai aimée, cela est sûr! J'espère, ma sœur, que vous vivrez encore. »

Annunciata branla doucement la tête. Après avoir dit adieu à tous, elle chercha son mari pour lui adresser ses dernières paroles, mais les mots expirèrent sur ses lèvres; elle le regarda timidement,

tristement, puis ferma les yeux comme pour arrêter une larme qui allait s'échapper de sa paupière.

Mme Van Amberg s'affaiblissait visiblement, une grande oppression l'étouffait; plus elle sentait la mort venir, plus un trouble intérieur, qui n'était pas le regret de la vie, semblait s'emparer d'elle. Elle était résignée sans être calme; son âme devait souffrir et s'agiter jusqu'à la fin. L'avenir d'une de ses filles rendait amères les dernières minutes de son existence; elle n'osait prononcer le nom de Christine, elle n'osait plus implorer pour elle, et cependant mille craintes, mille pensées gonflaient son pauvre cœur. Elle voulait parler, elle voulait se taire. Elle se refusait à cet instant suprême la douceur de donner un baiser de plus à la moins heureuse de ses filles; une douloureuse contrainte la suivait jusqu'au tombeau : elle mourait comme elle avait vécu, en refoulant ses larmes, en cachant ses pensées. De temps à autre elle se tournait vers son mari, mais il restait la tête baissée sur sa main; elle ne pouvait surprendre un regard qui l'encourageât à pleurer tout haut.

Le spasme qui devait briser cette frêle existence

allait toujours croissant. Annunciata agonisante murmurait, d'une voix inintelligible, « Adieu! adieu!... » Son regard ne lui obéissait plus, nul n'aurait pu dire sur qui il cherchait à s'arrêter.

Guillaume s'approcha de son frère, et lui posant la main sur l'épaule : « Karl, » lui dit-il à l'oreille, de façon que lui seul pût l'entendre, « elle expire. N'as-tu donc rien à dire à cette pauvre créature qui a vécu près de toi, mon frère? Vivante, tu n'avais plus d'amour pour elle, mais elle se meurt, ne la quitte pas ainsi!... Ne crains-tu pas, Karl, que cette femme, opprimée, rudoyée par toi, n'emporte en s'en allant au ciel un peu de ressentiment au fond de son cœur? Demande-lui donc qu'elle te pardonne avant de partir! »

M. Van Amberg ne répondit pas et ne fit aucun mouvement.

Annunciata, renversée en arrière, semblait déjà ne plus exister. Tout à coup, elle se souleva péniblement, se pencha vers M. Van Amberg, chercha, en tâtonnant, la main de son mari, et quand elle

l'eut saisie, elle inclina son front sur cette main immobile, la baisa, la baisa de nouveau, et expira dans ce dernier effort.

« A genoux ! » s'écria Guillaume, « à genoux, elle est au ciel ! demandons-lui de prier pour nous. »

Et tous se prosternèrent sur la terre.

De toutes les prières que l'homme adresse à Dieu pendant sa vie d'épreuve, nulle prière n'est plus solennelle que celle qui s'échappe de notre cœur désolé, pendant qu'une âme aimée s'envole de la terre vers le ciel et que, pour la première fois, elle apparaît devant son créateur.

M. Van Amberg se releva.

« Quittez cette chambre ! » dit-il à ses enfants et à son frère ; « je veux rester seul près de ma femme. »

On s'éloigna lentement du lit mortuaire ; la porte

s'ouvrit et se referma; Mme Van Amberg morte et son mari restèrent seuls.

Karl Van Amberg, debout près du lit, contempla ce pâle visage qui avait retrouvé dans le calme de la mort toute la beauté de la jeunesse. Une larme que les souffrances de la vie avaient encore laissée là, une larme que nulle autre ne suivrait, brillait sur la joue glacée de la morte; le bras qui avait cherché la main de M. Van Amberg était encore penché en dehors du lit; la tête inclinée était restée là où elle avait baisé cette main sévère. M. Van Amberg regarda, et son cœur, ce cœur qu'une enveloppe de glace semblait entourer, se brisa enfin.

« Annunciata! » s'écria-t-il, « Annunciata! »

Il y avait quinze ans que ce nom n'était sorti de la bouche de M. Van Amberg. Il se jeta sur le corps de sa femme; il la prit dans ses bras, il baisa son front.

« Annunciata! » dit-il, « n'est-ce pas que tu sens ce baiser de paix que je te donne avec amour!

Annunciata, nous avons bien souffert tous les deux, Dieu ne nous a pas donné de bonheur! Annunciata, je t'ai aimée depuis le premier jour où je te vis joyeuse enfant en Espagne, jusqu'à ce jour affreux où je te presse morte sur mon cœur. O Annunciata, que nous avons souffert! »

M. Van Amberg pleura.

« Repose en paix, pauvre femme! » murmura-t-il, « trouve dans le ciel le repos que la terre t'a refusé! »

Sa main en tremblant s'approcha des yeux d'Annunciata, il les ferma.

« Maintenant, » dit-il, « tu ne pleureras plus. Tes yeux sont clos pour le sommeil éternel. »

Il prit les mains de sa femme et les rapprocha l'une de l'autre.

« Tes mains, » murmura-t-il, « se sont souvent jointes pour prier, qu'elles restent jointes pour toujours! »

Puis il s'apprêta à voiler la figure d'Annunciata.

« Aucun regard humain, » dit-il, « ne verra plus ce front auquel Dieu avait donné la beauté ; le cercueil va se fermer sur cette tête si belle. Tu retournes à Dieu, Annunciata, ornée encore des dons qu'il t'avait faits. Je te vois pour la dernière fois ! »

Sa main laissa tomber sur Annunciata le drap qui devait l'ensevelir.

Karl Van Amberg s'agenouilla :

« Mon Dieu ! » s'écria-t-il, « moi, j'ai été sévère ; vous, soyez miséricordieux ! »

# IV

Quand M. Van Amberg sortit au commencement du jour de la chambre de sa femme, son visage avait repris l'expression qui lui était habituelle ; sa nature, un moment ébranlée, s'était domptée elle-même et retrouvait son niveau ; Annunciata avait emporté dans la tombe le dernier cri d'amour, la dernière larme de ce cœur d'airain. Il reparut aux yeux de tous comme le maître, comme le père inflexible, comme l'homme sur le front duquel nul chagrin ne laissait de trace. Ses filles s'inclinèrent sur son passage, Guillaume ne lui adressa pas la parole, l'ordre et la régularité revinrent dans la maison. Annunciata fut emportée sans bruit, sans cortége. Elle sortit, pour n'y plus revenir, de cette triste demeure où sa pauvre âme en peine s'était agitée jusqu'à la mort; elle cessa de vivre comme un son cesse de se faire entendre, comme un nuage passe, comme une fleur se fane : rien ne s'arrêta

parce qu'elle n'était plus. Si on la pleurait, on la pleurait tout bas; si on pensait à elle, on ne le disait pas; son nom n'était plus prononcé; seulement un peu plus de silence régnait dans l'intérieur de la petite maison rouge, et le regard de M. Van Amberg paraissait à tous plus rigide encore qu'auparavant.

La douleur profonde de Christine obéissait le jour à la volonté de fer qui pesait sur tous les membres de la famille : la pauvre enfant se taisait, travaillait, se mettait à table; elle continuait la vie comme si son cœur n'eût pas été brisé. Mais la nuit, quand elle était seule dans cette petite chambre où sa mère si souvent était venue pleurer avec elle, elle gémissait et laissait un libre cours à tout ce qu'elle avait refoulé au fond de son cœur pendant une insupportable journée : elle appelait sa mère, lui parlait, lui tendait les bras; elle eût voulu quitter ce monde pour la suivre au ciel; elle lui disait :

« Venez me prendre, ma mère! Loin de vous, loin de lui, je n'ai que faire de vivre, et je n'ai plus peur de la mort depuis que je vous ai vue mourir. »

Elle passait les nuits entières à regarder le ciel; elle y cherchait Annunciata dans la lueur des étoiles, dans les rayons de la lune; elle croyait que sa mère allait lui apparaître, et qu'il n'était pas possible qu'elle l'eût vue pour la dernière fois. Elle prêtait l'oreille quand il se faisait un grand silence, espérant que la douce voix tant aimée d'Annunciata allait se faire entendre. Si une feuille remuait sous le vent, son cœur battait à l'étouffer. « La voilà! » disait-elle. Mais non, le ciel gardait l'âme qui s'était envolée vers lui, sa voûte immense s'était refermée sur elle; nulle ombre ne descendait vers la terre, et nulle voix ne venait, comme un chant céleste, suspendre le silence de la nuit.

Depuis la mort d'Annunciata, on laissait Christine libre. Peut-être M. Van Amberg avait-il pensé, avec raison, que Christine ne ferait rien de sa liberté pendant ces premiers jours de deuil; peut-être, devant les cendres chaudes encore de sa femme, avait-il hésité à recommencer l'acte qui lui avait fait verser tant de larmes. Quel qu'en fût le motif, Christine était libre, en apparence du moins. Les trois sœurs, en grand deuil, ne songeaient point à franchir le

seuil de leur demeure; elles travaillaient tout le jour, près de la fenêtre basse du parloir, soupaient avec leur oncle et leur père, puis remontaient dans leurs chambres. Mais, pendant les longues heures d'un travail silencieux, Christine songeait à son ami; elle n'osait pas encore tenter de le revoir, elle eût cru entendre la voix de sa mère murmurer à son oreille : « Ma fille, il est trop tôt pour être heureuse; pleure-moi seule, et sans consolation. » Elle pensait bien qu'Herbert savait son malheur, et Herbert devait comprendre qu'il est des douleurs qu'il faut garder entières, et autour desquelles tout doit faire silence dans la vie. Christine était donc entièrement soumise à la volonté qui réglait l'emploi de chaque heure de la journée; elle était, comme Wilhelmine et Maria, toujours courbée sur son ouvrage. A voir ces trois jeunes filles travaillant, sans parler, avec une infatigable constance, nul n'eût pu se douter que leurs cœurs battaient bien différemment, que mille pensées se cachaient sous un de ces jeunes fronts, qu'une de ces âmes étouffait comme une captive dans cette atmosphère de silence et de froide monotonie.

Un matin, après une nuit de larmes, Christine

s'était endormie de fatigue. Des rêves pleins de trouble traversaient ses pensées; tantôt sa mère la prenait dans ses bras, la berçait comme on berce un enfant qui sommeille, et s'envolait avec elle à travers les nuages en lui disant : « Je ne veux pas que tu vives! la vie fait souffrir. J'ai demandé à Dieu de te faire mourir jeune, pour que tu ne pleures pas comme j'ai pleuré! » L'instant d'après, elle se voyait habillée de blanc, couronnée de fleurs, auprès d'Herbert qui lui disait : « Venez, ma fiancée! la vie est belle, mon amour vous préservera de toutes larmes, venez, nous serons heureux! »

Christine s'éveilla brusquement; un bruit sourd avait frappé son oreille, elle regarda autour d'elle; sa fenêtre était ouverte, et par terre, au milieu de la chambre, une lettre était attachée à un caillou dont le choc contre le plancher avait troublé le léger sommeil de la jeune fille. Le premier mouvement de Christine fut de courir à la fenêtre : elle ne vit personne; un buisson peut-être s'agitait du côté de la rivière, mais ses yeux ne purent rien distinguer. Elle ramassa la lettre, elle devina que c'était l'écriture d'Herbert. Il semble que l'on ne voit jamais

pour la première fois l'écriture de celui que l'on aime; le cœur la reconnaît comme si les yeux l'avaient déjà vue. Christine pleura de joie.

« O ma mère! » s'écria-t-elle.

Elle avait besoin de rapporter à sa mère le premier moment de bonheur dont elle jouissait après ces longs jours de deuil et de contrainte.

Christine se trompait. Si l'âme de sa mère avait pu veiller sur elle comme un ange gardien, elle serait venue étendre ses ailes sur la lettre que sa fille tenait, afin qu'elle ne pût pas la lire. Mais Christine était seule, un rayon du soleil levant éclairait la cime des saules, des souvenirs d'amour se réveillèrent dans le cœur de la jeune fille, et elle lut ce qui suit :

« Christine, je ne puis écrire que quelques lignes; une longue lettre difficile à cacher n'arriverait pas jusqu'à vous. Que votre âme écoute la mienne, qu'elle devine ce que je ne puis dire!

« Mon amie, vous le savez, ma famille m'a confié à votre père, et lui a donné sur moi toute autorité; il peut à son gré m'employer selon les exigences de ses maisons de commerce. Christine, je viens de recevoir l'ordre de m'embarquer sur un de ses vaisseaux, faisant voile pour Batavia. »

Un cri s'échappa des lèvres de Christine, et son regard, étincelant de larmes, dévora les lignes suivantes :

« Votre père met l'immensité de la mer entre nous; il nous sépare pour toujours. Ne plus nous voir, Christine, ne plus nous voir! est-ce possible? votre cœur aurait-il appris à comprendre ces mots-là depuis quelques jours que j'ai cessé d'être près de vous? Non, ma bien-aimée Christine, non, ma fiancée, il nous faut vivre ou mourir ensemble! Votre mère n'est plus, votre présence n'est plus nécessaire au bonheur de personne; on est sans pitié, sans affection pour vous; votre avenir est affreux. Je suis là, plein d'amour et de dévouement; je vous appelle, venez, nous fuirons ensemble. Dans le port du Hel-

der, il y a de nombreux vaisseaux; ils nous emmèneront tous deux bien loin de ces lieux où nous avons tant souffert. J'ai tout prévu, tout préparé, venez seulement, je vous attends Christine, du mot que votre main tracera va dépendre ma vie.... La vie, je n'en veux pas sans vous! Si nous devons être séparés pour toujours, si vous en signez l'arrêt, je n'achèverai pas l'existence amère que Dieu me destine; je dirai : Malheureux est le jour où je vis ma bien-aimée pour la première fois! ce jour-là a été toute ma vie. — Et vous, vous, Christine, loin de moi recommencerez-vous à aimer, à aimer un autre que moi!... ou vivrez-vous sans amour? Oh! venez, j'ai tant souffert sans vous! Nous irons en Espagne, à Séville, dans la patrie de votre mère, dans ce pays où l'on ne sait plus vivre quand on ne sait plus aimer. Je vous appelle, je vous attends, Christine! ma femme! Ce soir, à minuit, trouvez-vous au bord de la rivière, j'y serai.... et tout un avenir de bonheur est à nous. Venez, chère Christine, venez! »

Pendant que Christine lisait, un torrent de larmes

avaient, à son insu, inondé la lettre d'Herbert. Elle éprouva un instant de trouble affreux. Elle aimait avec passion, mais elle était jeune, et l'amour n'avait pu donner encore à cette âme pure l'audace qui brave tout. Elle se sentait frémir. Toutes les sages paroles entendues dans la maison paternelle, toutes les pieuses exhortations de l'oncle Guillaume, toutes les saintes prières apprises depuis l'enfance bourdonnèrent à ses oreilles; son Christ de bois semblait la regarder; les grains de son chapelet étaient chauds encore de la pression de ses doigts.

« Oh ! mon rêve ! mon rêve ! » dit-elle, « Herbert qui appelle sa fiancée, ma mère qui appelle sa fille! Lui, la vie et l'amour.... elle, la mort et le ciel !... O mon Dieu, mon Dieu ! » s'écria Christine en sanglotant.

Un instant elle essaya de regarder l'avenir en se disant qu'elle ne fuirait pas, qu'elle resterait dans cette triste maison, qu'elle vivrait isolée, pleurant Herbert, vieillissant sans lui, sans affection, entre ces murs sombres où nulle parole d'amour ne se ferait plus jamais entendre. Elle détourna les yeux avec

horreur, elle sentait que cet avenir était impossible. Puis son cœur se mit à battre violemment; elle baisa son chapelet, son livre de prières, comme si elle eût voulu dire adieu à tout ce qui avait vu l'innocence de ses premières années. Elle contempla la rivière, la voile blanche qui semblait faire de loin un appel à ses serments d'amour; elle sanglota, comme si elle brisait irrévocablement les liens qui devaient unir son passé à son avenir. Sa mère n'était plus là.... avec elle, toutes les saintes pensées, gardiennes de l'innocence, s'en étaient retournées au ciel : Christine, livrée à elle-même, suivit l'impulsion de sa nature passionnée; elle pleura, elle trembla, elle hésita, puis elle s'écria :

« Ce soir, à minuit, je serai sur les bords du fleuve ! »

Christine essuya ses larmes, resta quelques instants immobile pour calmer l'agitation qui s'emparait de son âme. Un avenir immense se déployait devant elle : la liberté allait lui être donnée; un autre monde se découvrait à ses yeux ; une vie nouvelle commençait pour elle.

Il fallut que Christine passât silencieusement la journée à travailler avec ses sœurs ; le fil se brisa maintes fois sous ses doigts ; sa main oubliait de tirer son aiguille ; ses yeux rêveurs contemplaient l'horizon et ne regardaient qu'à travers des larmes. Le temps pour elle semblait s'arrêter ; mille pensées confuses se pressaient dans sa tête : Herbert, l'avenir, une douce vie de bonheur....

Pendant ce temps, Wilhelmine, à moitié endormie, chantait lentement et à demi-voix en faisant tourner son rouet. Christine, presque malgré elle, malgré le trouble de son âme, écouta les bizarres paroles de la chanson. Elles étaient à peine prononcées ; on eût dit que Wilhelmine ne faisait que prêter sa voix à quelque être invisible qui parlait par sa bouche, tant elle paraissait insensible à ce qu'elle disait. Wilhelmine chantait ainsi :

Je gémis, je suis triste, et mon âme soupire,
Je veux partir !
C'est un autre pays qu'elle appelle et désire ;
Je veux partir.

Mais le monde est bien grand, moi je suis bien petite,
Pourquoi partir?
Le sapin sous le vent se balance et s'agite,
Pourquoi partir?

J'ai besoin du soleil comme les hirondelles,
Je veux partir!
Je chercherai des fleurs aux couleurs éternelles,
Je veux partir.

On s'aveugle en suivant un rayon de lumière;
Pourquoi partir?
Mon cœur n'est-il pas né dans ce coin de la terre....
Pourquoi partir?

Mon âme est comme un arbre agité par l'orage,
Je veux partir!
Il s'incline et ses fleurs tombent sur le rivage,
Je veux partir.

La fleur doit croître en paix dans un étroit espace,
Pourquoi partir?
Les pieds qui vont trop loin ne laissent nulle trace,
Pourquoi partir?

Vers vous, riants pays de la belle espérance,
Pourquoi partir?
Vous fuyez à mesure, hélas! que l'on avance,
Pourquoi partir?

Le bonheur dit toujours : « Je suis plus loin encore ! »
Pourquoi partir?
En vain, le voyageur court vers lui chaque aurore ;
Pourquoi partir?

Quitter son doux pays est chose triste et folle,
Pourquoi partir?
Il faut qu'au même lieu l'âme naisse et s'envole ;
Pourquoi partir?

Du toit de ma maison mon cœur veut aimer l'ombre,
Pourquoi partir?
Qu'au gré du ciel, le jour soit radieux ou sombre!...
Pourquoi partir?

Cette voix qui disait de rester pénétra tristement jusqu'au fond de l'âme de Christine. Quelques larmes tombèrent et mouillèrent son ouvrage. Elle regarda ses sœurs : Wilhelmine avait fini par s'endormir, comme si sa propre voix l'eût bercée ; Maria défaisait un nœud qui s'était formé dans un écheveau de fil, et toutes ses pensées étaient absorbées par cette occupation qui se prolongeait sans lui causer ni ennui ni impatience. Le brouillard couvrait la prairie et formait tout près de la fenêtre un voile épais que les yeux ne pouvaient pénétrer.

Il n'y avait de vie nulle part, ni dans les êtres ni dans les choses. Christine posa sa main sur son cœur qui battait avec violence, et elle répéta une des phrases de la romance :

J'ai besoin du soleil comme les hirondelles,
Je veux partir.
Je chercherai des fleurs aux couleurs éternelles,
Je veux partir!

« S'il n'y a de soleil, de repos, de bonheur que dans le ciel, » murmura la jeune fille, « après avoir cherché sur la terre, je mourrai, j'irai rejoindre ma mère! »

Christine reprit son ouvrage, et compta chaque minute qui la séparait de l'heure du départ.

Le soir vint enfin. Une lampe remplaça les dernières lueurs du jour; on se groupa autour d'une table au lieu d'être assis près de la fenêtre. Guillaume et Karl Van Amberg entrèrent : l'un prit un livre et lut tout bas, l'autre ouvrit de grands registres dans lesquels se trouvaient les comptes rendus de ses opérations commerciales. La lampe n'éclai-

rait personne suffisamment : les yeux étaient tristes comme les cœurs. La jeunesse, la vieillesse, l'insouciance, l'agitation, la douleur, tout se couvrait d'un même voile; le silence dominait toute chose. L'horloge sonnait lentement les heures qui se succédaient; quand son marteau frappa dix coups, il se fit quelque mouvement autour de la table : les livres se fermèrent, les ouvrages se plièrent. Karl Van Amberg se leva; ses deux filles aînées s'approchèrent de lui; il les baisa au front sans prononcer une seule parole. Christine qui, bien que libre, se sentait encore en disgrâce, s'inclina seulement devant son père. L'oncle Guillaume, à moitié endormi par sa lecture, remit lentement ses lunettes dans sa poche en murmurant quelque chose qui pouvait être : « Bonsoir! » mais ses paroles s'arrêtèrent à ses lèvres et n'atteignirent aucune oreille. On sortit du parloir, lentement, silencieusement. Les trois sœurs montèrent ensemble l'escalier de bois. Au moment d'entrer dans sa chambre, Christine sentit son cœur se serrer. Elle se retourna et regarda de loin ses sœurs. Le corridor était bien obscur; c'était une étroite galerie où même en plein jour les petits carreaux d'une seule fenêtre laissaient à peine péné-

trer la lumière. Le flambeau que chacune des jeunes filles tenait à la main n'éclairait que leur personne, et les faisait ressembler à de blanches apparitions traversant les ombres de la nuit.

« Bonsoir, Wilhelmine! bonsoir, Maria! » murmura Christine. Les deux sœurs se retournèrent, Christine vit leurs douces figures sourire et leurs mains s'appuyer sur leurs lèvres pour envoyer un baiser. Puis elles s'éloignèrent sans avoir rompu le silence.

Christine se trouva seule chez elle; elle ouvrit sa fenêtre; la nuit était calme, des nuages passaient souvent sur la lune et voilaient par moments la clarté de ses rayons; quelques étoiles brillaient entre chaque nuage. Christine ne fit aucun préparatif de départ; elle prit seulement le chapelet que sa mère lui avait donné et le ruban bleu attaché depuis si longtemps à la guitare, elle se couvrit de son mantelet noir et vint s'asseoir près de la fenêtre. Son cœur battait bien fort, mais aucune pensée distincte n'agitait son esprit; tout son corps tremblait et elle ne sentait nulle terreur; ses yeux étaient

remplis de larmes, et elle n'éprouvait nul regret. C'était pour elle une nuit plus solennelle que triste; le moment de la lutte était passé. Christine était irrévocablement décidée, elle attendait!

Qu'une heure peut compter différemment dans nos destinées! Pour Wilhelmine et Maria qui dormaient, l'heure qui s'écoulait n'était rien; pour l'oncle Guillaume qui était entre la veille et le sommeil, elle avait sa valeur véritable; pour Karl Van Amberg qui travaillait, elle était courte; pour Christine qui attendait, elle était éternelle. La pauvre enfant regardait les lieux qu'elle allait quitter et s'abîmait dans ses pensées, elle ne comprenait pas le calme des choses en présence de l'agitation de son âme. Elle se disait :

« Avec la même impassibilité la nuit passe donc sur l'univers entier! Rien ne trouble l'aspect de sa voûte immense, qu'elle s'étende sur les heureux de ce monde ou sur les infortunés dont le cœur se déchire. Elle est le silence éternel, le repos éternel! »

Et la jeune fille inquiète, effrayée, ajouta à voix

basse : « Que tout est sombre et silencieux autour de moi! Herbert, combien j'ai hâte d'entendre votre voix! »

Puis Christine pleura comme eût pleuré un enfant.

Enfin, le moment vint où l'horloge de la maison rouge sonna lentement minuit. Chaque coup retentit dans le cœur de Christine; elle rassembla ses forces, son courage, sa volonté, puis, se tournant vers l'intérieur de la chambre :

« Adieu, ma mère! » murmura-t-elle. Bien des êtres vivants reposaient sous ce toit, et Christine croyait ne quitter que celle qui n'y était plus.

« Adieu, ma mère! » répéta-t-elle.

Alors, ainsi qu'elle en avait arrêté le plan dans sa tête, elle s'approcha de la fenêtre; un treillage, destiné à des plantes grimpantes, tapissait le mur peu élevé : d'un pied ferme, Christine atteignit le treillage, sa main se cramponna aux branches des

espaliers; elle descendit lentement, s'arrêtant chaque fois que son pied ou sa main faisait craquer un peu de bois mort ou de feuillage. Le silence était si grand que le plus léger bruit semblait avoir le pouvoir de troubler le repos général; le cœur de Christine battait à l'étouffer. Enfin elle atteignit la terre; là, elle n'osa bouger, il lui semblait qu'on la voyait, qu'on l'entendait; mais, avec les mouvements de Christine, le bruit cessa, et le silence, à la fois consolateur et effrayant, régna de nouveau partout.

Christine fit quelques pas, leva la tête, et regarda la maison : la fenêtre de son père était encore éclairée; elle frémit, puis, se sentant plus de courage pour une minute d'audace que pour une demi-heure de précautions, elle se mit à courir à travers la prairie, et arriva, respirant à peine, à la haie de saules; elle se figurait que derrière elle l'herbe craquait sous un autre pas que le sien; la peur l'aveuglait, troublait sa raison. Avant de s'enfoncer dans les arbres, elle se retourna une dernière fois. Tout était solitaire et désert. Elle respira plus librement, et écarta les branches des saules pour se frayer

un passage; elle reconnut sans peine l'arbre aimé, témoin des rendez-vous d'autrefois; elle s'y pencha encore, et murmura bien bas : « Herbert, êtes-vous là? »

Une rame effleura l'eau.

« Me voici, Christine! » répondit Herbert.

La barque s'approcha du saule; le jeune étudiant se leva, tendit ses bras vers Christine qui sauta légèrement dans le bateau. Une profonde émotion troublait leurs deux cœurs, mais pas un mot ne fut prononcé. Herbert prit rapidement les rames et sortit de la petite baie ombragée, brisant les branches qui faisaient obstacle au passage du canot. Il gagna le milieu du fleuve. Alors la voile blanche, ce signal de leurs amours, se leva doucement au milieu de l'obscurité de la nuit; un vent léger l'enfla; la barque glissa sur l'eau, et Herbert, croyant à peine à son bonheur, vint s'asseoir aux pieds de Christine. Sa main chercha la main de la jeune fille; il entendit qu'elle pleurait, il pleura comme elle. Mais la nuit était belle, la lune donnait sa plus

douce lumière, l'eau avait un murmure qui semblait plus harmonieux que pendant le jour, la brise caressait leur front d'un souffle humide, la voile s'inclinait sur eux comme l'aile d'un être invisible; ils étaient jeunes, ils s'aimaient — il était impossible que la joie ne revînt pas dans leur cœur.

« Merci, merci, Christine! » murmura Herbert, « merci de tant de dévouement, de confiance et d'amour. Oh! que la vie va être belle maintenant! Nous sommes ensemble pour toujours.

— Ensemble pour toujours! » répéta Christine en laissant couler de nouveau ses pleurs.

La jeune fille sentait que les bonheurs trop grands se traduisent, comme la douleur, par les larmes.

« Ma fiancée, ma femme, » reprit l'étudiant, « il n'y a plus qu'une seule existence pour nous deux. Oh! l'avenir, qu'il soit long! Que cet immense univers ait une retraite bien ignorée où nous oublierons le reste de la terre!

— Herbert, je suis trop heureuse !

— Un jour de cette vie-là, Christine, et mourir, vaut mieux, n'est-ce pas, que vieillir sans avoir connu un pareil jour ! L'amour, voilà la vie véritable, voilà la seconde âme de notre être, l'âme la meilleure, sans laquelle l'autre n'existe qu'à moitié. Ma bien-aimée, regardez autour de vous et admirez ! Aviez-vous rien vu avant cette heure fortunée où nous regardons ensemble ? »

Christine leva ses grands yeux vers le ciel, elle contempla longtemps tous ces nuages qui passaient, toutes ces étoiles qui brillaient, tous ces rayons qui descendaient vers la terre; sa main pressait doucement celle d'Herbert. Mais au milieu de cette douce extase, Christine s'écria :

« Voyez donc, Herbert, la voile tombe le long du mât, la brise a cessé; nous n'avançons plus.

— Qu'importent la voile et la brise, » s'écria Herbert, « je vais ramer. Le port n'est pas loin, un

vaisseau à l'ancre attend notre arrivée pour voler vers l'autre extrémité du monde. »

Le jeune homme prit les rames, et la tête découverte, les cheveux au vent, il fit marcher le bateau avec rapidité.

Christine assise en face d'Herbert, enveloppée dans sa mante noire, lui souriait tandis que ses yeux tout humides restaient fixés sur lui ; elle avait avec effort regardé le ciel et toute sa splendeur, ce qui la détournait d'Herbert l'attristait ; elle n'avait pas assez vu celui qu'elle aimait ; elle l'avait tant aimé dans l'absence, qu'elle ne pouvait encore se distraire du bonheur de l'aimer en le voyant.

La barque fuyait : le fleuve, derrière elle, se couvrait d'écume ; le jour était bien loin encore ; tout souriait aux deux fugitifs qui se taisaient et se laissaient entraîner au gré de l'onde. L'amour, le silence, la nuit, la rêverie, tous les bonheurs qui rendent la vie trop belle faisaient battre leur cœur

Tout à coup Christine s'écria :

« Herbert, cher Herbert, n'avez-vous rien entendu ? »

Herbert cessa de ramer, se pencha, écouta.

« Je n'entends rien, » dit-il, « rien que le bruit de l'eau qui frappe le sable du rivage. »

Il reprit les rames ; le canot poursuivit sa course. Christine avait pâli ; à moitié levée, la tête tournée en arrière, elle essayait de voir, mais l'obscurité était trop profonde.

« Calmez-vous, ma bien-aimée, » dit Herbert en souriant à Christine, « l'effroi vous fait entendre des bruits qui ne sont pas ; rien n'est changé autour de nous ; tout est calme, tranquille, tout semble nous protéger et nous aimer.

— Herbert ! » s'écria Christine en se levant brusquement toute droite dans le bateau, « je ne me trompe pas ! Herbert, une rame frappe l'eau derrière

nous ; ne vous arrêtez pas pour écouter.... Pour l'amour du ciel, ramez, Herbert, ramez ! »

La terreur de Christine était si grande, elle paraissait si sûre de ce qu'elle disait, qu'Herbert lui obéit en silence, et un sentiment d'alarme lui glaça le cœur. Christine se rapprocha de lui, s'assit à ses pieds et murmura :

« Herbert, nous sommes poursuivis ! le bruit de vos propres rames vous a seul empêché d'entendre. Une barque suit la nôtre.

— S'il en est ainsi, » s'écria Herbert, « qu'importe ! l'autre barque ne porte pas Christine, l'homme qui la dirige ne défend pas sa vie, son bonheur, sa femme. Mon bras lassera le sien, sa barque n'atteindra pas la mienne ! »

Et Herbert redoubla d'efforts : les veines de ses bras se gonflèrent à se rompre, son front se couvrit de larges gouttes de sueur. Christine restait blottie aux pieds du jeune homme, se pressant contre lui, comme pour chercher un refuge.

« Hélas! « dit-elle, « je ne puis vous aider; je ne puis rien faire, pas même prier ma mère ou Dieu de nous sauver! ni l'un ni l'autre n'écouterait la prière d'un enfant qui s'enfuit de la maison de son père. »

Herbert ramait toujours; sa respiration ne s'échappait qu'avec effort de sa poitrine; ses narines gonflées semblaient demander plus d'air qu'il n'en trouvait à respirer. Tout à coup, il s'écria :

« J'entends, Oh! moi aussi.... j'entends! »

Il se courba sur ses rames, et fit un effort désespéré. Les larmes qui s'échappaient de ses yeux se mêlaient aux gouttes de sueur qui coulaient de son front.

D'autres rames frappaient l'eau non loin du bateau d'Herbert, une main vigoureuse et ferme les dirigeait. Le jeune étudiant sentait ses forces s'épuiser; il ramait en regardant Christine avec angoisse; personne ne parlait, le bruit seul des rames des deux

barques interrompait le silence; le fleuve écumait et formait de longs sillages derrière elles.

Tout était calme et serein comme au départ de Christine, l'âme seule de la jeune fille avait passé de la vie à la mort; ses yeux, pleins d'un feu sombre, suivaient avec terreur chaque mouvement d'Herbert; elle voyait à l'expression de souffrance répandue sur son visage, elle voyait à ses larmes qu'il restait peu d'espérance d'échapper par la fuite. Herbert, cependant, ramait avec l'énergie du désespoir; mais la barque fatale se rapprochait à chaque instant, son ombre se projetait sur le fleuve et se mêlait presque au sillage du canot d'Herbert. Enfin la lune, se dégageant d'un nuage, éclaira en plein le pâle et impassible visage de M. Van Amberg.

Christine poussa un cri déchirant et se précipitant vers Herbert :

« C'est mon père! » cria-t-elle, « Herbert, c'est mon père!! »

Herbert aussi venait de voir M. Van Amberg. L'é-

tudiant avait vécu trop longtemps dans la maison de Karl Van Amberg pour n'avoir pas subi, comme tout ce qui l'entourait, l'étrange fascination que cet homme exerçait. L'obscurité semblait s'être entr'ouverte pour montrer aux deux fugitifs, le père, le maître, le juge.

« Herbert, arrêtez! » s'écria Christine, « nous sommes perdus, il n'y a plus de salut possible : n'avez-vous pas vu mon père?

— Laissez-moi ramer! » répondit Herbert désespéré, en se dégageant de l'étreinte de Christine qui arrêtait son bras. Il donna un coup d'aviron si violent que la petite barque bondit sur le fleuve, et sembla gagner un peu de distance.

« Herbert, » reprit Christine, « je vous dis que nous sommes perdus. Ne voyez-vous pas mon père?... vous savez bien que toute résistance est maintenant inutile; Dieu ne fera pas un miracle en notre faveur. Herbert, je ne veux pas retourner dans la maison de mon père! On va nous atteindre,

et nous séparer.... faites chavirer cette barque et mourons ensemble, cher Herbert! »

Christine se précipita dans les bras de son ami. Les rames s'échappèrent des mains du jeune homme; il poussa un cri d'angoisse. Un instant, un seul instant, il eut la pensée d'obéir à Christine et de se laisser avec elle tomber dans le fleuve; mais Herbert avait un noble cœur, il repoussa cette tentation du désespoir.

« Non! » dit-il, « Dieu t'a donné la vie, lui seul doit te l'ôter! ma main, qui aurait voulu jeter à tes pieds tous les trésors de ce monde, ne te donnera pas la mort. »

Et comme Christine sanglotait, la tête appuyée sur son épaule :

« Ma fiancée, mon amie, » lui dit-il d'une voix étouffée, « soyez bénie! Vous m'avez aimé avec courage; votre dévouement a tenté l'impossible. Vous avez osé vous confier à moi, et malheureux que je suis, je ne puis vous défendre! O ma pauvre Christine, obéissez à votre père! que je ne sois

pas cause de votre éternel malheur!... Mon Dieu, ne me donnerez-vous aucun moyen de la sauver! »

Et Herbert jetait un regard désespéré sur le fleuve, sur les rives; il cherchait une chance de salut, il n'y en avait plus.

« Herbert! Herbert! » disait Christine, « sans vous, rien pour moi sur la terre! Je mourrai de vous avoir aimé. »

En ce moment, un choc violent ébranla la barque; le bateau qui la poursuivait venait de la heurter avec force, et M. Van Amberg entrait dans le canot d'Herbert. Herbert, par un mouvement machinal, serra Christine sur son cœur et recula, comme s'il pouvait, par la force, l'arracher à son père, comme s'il pouvait, dans cette barque, reculer assez loin pour n'être pas atteint.

D'un bras vigoureux, M. Van Amberg saisit Christine, dont la taille flexible ploya sur l'épaule de son père comme un roseau qui s'incline.

« Monsieur, » criait Herbert au désespoir, « grâce pour elle ! Je suis seul coupable. Ne faites peser sur elle aucun châtiment, je promets de m'éloigner, de renoncer à elle. Monsieur, grâce pour Christine ! »

Herbert parlait à une statue qui n'écoutait ni ne répondait. Dégageant des mains de l'étudiant la main de Christine qu'Herbert retenait encore, M. Van Amberg rentra dans son bateau, et, d'un coup de pied violent, il repoussa le canot d'Herbert. Forcées de céder à cette impulsion, les deux barques se séparèrent : l'une, vigoureusement dirigée, remonta le fleuve ; l'autre, livrée à elle-même, fut entraînée en sens contraire par le courant.

Huit jours après cette nuit fatale, les grilles d'un couvent se fermaient sur Christine Van Amberg.

# V

Sur la frontière de la Belgique, au sommet d'une colline, s'élève un grand bâtiment blanc, sans régularité, amas confus de murailles, de toits, d'angles et de plates-formes. Au bas de la colline, il y a un village, et les habitants ne regardent jamais sans un sentiment de respect l'édifice qui domine leurs humbles demeures, car on y voit le clocher d'une église, on y entend sans cesse le son religieux des cloches qui disent au loin qu'au sommet de cette montagne on prie Dieu pour tous les hommes. Ce bâtiment est un couvent; les pauvres, les malades connaissent bien le sentier qui, sur le flanc de la colline, conduit vers le seuil hospitalier des sœurs de la Visitation[1]. Le pays n'a rien d'agreste; la nature ne s'est pas chargée de charmer

1. Pour tous les détails cités sur la règle des couvents de la Visitation, voir les constitutions de saint François de Sales, livre VII de ses œuvres.

la solitude et de faire songer à Dieu par les beautés de l'univers qu'il a créé. C'est un coin de terre que nul ne visite; ceux qui y sont nés ne lui demandent pas d'être beau pour l'aimer; il est paisible, sans grande pauvreté, sans grande richesse; il n'est ni très-peuplé, ni très-désert. Le ciel est un peu nuageux, le vent de la mer souffle presque constamment. Dans son élan, la bourrasque ne s'arrête pas où finissent les vagues, elle court encore quelque peu sur les terres voisines et tourbillonne au-dessus des toits de chaume du village. Une rare verdure ne se mêle que de loin en loin aux lignes arides de l'horizon. Ceux qui étaient venus là construire une demeure pour y prier éternellement, avaient sans doute cette foi ferme et droite qui sait trouver des prières sans le secours de ce qui exalte l'imagination.

Ce furent les portes de ce couvent qui se refermèrent sur Christine Van Amberg. Ce fut dans ce lieu austère, séjour du silence et du dépouillement de soi-même, que Christine entra, pleine de jeunesse, de vie et d'amour. Il lui sembla que la pierre d'un tombeau venait de se sceller sur sa tête.

Dans une cellule qui n'avait rien qui la rendît plus commode ou plus ornée que les autres cellules du couvent, la supérieure était assise près d'une fenêtre, et lisait une lettre. C'était une femme de quarante ans, un peu pâle, un peu délicate, d'une physionomie douce, mais calme et pleine de sérénité. On eût dit à la voir qu'elle n'avait jamais senti un rayon de soleil ou entendu le bruit du monde; cela était vrai en effet. La supérieure était entrée toute jeune au couvent et y avait passé sa vie; elle ne savait rien du reste de la terre. La religion n'était pas venue pour elle comme une consolation après des larmes; elle avait été le commencement et la fin. Dans l'âme de la religieuse tout était repos. Cette âme était semblable à un arbre dont le feuillage n'aurait jamais été effleuré par le vent. Le calme de la première heure de son existence avait continué durant toute sa vie. Ses yeux n'avaient jamais regardé que les murs du couvent; ses oreilles n'avaient entendu que les voix douces et basses de ses compagnes, que le chant des prières, que le son des cloches. Son cœur n'avait jamais senti autre chose que de l'indifférence pour le monde, et de pieux désirs de s'envoler dans le sein de Dieu. Elle ne savait pas

que l'on pût aimer la vie ; elle y passait, sans compter les jours, ne se permettant pas d'en souhaiter la fin pas plus qu'elle ne permettait à son pied de marcher vite sur les dalles du couvent. Elle était mesurée, retenue de gestes, de mouvements et de pensées, heureuse de ce bonheur toujours égal que donnent une conscience pure et l'amour de Dieu. Avant d'être à la tête de la communauté, elle s'appelait sœur Louise-Marie ; en ce moment, elle s'appelait la Supérieure. Après trois années écoulées, elle devait avoir le bonheur de rentrer parmi les sœurs qui n'ont d'autres soins à prendre que celui de prier.

Voici la lettre que la supérieure lisait :

« Madame la supérieure,

« Je vous envoie votre nièce Christine Van Amberg et je vous demande de vouloir bien me rendre le service de la garder auprès de vous. Mon intention est de lui faire embrasser la vie religieuse ; employez l'influence de vos sages conseils pour y prédisposer

son esprit. Des fautes graves commises par cette enfant me forcent à l'éloigner de ma maison : en vue du repos de sa vie entière, il faut exercer sur elle une surveillance qu'elle ne saurait trouver autre part que dans un couvent. Veuillez, ma chère et vénérée parente, la recevoir sous votre toit ; l'avenir le plus souhaitable pour votre nièce Christine est qu'elle se décide à y rester toujours. Si elle s'informe d'un jeune homme nommé Herbert, vous pouvez lui dire qu'il est parti pour Batavia, et que de là il se rendra à nos autres comptoirs les plus éloignés.

« Je suis avec respect, madame la supérieure, votre parent et ami,

« Karl Van Amberg. »

Cette lettre n'excita chez la supérieure nulle curiosité ; elle n'avait pas encore vu Christine ; elle ne pouvait en ce moment lui parler, c'était l'heure du Silence. Après avoir lu ce que lui mandait Karl Van Amberg, qui était un des membres de sa famille, elle détourna ses pensées de ce sujet et reprit le li-

vre où elle cherchait quelques maximes à méditer. Son âme, ployée depuis longtemps à l'obéissance, se recueillit et revint à de graves pensées. Quand la cloche sonna, la supérieure se rendit au chœur, pria longtemps au milieu des sœurs, oublia l'univers entier, se releva sans savoir si c'était des heures ou des minutes qu'elle avait passées agenouillée devant l'autel, et donna le signal de la fin du silence en disant à la religieuse qui l'accompagnait : « Dieu nous bénisse, ma très-chère sœur! » Rentrée dans sa cellule, la supérieure envoya chercher Christine Van Amberg.

Christine vint : ses yeux étaient pleins de larmes; ses joues étaient marbrées, tant elles avaient été effleurées par le mouchoir qui voulait cacher les pleurs de la pauvre enfant; sa respiration était courte et s'échappait de ses lèvres presque comme un sanglot; ses membres étaient agités d'un tremblement nerveux; elle se soutenait à peine, et semblait affreusement souffrir d'âme et de corps.

La supérieure regarda Christine avec un grand étonnement; jamais elle n'avait vu une créature hu-

maine en proie à une pareille émotion. Son cœur, qui ne s'était pas blasé sur les maux des autres parce qu'autour d'elle tout était calme, se sentit à l'instant saisi de pitié, et quelques larmes montèrent à ses yeux; mais ces larmes-là ne ressemblaient pas à celles de Christine, elles étaient douces et semblaient venir du ciel pour consoler les malheureux.

La religieuse se leva, alla chercher Christine qui restait près de la porte, la fit asseoir à ses côtés, et lui dit doucement :

« Mon enfant, je vois que vous avez grand besoin que Dieu vienne à votre secours; il habite cette maison où on le sert avec amour; vous le prierez avec nous, nous le prierons avec vous.

— Je ne veux pas rester ici, madame, » s'écria Christine; « je mourrai si je reste enfermée dans ce couvent! Je ne veux pas, je ne peux pas me faire religieuse, rendez-moi ma liberté, madame. »

Ces mots furent prononcés avec l'énergie du désespoir, avec un accent que les murailles du cou-

vent n'avaient jamais entendu. La supérieure resta un instant interdite, comme si elle ne comprenait pas ce qu'elle entendait.

« Oh ! laissez-moi partir, madame, » reprit la jeune fille, en tombant aux genoux de la religieuse et en mouillant de larmes ses mains qu'elle embrassait : « par pitié, laissez-moi partir ! J'ai été libre toute ma vie ; je suis fiancée à un pauvre jeune homme qui mourra si l'on nous retient séparés. Je serai sa femme dévouée et obéissante, je remplirai et chérirai tous mes devoirs. Je n'ai plus de mère ! personne sur la terre n'a plus pitié de moi ! Vous qui ressemblez à un ange, madame, laissez-moi partir. »

La supérieure fut émue. Dans son émotion il y avait de l'étonnement, presque de la terreur ; elle frissonnait de voir cette âme, créée par le Seigneur pour le comprendre et l'adorer, se livrer à la tempête des passions comme une feuille que le vent a détachée de l'arbre. Mais cependant, tout bas, au fond de son cœur, son jugement droit et éclairé reprochait sévèrement à Karl Van Amberg l'usage qu'il faisait

de son autorité paternelle. Elle s'approcha de Christine et lui dit avec douceur :

« Appelez-moi votre mère; ici personne ne s'appelle *madame;* nous sommes une grande famille; vous n'avez plus autour de vous que des sœurs, et moi que vous devez nommer votre mère. Ne me parlez pas de votre vie passée, je serais inhabile à en guérir les blessures. Vous trouverez dans cette maison des cœurs, non pas plus touchés que le mien, mais plus éclairés pour vous guider. Vous comprenez, mon enfant, que vous ne pouvez aujourd'hui sortir d'ici; vous m'êtes confiée, je ne puis vous éloigner de ce couvent que pour vous remettre entre les mains de votre père. Puisqu'il croit sage de vous fermer momentanément sa demeure, il me semble, ma fille, qu'après la maison paternelle, il n'y a que la maison de Dieu. Essayez de respirer quelque temps l'air de ce séjour de paix, cherchez parmi nous le repos sans aliéner votre liberté; prenez la robe noire des postulantes, robe de bure sous laquelle le cœur apprend vite à ne battre que pour Dieu.

— Moi ! moi, » s'écria Christine, « me dépouiller

des vêtements que portent les femmes heureuses et libres! il me semblerait quitter Herbert pour toujours, il me semblerait mettre entre lui et moi un obstacle éternel. Oh! non, non, jamais! Ma mère, ne descendras-tu pas du ciel pour venir à mon secours?...

— La robe des postulantes n'est pas le vêtement des pieuses femmes qui se sont consacrées à Dieu. Ce vêtement doit être, avant les vœux, changé deux fois encore. La robe que je vous offre est destinée à celles qui veulent essayer la vie du cloître; vous la quitterez et la déposerez au seuil de notre porte, quand cette porte s'ouvrira à votre demande pour vous rendre au monde, mais nul ne saurait demeurer sous le toit de ce couvent sans porter les insignes qui séparent les serviteurs de Dieu du reste des hommes. Ce n'est point ici une maison d'éducation; on ne peut entrer parmi nous que comme postulante, et ne devriez-vous rester que quelques mois, il faut suivre la règle et prendre les vêtements du couvent. Votre père est irrité, que gagneriez-vous à être ramenée en ce moment près de lui? Essayez de fléchir sa colère par votre soumission, attendez, es-

pérez. Restez ici, on priera pour vous; nul n'y souffre longtemps.

— O mon Dieu, mon Dieu ! » s'écria Christine, « que faire, que devenir ? n'ai-je pas de place sur la terre?... n'y a-t-il pas un seul cœur pour me prendre en pitié ? Ces grilles fermées sur moi ne veulent s'ouvrir que pour me rendre à mon père.... Que faire ? grand Dieu, que faire ?

— Obéir et prier, mon enfant, » répondit la supérieure; « le temps fera le reste. Ne craignez pas, je vous protégerai.

— Je ne puis prier, « s'écria Christine, » le désespoir ne sait pas de prières ! Je me révolte contre ma destinée. Je veux être libre d'aimer et de vivre au grand air; ici.... ici, je ne puis prier !

La supérieure posa sa main sur les lèvres de Christine.

« Nous prierons donc pour vous, » lui dit-elle.

« Ah! » s'écria Christine, « si tous mes efforts sont impuissants pour me faire rendre la liberté, il y a dans le monde un être qui souffre comme moi, et qui, lui, saura délivrer la pauvre prisonnière. Herbert m'a dit que rien n'était impossible pour ceux qui aimaient. Herbert viendra à mon secours !

— Herbert est parti pour Batavia; il y fera un long séjour, de là il ira plus loin encore; il a quitté la Hollande pour de longues années. »

Christine poussa un cri déchirant et resta accablée, puis elle releva vers la supérieure son visage pâle et inondé de larmes :

« Maintenant, » dit-elle, « tous les lieux me sont indifférents, tous les vêtements sont les mêmes à mes yeux. Herbert m'a abandonnée, il a consenti à notre éternelle séparation ! »

Huit jours après, Christine prenait l'habit de postulante; elle savait que cet habit n'engageait pas sa liberté, elle pleurait pourtant. Deux sœurs conver-

ses l'aidaient à se vêtir. Immobile comme une statue, Christine se laissait faire, mais son cœur protestait avec énergie contre tout ce que cette robe semblait promettre à Dieu. Elle voulait sa liberté à défaut d'autre bonheur, et sa tête exaltée rêvait encore de traverser les mers pour retrouver Herbert. Jamais le pieux vêtement d'une postulante ne couvrit un cœur plus agité; jamais il ne fut mouillé de larmes plus amères.

Comme la toilette s'achevait, une des sœurs prit la main de Christine et voulut en ôter un anneau d'or qui s'y trouvait; ainsi le voulait la règle. Christine retira brusquement sa main.

« C'est Herbert qui me l'a donné ! » s'écria-t-elle ; « cet anneau, le seul bien qui me reste, ne me quittera qu'à la mort. »

La supérieure entrait.

« Je veux garder cet anneau ! » répéta Christine en montrant le cercle d'or qui brillait à son doigt.

La supérieure éloigna les sœurs, fixa sur Christine son regard calme, maternel et sérieux.

« Mon enfant.... » dit-elle.

Ces paroles rappelèrent à la jeune fille le temps heureux où sa mère lui parlait.

« Mon enfant, ces mots : *Je veux* — ne sont jamais prononcés en ces lieux. Dieu seul *veut*, et nous, nous obéissons. Rassurez-vous, nulle ne s'engage ici que par sa propre volonté ; ce n'est en ce moment pour vous qu'une retraite choisie par votre père. Si, après avoir prêté l'oreille aux voix qui vont vous parler de Dieu, vous pleurez encore comme aujourd'hui, les portes s'ouvriront, je vous rendrai à votre père ; d'ici là, obéissez comme, toutes, nous obéissons.

— Mon anneau, mon pauvre anneau ! » reprit douloureusement Christine, « tout ce qui me reste d'Herbert !...

— Il y a ici entre les âmes des liens meilleurs,

mon enfant. La prière est un souvenir qui réunit mieux que tous les signes visibles ceux qui peuvent penser l'un à l'autre sans remords. Et cette chaîne de cheveux qui entoure votre cou?

— Ce sont les cheveux de ma mère, » s'écria Christine, « même en ces lieux je puis les baiser et les couvrir de mes larmes!

— En ces lieux vous êtes plus près du ciel où est votre mère, que vous ne l'étiez quand vous viviez dans le monde; mais en ces lieux, même ce souvenir, mon enfant, doit se déposer aux pieds de Dieu. Une religieuse ne doit porter aucun ornement terrestre.

— Hélas! hélas! » murmura Christine, « il ne me restera donc plus rien sur la terre, ni les êtres que j'aimais, ni les choses que j'aimais à cause d'eux!

— Donnez-moi l'anneau de votre fiancé, je vous le rendrai si vous sortez d'ici. Quant aux cheveux de votre mère, écoutez : à l'extrémité des galeries du préau, il y a dans l'épaisseur de la muraille,

des chapelles où chaque printemps nous apportons les prémices de nos fleurs et de nos fruits; il est quelquefois permis d'y déposer les reliques chères à nos cœurs; venez y mettre comme un dépôt sacré les cheveux de votre mère : de là, vous pourrez les voir et prier devant l'autel qui les aura reçus. »

Christine suivit la supérieure; elles s'avancèrent en silence sous les galeries couvertes qui fermaient les quatre côtés du préau. Leurs pas seuls retentissaient sur les dalles de pierre, le coin du ciel qu'on apercevait au-dessus des murailles était voilé de nuages, le jour éclairait mal les murs noircis par le temps, tout était solitaire et silencieux. Ce n'était pas un de ces couvents où les jeunes filles que l'on élève apportent la jeunesse, le bruit, le mouvement, à côté du calme austère de la vie religieuse; c'était un couvent entièrement adonné au silence, à la prière, au dépouillement de soi-même, et il n'y a que les âmes ou très-simples ou très-élevées qui puissent comprendre la beauté de ce grand calme. Les âmes malades comme celle de Christine devaient reculer intimidées à l'aspect de ce saint lieu.

La supérieure s'arrêta devant une petite chapelle dédiée à la Providence. On voyait que cette chapelle était aimée; de nombreuses offrandes étaient venues l'orner. On eût dit que là le repos était encore plus grand qu'ailleurs; il y faisait plus sombre : dans cet angle des murs, le soleil disparaissait plus tôt qu'à l'autre extrémité du cloître. La supérieure prit les cheveux de la mère de Christine et les déposa sur l'autel. Christine à genoux par terre, ou plutôt affaissée sur elle-même, s'écria :

« Mon Dieu, je ne vous les donne pas, vous me les arrachez!

— Ma fille, » dit la supérieure en posant doucement sa main sur l'épaule de Christine, « veillez à vos paroles, à vos pensées; Dieu est là sur cet autel. Sous vos pieds, il y a des tombes. Ces dalles sont des tombeaux. Sœur Van Amberg, restez ici quelques instants en prières; puis vous nous suivrez quand nous traverserons cette galerie pour nous rendre au chœur. »

Christine resta seule; elle était immobile, et n'o-

sait faire aucun mouvement. La soirée était douce et sereine; un silence de paix régnait partout; l'herbe qui croissait dans le préau était éclairée par les premiers rayons de la lune; les tombes que le gazon recouvrait n'avaient rien de sinistre: c'était un saint repos après une sainte vie. Mais aux regards troublés de Christine, nulle chose n'apparaissait dans sa vérité; l'obscurité naissante, le voisinage des morts, les vêtements noirs qu'elle portait, ce nom de sœur Van Amberg qui semblait dire qu'elle n'était plus Christine comme autrefois, ces hautes murailles qui l'entouraient, tout la glaça de terreur. Elle se sentait étouffée, elle se crut descendue vivante dans une tombe, elle eut peur du bruit de ses sanglots qui se prolongeait sous les arcades du cloître, de l'ombre de sa personne qui s'agrandissait sous les rayons de la lune, de ce silence qui lui laissait entendre ses soupirs et ses larmes. Elle ne pria pas, elle regarda avec effroi autour d'elle, et resta sans mouvement, appuyée contre une muraille.

Du haut des voûtes de l'église, le son d'une cloche se fit entendre; son tintement égal et lent semblait venir du ciel, il était à la fois triste et doux;

Christine l'écouta. Son imagination malade voulait y retrouver une voix qui semblait l'appeler de loin à travers toutes les vagues de l'Océan ; puis la jeune fille crut encore y entendre comme le murmure de l'âme de sa mère qui l'appelait du haut des cieux; puis les cloches enfin semblèrent dire à Christine : « Priez! priez!... » et Christine leur répondit tout bas : « Je prierai quand je serai libre, je ne peux pas prier ici ! »

Tandis que tant de trouble et de tumulte se succédait au fond du cœur de Christine, dans l'enceinte de ces mêmes murailles d'autres cœurs paisiblement joyeux disaient :

« Béni soit le Seigneur qui nous a donné notre paisible retraite, le repos de chaque jour et le grand bonheur de l'aimer ! »

Une porte, au fond de la galerie, s'ouvrit; une longue procession de religieuses passa devant Christine, lentement, en silence, la tête baissée; puis les novices vêtues de blanc, passèrent; puis les postulantes, avec leurs longs vêtements de laine noire

qui traînaient sur les dalles, passèrent. La dernière d'entre elles s'approcha doucement de Christine, lui prit la main pour la relever, et, du doigt, lui montra la porte du chœur ; cette porte ouverte laissait voir les lumières qui brûlaient sur l'autel, et les religieuses, les premières arrivées, s'agenouillant devant le sanctuaire.

Christine se leva et entra dans le chœur, mais elle ne pria pas.

On laissa la sœur Van Amberg pendant quelque temps livrée à elle-même, lui demandant seulement d'assister aux prières. Christine passa ces jours-là dans une horrible angoisse. Aucun regard ne s'arrêta sur elle sans que ce regard ne trouvât son visage baigné de larmes. Ce n'est pas au couvent comme dans le monde, où mille soins empressés, où mille questions entourent la douleur. Christine pleurait sans se cacher, on la voyait et on la plaignait sans bruit. Au couvent, l'ami, le consolateur, c'est Dieu : on laissait le silence être grand, afin que sa voix se fît mieux entendre.

Les jours succédaient aux jours et Christine pleurait toujours, pleurait des larmes amères. Elle murmurait contre le ciel et contre les hommes; son cœur était révolté, tout la froissait, tout la faisait souffrir. Elle s'asseyait près des portes, près de ces portes éternellement fermées : il lui semblait que, là, l'air libre lui arrivait mieux qu'au milieu du couvent. Quand la maîtresse des postulantes s'arrêtait près d'elle et cherchait par quelques douces paroles à la calmer, Christine ne répondait pas, baissait la tête sur sa poitrine et pleurait encore.

La supérieure, témoin silencieux et éclairé de toute cette douleur, s'émut dans sa conscience. Après avoir longtemps observé Christine, elle prit une plume et écrivit ce qui suit :

A M. Karl Van Amberg.

« Mon très-cher parent,

« Vous m'avez envoyé votre fille en me témoignant le désir qu'elle se fît religieuse. Je viens vous dire, qu'après de mûres réflexions et un attentif

examen, il ne me paraît pas qu'il en doive être ainsi. Dieu appelle parfois des âmes pieuses et heureuses, qui viennent à lui au commencement de leur vie avec allégresse et confiance; d'autres fois il appelle des âmes brisées par le malheur, qui viennent à lui comme au grand consolateur de toutes souffrances; mais il n'ouvre pas sa sainte demeure à ceux qui n'y viennent que par obéissance à la volonté d'autrui, et dont le cœur se déchire du sacrifice. Ceux-là aussi sont ses enfants pourtant, mais il leur dit : « Allez me servir ailleurs. » Il y aura place dans le ciel pour tous les serviteurs de Dieu, quelle que soit la vigne à laquelle ils auront travaillé. Je vous adjure, mon cher parent, d'envoyer chercher votre fille Christine, d'étendre sur elle votre indulgence et de la laisser vivre dans la maison paternelle, qui est aussi une des maisons de Dieu. Ici, votre fille ne saurait être heureuse, et ici, nous sommes toutes heureuses. Que Dieu soit avec vous, mon très-cher parent.

« Sœur Louise-Marie,

« Supérieure du couvent de la Visitation, à ***. »

Puis la supérieure attendit, entourant Christine

de repos et de silence, et demandant à Dieu de venir au secours de cette enfant désolée.

Mais c'était ce silence et ce repos qui tuaient Christine. Elle eût voulu pouvoir éclater en reproches, troubler tout ce qui l'entourait du trouble de son cœur. Les lois du couvent pesaient sur elle comme un joug de fer.

La règle et l'habitude, qui font l'ordre et l'harmonie, n'apparaissaient à cette âme malade que comme la tyrannie d'une volonté autre que la sienne. Quand de hautes pensées n'ont pas amené le sacrifice volontaire de soi-même, les choses qui l'exigent matériellement, soumettant les actions sans soumettre l'esprit, ne nous atteignent qu'en nous faisant cruellement souffrir

Si Christine marchait, il fallait qu'elle marchât lentement; si elle parlait, il fallait que sa voix fût basse; si la cloche sonnait, il fallait s'agenouiller avec un cœur aride; si l'horloge marquait dix heures, il fallait se coucher sans sommeil; si le jour commençait à poindre, il fallait se lever avec des yeux

alourdis par le besoin de repos. Neuf fois par jour, la cloche disait d'aller prier. Pour les religieuses, cette cloche, voix amie descendant du ciel, semblait, en le divisant, rendre le temps plus facile à passer; mais pour Christine, c'était un supplice d'obéissance, qui brisait cette âme toute aux passions de la terre.

Quand, la nuit, elle était seule dans sa cellule, elle se levait et venait près de sa petite fenêtre essayer de découvrir un coin du ciel. La lune, les nuages, lui rappelaient cette dernière nuit d'espérance et d'amour, pendant laquelle elle vogua quelques heures, assise auprès d'Herbert, croyant à un avenir de liberté et de bonheur; puis elle appelait Herbert, lui parlait et pleurait. Après ces nuits d'insomnie, elle descendait au chœur avec des yeux encore mouillés de larmes, avec une pâleur mortelle répandue sur son visage, et le regard de la supérieure s'arrêtait sur elle comme pour lui donner une affectueuse pitié et lui faire de silencieux reproches.

Un jour, la supérieure la fit appeler et lui dit:

« Ma fille, je veux vous parler, je voudrais essayer de vous faire du bien Vos larmes continuelles attristent mon cœur; je ne croyais pas qu'une créature humaine pût autant pleurer. Les lois de ce couvent, que je relis chaque jour, disent, en parlant de la supérieure : *Elle élèvera avec un amour maternel les sœurs qui, comme les petits enfants, seront encore faibles à la dévotion, se ressouvenant de ce que dit saint Bernard à ceux qui servent les âmes : « La charge des âmes n'est pas des âmes fortes, mais des âmes infirmes.* » — Voyons, ma fille malade, la vie vous paraît donc bien dure?

— Oui, » répondit Christine, « elle est au delà de ce que je puis supporter. Je veux être libre!

— Vous avez seize ans, vous dépendez de tous ceux qui vous entourent; nulle part vous ne pouvez être libre.

— Eh bien! alors, je suis malheureuse; qu'on me laisse souffrir et pleurer!

— Ma fille, » répondit la supérieure, « je savais

bien tout le prix du bonheur paisible dont j'ai joui, mais vous m'apprenez tous les maux dont j'ai été préservée. Qu'y a-t-il donc ici qui puisse paraître plus pénible que les agitations dont le reste de la terre a rempli votre cœur? Avec les rayons du jour, la cloche, la même depuis notre enfance, nous éveille pour prier; nous l'aimons, elle nous rappelle les salutaires pensées qui doivent nous suivre en tous lieux. Au chœur, quelques-unes d'entre nous chantent, et leurs chants sont purs et doux. Les prières seraient belles, lues seulement par les yeux; elles sont plus belles encore chantées par des voix jeunes. Un grand calme descend dans nos cœurs; rien ne préoccupe nos pensées; rien de mal ne peut survenir; nous ne pouvons rien perdre; nul malheur ne peut nous atteindre. Les heures ne sont ni longues ni courtes, elles sont occupées et toujours semblables. Nous obéissons strictement aux ordres du Saint qui nous a tracé le chemin à suivre pour arriver au ciel. Notre travail est pour les pauvres ou pour notre maison. Il y a des heures d'un grand silence, mais, quand on a l'habitude du recueillement, on entend Dieu parler quand tout se tait. Nous obéissons ce n'est pas aux puissances de la terre,

c'est à Dieu. Nulle autorité ne dure ici ; dans trois ans, je serai à vos côtés. Nous sommes pauvres, mais chaque jour apporte le pain nécessaire, et le vêtement qui préserve du froid. Nous n'avons aucun lien, mais nous sommes toutes sœurs, et c'est parce que nous devons aimer tout le monde qu'on nous défend une seule amitié ; c'est pour que notre cœur s'ouvre plus large pour tous nos frères, qu'on ne lui permet pas le choix d'un seul. Si rien ne nous appartient, si nous ne faisons que passer dans nos cellules, si nous quittons nos livres, nos rosaires, pour en prendre d'autres inconnus qui ne nous ont pas encore vues prier, c'est que nous sommes des âmes heureuses cherchant le ciel, et il faut, pour être prêtes au moment du départ, couper d'avance tous les liens qui touchent à la terre. Nous sommes cloîtrées, mais qu'importe l'immensité d'un monde que nous ignorons ? Nos âmes savent bien franchir les murs de ce couvent ! elles ne cherchent pas à suivre les chemins de la terre ; elles s'élèvent, elles volent et vont au ciel trouver et adorer Dieu. Enfin, nous sommes calmes, et chaque brebis égarée qui arrive de loin pour entrer sous notre toit, dit que le repos n'existe qu'ici et qu'on ne le trouve en nul lieu

parmi les hommes. Toutes nos sœurs sont de bonnes et simples personnes, promptes au travail, douces d'esprit, qui savent sourire après avoir prié, qui sauront vous parler pour vous instruire, et vous parler encore pour vous égayer. Allons, sœur Van Amberg, ne vous roidissez pas contre l'atmosphère de paix qui règne à l'ombre du cloître; ne demandez pas impérieusement au Tout-Puissant, qui vous a créée pour le bonheur éternel, de vous prodiguer encore les terrestres bonheurs d'une vie qui, pour lui, fuit comme une minute. Ouvrez votre âme à la foi. *La foi est une belle aube qui, commençant à poindre, va continuellement croissant en clarté jusques au plein jour*[1]. »

La supérieure se tut. Christine avait écouté, mais sans cesser de pleurer; son cœur demeurait fermé pour toutes les voix qui disaient d'oublier celui qu'elle aimait.

La supérieure joignit les mains, et pria tout bas auprès d'elle; elle ne dit pas à la jeune fille la dé-

1. Saint François de Sales, *Traité de l'amour divin.*

marche qu'elle avait faite auprès de son père ; elle renfermait en elle l'espérance de la renvoyer un jour à sa famille, et, pleine d'un saint zèle, elle essayait du moins, par ce séjour momentané au couvent, de dompter cette âme ardente et insoumise.

Un jour, on envoya Christine soigner une sœur qui était malade. Chaque religieuse se relayait auprès de ce lit de douleur. Christine, en entrant dans la cellule de la malade, fut étonnée de voir qu'elle avait perdu l'aspect austère et triste de toutes les autres cellules. La fenêtre entr'ouverte laissait venir un rayon de soleil. Sur une petite table posée près du lit, il y avait un verre rempli de fleurs, luxe défendu dans l'intérieur du couvent ; un bouquet blanc ornait une image de la Vierge. Un livre pieux était ouvert auprès de la religieuse. Elle sourit doucement de l'étonnement de Christine.

« Ma sœur, » lui dit-elle, « venez respirer la bonne odeur répandue dans cette chambre. Saint François de Sales a écrit de sa propre main qu'il fallait rendre agréable la chambre des malades, qu'il fallait y porter des fleurs pour réjouir la vue. Ma sœur, les

anges du ciel descendent près du lit de ceux qui souffrent, car ceux qui souffrent avec un cœur soumis sont aimés de Dieu. Voyez, notre demeure s'égaye à mesure que nous approchons du moment de la quitter. Elle a l'air de se préparer pour une fête, car n'est-ce pas une fête que de s'envoler vers le ciel ?

— Ma sœur, » dit Christine, « souffrez-vous beaucoup ?

— Oui, je souffre et je crois que je vais mourir.

— Hélas ! vous êtes bien jeune !

— J'ai confiance dans le Dieu qui m'appelle, je suis prête à aller le trouver.

— Êtes-vous depuis longtemps au couvent ?

— Depuis dix ans.

— Dix ans ! Grand Dieu !

— Ce temps a passé bien vite, il m'a consolé des chagrins que j'avais emportés en fuyant le monde.

— Des chagrins, dites-vous? vous avez pleuré! Oh! parlez-moi, je vous en prie, ma sœur.

— J'ai perdu mon fiancé trois jours avant le jour fixé pour notre mariage; il est mort sous mes yeux. J'aurais voulu mourir avec lui! Dieu ne l'a pas permis. J'ai fait du moins ce qu'il dépendait de moi de faire : j'ai quitté le monde, je suis venue prier pour lui et attendre le moment de le rejoindre.

— Séparée pour toujours de celui que vous aimiez! Oh! que vous avez dû souffrir, ma sœur!

— Séparée sur la terre, mais non pour toujours!» répondit la religieuse; « et encore, » ajouta-t-elle, « j'ai vécu auprès de lui; ceux qui ne sont plus ne sont pas bien loin de ceux qui ne vivent que pour prier.

— Et vous n'avez pas pleuré toujours, toujours!

— J'ai pleuré, ma sœur, et vos larmes m'ont fait

souvenir de mes larmes d'autrefois. Mais j'étais restée plus longtemps que vous dans le monde, j'avais déjà appris à le connaître : tout se sépare sur la terre; on se quitte par la mort, par l'oubli, par les changements même dans les affections; on s'aime moins, après s'être aimé beaucoup; tout est triste, on pleure un peu partout. Eh bien! moi, je suis venue demander aux espérances éternelles de me consoler des espérances brisées de la terre. La vie est courte; les plus heureux sont ceux qui voient au delà. J'ai vécu paisible avec un souvenir, je meurs paisible avec une espérance. »

Christine ne questionna plus, mais ses larmes coulaient, et intérieurement son cœur répondait qu'elle, elle pleurerait toujours, et qu'il lui fallait ou vivre avec Herbert ou mourir.

Une nuit, pendant le sommeil des religieuses, le son des cloches retentit dans le couvent. Ces cloches annonçaient qu'une sœur était à l'agonie; c'était la religieuse soignée par Christine quelques jours auparavant, qui allait terminer sa courte existence.

Si la vie, dans un couvent, diffère de toute vie ailleurs, la mort, au couvent, diffère plus encore de la mort en tout autre lieu. La vraie mort de la religieuse s'est accomplie le jour de sa profession; l'autre n'est plus que le moment du repos et de la récompense. Aussi, dans cette cellule qu'une âme allait quitter pour le ciel, il n'y avait ni sanglots, ni larmes; un grand recueillement régnait sur tous les visages, ils étaient graves et calmes. La flamme des cierges apportés pour les dernières cérémonies de la religion, éclairait en plein le front serein de la mourante; ses lèvres s'entr'ouvraient pour répondre aux prières de ses compagnes; ses mains touchaient encore les grains du rosaire qu'elle avait chaque jour porté à son côté. Au pied du lit, la supérieure et les sœurs étaient agenouillées; celles des religieuses qui n'avaient pu trouver place dans l'étroite cellule étaient à genoux près de la porte, dans le corridor. Il n'y avait ni douleur, ni trouble, ni effroi; le silence régnait partout, des prières seules l'interrompaient. La mouraute était tranquille; l'assistance était recueillie; la mort n'était plus le spectre affreux qui glace d'horreur, mais l'ange consolateur qui vient chercher les enfants de

Dieu pour les mener à lui. Là, les passions humaines, là, tous les liens de la terre étaient oubliés ou vaincus; nul regret n'attristait le dernier départ, l'hymne de la délivrance se faisait seule entendre. Tous les cœurs désiraient le ciel, tous les yeux croyaient le voir s'entr'ouvrir pour recevoir l'épouse du Christ. La malade ne mourait pas en aimant la vie, ses compagnes ne vivaient pas en craignant la mort : c'était un spectacle imposant et solennel.

Comme le voyageur fatigué, après avoir suivi lentement la route longue et droite à l'extrémité de laquelle il entrevoyait un toit hospitalier, arrive plein d'allégresse au lieu du repos, ainsi la religieuse, après de longs jours tous semblables, arrive avec une sainte joie au jour de la mort qui donne le ciel pour demeure.

Christine s'agenouilla, mais son cœur était plein des troubles de la terre. Elle aimait la vie, et c'était à la vie et non au ciel qu'elle demandait des espérances et du bonheur.

Au milieu d'une prière, l'âme de la religieuse s'envola; elle mourut dans la paix du Seigneur, sans regret, sans crainte.

Alors s'accomplirent les cérémonies qui suivent la mort d'une sœur de la Visitation. On fut chercher dans les armoires la couronne de roses blanches conservée avec soin depuis le jour où la religieuse avait prononcé ses vœux, et on la lui posa sur la tête pour la dernière fois. Cette couronne blanche, les sœurs la portent quelques heures le jour de leur profession, puis elles les quittent en sachant que ces fleurs ne toucheront plus leur front que lorsqu'il sera glacé par la mort.

La religieuse, la couronne sur la tête, fut exposée dans sa bière ouverte au milieu du chœur du couvent.

On nomma deux sœurs pour veiller et prier. Christine Van Amberg fut une de celles qui restèent agenouillées près du cercueil.

La nuit fut longue et solennelle : au milieu de la chapelle reposait une femme qui avait cessé de vivre; près d'elle était une femme agitée de toutes les passions de la terre; entre elles deux, une religieuse, vivante comme l'une, calme comme l'autre, implorait la miséricorde divine.

Avec le jour, la supérieure vint prier près de la morte; puis elle s'éloigna, laissant d'autres sœurs pour veiller comme Christine avait veillé.

« Ma fille, » dit-elle doucement à Christine, « cette nuit a dû avoir pour vous de salutaires enseignements. Si notre vie vous paraît triste, notre mort doit vous paraître douce.

— Ma mère, » répondit Christine, « je veux bien mourir !

— Mon enfant, Dieu vous laissera vivre, » reprit la supérieure; « votre âme n'est pas prête : tâchez qu'elle prie et fasse silence. »

Un jour, les portes du couvent s'ouvrirent, non pour laisser entrer, mais pour laisser sortir. C'était

un rare événement, et peut-être était-ce la plus pénible des épreuves imposées aux saintes filles qui vivent dans l'abnégation d'elles-mêmes. Une religieuse de la communauté avait depuis vingt ans passé des jours uniformes et tranquilles dans ce cloître dont elle aimait les murs, l'église, le préau. Rien ne lui appartenait sur la terre, elle avait chaque année changé de cellule, changé de livres, changé de rosaire; mais les murailles de ce couvent, mais le chœur, mais les dalles sur lesquelles elle s'agenouillait depuis tant d'années, mais les compagnes qu'elle regardait quand elle ne leur parlait pas, tout cela était son bien, ses amis, ses liens. Un ordre émanant de l'autorité supérieure vint dire à la religieuse d'aller au delà des mers, en pays étrangers, porter l'appui de son zèle et de sa foi à quelques couvents éloignés, et y rester toute sa vie sans songer à revenir sous le toit qu'elle avait choisi. Les murs du cloître n'ont jamais entendu une parole de murmure; bien plus, les âmes n'y ont pas une seule pensée de révolte : la religieuse se prépara à obéir en silence. Si son cœur s'émut de tristesse et de regret, ce cœur était si soumis que, sans lutte violente, il sut ne pas laisser paraître au dehors la

tristesse qui pesait sur lui. Bien des mains se tendirent vers celle qui s'éloignait, bien des fronts furent graves, bien des bouches s'entr'ouvrirent, mais « *Dieu soit avec vous, ma sœur!* » furent les seules paroles qui s'échappèrent des lèvres. Le cloître laissa sortir une de ses filles. Celles qui restaient, priaient; celle qui partait, priait : les cœurs émus n'eurent d'autre expression pour traduire leur émotion que ces douces paroles : « Que la volonté de Dieu soit faite! » Puis les portes se refermèrent; le calme, l'ordre, le travail reprirent leur cours accoutumé. On avait obéi avec simplicité et humilité : tout était dit.

« Ma fille, » dit la supérieure à Christine, « l'exemple de l'abnégation de soi-même, de l'obéissance absolue, n'enseigne-t-il pas à votre âme la résignation? »

Christine garda le silence, mais ce silence n'était pas la soumission de son cœur.

La supérieure ne questionna plus. Parfois seulement elle appelait Christine dans sa cellule, elle la faisait s'asseoir près d'elle; elle lui prêtait des livres,

puis elle la laissait ou lire ou rêver. Comme dans toutes les cellules, les murs de celle qu'habitait la supérieure étaient couverts de sentences : c'étaient des voix qui parlaient sans parole. Le petit tabouret de Christine était placé en face d'une muraille sur laquelle on lisait : *Venez à moi, vous tous qui êtes chargés et qui souffrez, je vous soulagerai!* Pendant les longues heures du silence, si Christine levait les yeux, elle voyait cet appel fait à tous les malheureux. Si elle regardait d'un autre côté, ses yeux rencontraient le crucifix de bois. Si elle se détournait, elle voyait la supérieure agenouillée. Si elle laissait tomber sa tête sur sa poitrine, son livre de prières, ouvert sur ses genoux, frappait ses regards. Parfois, pour se livrer aux pensées de son cœur, Christine fermait les yeux, mais alors la cloche du couvent tintait doucement et disait encore de prier. Quand elle sortait de sa cellule, elle voyait ses compagnes calmes et recueillies la saluer en murmurant : « *Dieu soit avec vous, ma sœur!* » Quand elle mangeait, une voix douce lui disait de remercier le Seigneur.

En d'autres moments, si la cloche sonnait l'*heure*

*de l'obéissance*, toutes les religieuses quittaient ce qu'elles étaient occupées à faire, et, rangées autour de la supérieure, attendaient les ordres qu'elle allait donner. La supérieure, envoyait les sœurs à divers travaux, ainsi qu'elle le jugeait bon. Chacune avait sa tâche marquée; nulle ne la choisissait, toutes obéissaient. Les religieuses se répandaient dans les différentes parties du couvent pour vaquer à la besogne qui leur était confiée, et cette heure avait pris le saint nom de l'*heure de l'obéissance*.

Christine vit tout cela, mais personne ne la questionna. Ce qui se passa dans son cœur, nul ne le sut sur la terre.

Les cloches, les chants, les prières, le silence, les saints exemples, les douces paroles, les murs aux pieuses maximes, les tombes qui donnent de graves pensées, toutes ces choses, comme des anges invisibles, entouraient Christine—mais personne ne la questionna, et ce qui se passa dans son cœur, nul ne le sut sur la terre.

La supérieure ne reçut pas de réponse à la let-

tre qu'elle avait envoyée à Karl Van Amberg. Elle écrivit une seconde fois, elle parla au père de Christine d'une manière plus ferme encore ; elle ordonna presque qu'on vînt chercher la jeune fille. Une seconde fois sa lettre resta sans réponse.

# VI

Cinq ans s'étaient écoulés.

Un jour les portes du couvent s'ouvrirent pour laisser passer un étranger qui demandait à parler à la supérieure. C'était un vieillard; une canne soutenait ses pas chancelants. Tandis qu'il attendait dans le petit parloir, il passa plusieurs fois la main sur ses yeux, comme pour en essuyer les larmes.

« Pauvre, pauvre enfant ! » murmurait-il.

Quand la supérieure vint derrière la grille du parloir, le vieillard s'avança vivement vers elle.

« Je suis Guillaume Van Amberg, » lui dit-il, « le frère de Karl Van Amberg; je viens, Madame, chercher Christine Van Amberg, sa fille et ma nièce.

— Vous venez bien tard, » répondit la supérieure; « la sœur Marthe-Marie est au moment de prononcer ses vœux.

— Marthe-Marie !... je ne connais pas ce nom, » reprit Guillaume Van Amberg; « c'est Christine que j'appelle, c'est Christine que je demande.

— Christine Van Amberg, maintenant sœur Marthe-Marie, va prononcer ses vœux.

— Christine, religieuse! O mon Dieu, c'est impossible! Madame, on a brisé le cœur de cette enfant. C'est par désespoir qu'elle prendrait le voile; on l'a trop fait souffrir, on a été cruel! mais j'apporte avec sa liberté la certitude du bonheur qu'elle a souhaité toute sa vie, la permission d'épouser celui qu'elle aime. Christine me suivra si je puis seulement lui parler.

— Parlez-lui donc, et qu'elle parte, si telle est sa volonté!

— Merci, madame, merci ! Envoyez-moi mon enfant, envoyez-moi ma Christine, je l'attends avec impatience et bonheur. »

La supérieure se retira.

Resté seul, Guillaume, profondément ému, regarda autour de lui ; plus il regardait, plus il se sentait le cœur troublé ; un poids affreux oppressait sa poitrine ; il eût voulu prendre Christine entre ses bras, comme il le faisait quand elle était petite, et s'enfuir avec elle en toute hâte loin de ces grilles qui lui faisaient peur.

« Pauvre enfant, » murmurait-il, « quel séjour pour les belles années de ta jeunesse !... Oh! que tu as dû souffrir ! mais console-toi, chère enfant, me voici. »

Il se rappelait Christine la jeune fille sauvage, se plaisant à être libre, à courir en tous lieux ; puis Christine, la femme passionnée, pleine de trouble, d'amour et d'indépendance. Un sourire effleura les lèvres du vieillard, tandis qu'il songeait au cri de

bonheur que pousserait Christine, quand il lui dirait : « Tu es libre, et Herbert t'attend pour te conduire à l'autel. »

Son cœur battait comme il n'avait guère battu aux jours de sa jeunesse. A son insu, des larmes s'échappèrent de ses yeux : il ne savait si c'était des larmes de tristesse, lui venant à l'aspect du lieu austère qui avait été durant cinq années la demeure de Christine, ou si c'était des larmes de joie, lui venant du bonheur de la revoir et de la délivrer ; il comptait les minutes, et restait les yeux attachés sur la petite porte qui allait s'ouvrir pour laisser entrer Christine. Il ne pourrait la serrer dans ses bras—les grilles étaient là — mais du moins il allait l'entendre et la voir. Tout à coup son sang se porta violemment vers son cœur au bruit que fit une porte en tournant sur ses gonds ; cette porte s'ouvrit.

Une novice vêtue de blanc s'approcha lentement de Guillaume ; il regarda, recula, hésita, et s'écria :

« O mon Dieu ! est-ce Christine ? »

Guillaume gardait avec amour dans sa mémoire

le souvenir d'une brune enfant, vive, alerte, aux yeux brillants, au teint hâlé, aux mouvements brusques, courant plutôt que marchant, un peu comme la chèvre qui aime le flanc escarpé des montagnes. Il voyait devant lui une grande jeune fille, pâle et blanche comme les voiles qui l'entouraient; ses cheveux disparaissaient sous un épais bandeau de lin; sa taille élancée se trahissait à peine sous les plis de ses vêtements de laine blanche; ses mouvements étaient lents; ses yeux noirs étaient voilés par une indicible langueur; un calme profond régnait dans toute sa personne, mais ce calme était si grand qu'il ressemblait à l'absence de la vie. On eût dit que ses yeux regardaient sans voir, que ses lèvres ne savaient plus s'ouvrir pour parler, que ses oreilles écoutaient sans entendre. La sœur Marthe-Marie était belle, mais d'une beauté inconnue à la terre; c'était un repos infini, c'était un calme immuable qui la rendait belle.

Le vieillard se sentit troublé jusqu'au fond de l'âme; les paroles expirèrent sur ses lèvres. Il tendit vers Christine des mains qui ne pouvaient l'atteindre. Marthe-Marie essaya de sou-

rire, mais elle resta silencieuse et immobile devant son oncle.

« O mon enfant! » s'écria enfin Guillaume ; « oh! que tu souffres ici! »

Marthe-Marie branla doucement la tête, et la tranquillité du regard qu'elle fixa sur son oncle protestait contre les souffrances qu'il supposait.

« Est-il possible que cinq années aient pu ainsi changer ma Christine! C'est mon cœur qui te reconnaît, mon enfant, et non mes yeux. On t'a donc imposé bien des austérités, bien des privations?

— Non.

— On a fait peser sur toi un joug bien dur?

— Non.

— Tu as donc été malade?

— Non.

— Alors, ton pauvre cœur a trop souffert, il s'est brisé. Tu as beaucoup pleuré ?

— Je ne m'en souviens plus.

— Christine, Christine, es-tu vivante, ou est-ce l'ombre d'Annunciata qui est sortie de son tombeau ?... O mon enfant, en te voyant, je crois la voir telle que je l'ai vue, étendue sans vie sur son lit de mort ! »

Marie-Marthe leva ses grands yeux vers le ciel ; elle joignit ses mains et murmura :

« Ma mère !

— Christine, parle-moi, pleure avec moi ! tu m'effrayes par ton calme et ton silence. Ah ! c'est que, dans le trouble que j'éprouve, je ne t'ai rien expliqué.... Écoute-moi. Mon frère Karl, par la banqueroute d'un de ses associés d'outre-mer, a vu subitement sa fortune entièrement compromise. Pour empêcher une ruine totale, mon frère a été obligé de s'embarquer immédiatement pour les colonies. Il est parti croyant revenir au bout de quel-

ques années, mais maintenant il ajourne indéfiniment son retour; ses affaires rendent son absence nécessaire. Il a emmené ses deux filles aînées. Moi, trop vieux pour aller le rejoindre, trop vieux pour rester seul, on m'a donné Christine. Mais je n'ai pas voulu de toi, mon enfant, sans la possibilité de te rendre heureuse; j'ai demandé, avec de vives instances, la permission de te marier avec Herbert. Tu n'es plus une riche héritière; ton père absent, un vieillard comme moi n'était pas un soutien dont la protection pût durer bien longtemps : ton père a consenti à tout ce que je demandais. Il t'envoie, comme adieu, ta liberté et la permission d'épouser Herbert. Christine! tu es libre et Herbert attend sa femme. »

Les longs voiles de la novice vacillèrent comme si les membres qu'ils cachaient eussent tremblé un peu; elle resta quelques secondes sans parler, puis elle répondit :

« Il est trop tard! Je suis la fiancée du Seigneur. »

Guillaume jeta un cri de douleur. Il regarda avec

effroi l'immobile jeune fille qui se tenait droite devant lui.

« Christine! » s'écria-t-il, « tu.... tu n'aimes plus Herbert?

— Je suis la fiancée du Seigneur! » répéta la novice, les mains jointes sur sa poitrine, les yeux levés vers le ciel.

« O mon Dieu! mon Dieu! » s'écria Guillaume en pleurant, « mon frère a tué cette enfant! son âme a été *triste jusqu'à la mort!* Pauvre et chère victime de notre sévérité, dis-moi, Christine, dis-moi, que s'est-il donc passé en toi depuis que tu es ici?

— J'ai vu prier, j'ai prié. Il y avait de grands silences, je me suis tue; personne ne pleurait, j'ai essuyé mes larmes. Quelque chose de froid d'abord, puis de doux ensuite, a enveloppé mon âme. La voix de Dieu s'est fait entendre, je l'ai écoutée; j'ai aimé le Seigneur et je me suis donnée à lui. »

Puis, comme fatiguée de tant de paroles, Marthe-Marie se tut et retomba dans ce recueillement intérieur qui la rendait insensible à ce qui se passait autour d'elle.

En ce moment le son d'une cloche se fit entendre; la novice tressaillit et ses yeux brillèrent.

« Dieu m'appelle ! » dit-elle, « je vais prier.

— Eh quoi, Christine, tu vas me quitter ainsi?

— N'entendez-vous pas la cloche? c'est l'heure de la prière.

— Mais, ma fille, mon enfant, je venais pour t'emmener !

— Je ne sortirai plus d'ici. Adieu, mon oncle! » répondit Marthe-Marie en s'éloignant lentement.

Au moment d'ouvrir la porte pour quitter le parloir, elle se retourna vers Guillaume; son regard se fixa sur lui avec une triste et douce expression, ses

lèvres remuèrent comme pour lui envoyer un baiser, puis elle disparut.

Guillaume n'essaya pas de la retenir; il resta la tête appuyée contre la grille, et de grosses larmes coulèrent le long de ses joues. La cloche tintait toujours, elle lui semblait le glas funèbre de son enfant. Combien de temps resta-t-il ainsi abîmé dans ses réflexions? Guillaume ne s'en rendit pas compte. Un moment vint où il entendit une voix lui parler: c'était la supérieure qui, enveloppée dans ses voiles noirs, venait de s'asseoir de l'autre côté de la grille.

« J'avais prévu votre douleur, » lui dit la supérieure; « notre sœur Marthe-Marie ne veut pas vous suivre. »

Guillaume leva sur la religieuse son regard désolé.

« Hélas! hélas! » dit-il, « cette enfant que j'ai tant aimée m'a revue sans joie et m'abandonne sans regret!

— Écoutez, mon fils, » reprit la supérieure, « écoutez. Il y a cinq ans passés, on a amené ici une jeune fille au désespoir, pleine d'agitation et de trouble ; elle a cru descendre dans sa tombe en entrant au couvent. Pendant une année entière, nul n'a vu son visage sans y voir des pleurs. Dieu seul sait le nombre des larmes que les yeux doivent verser avant qu'une âme brisée revienne au calme et à la résignation ; les hommes ne sauraient les compter. Cette jeune fille a beaucoup souffert ; nous avons vainement demandé grâce pour elle, nous avons vainement appelé sa famille à son secours. Elle pouvait dire, comme il est écrit dans le psaume : *« Je me lasse à force de gémir et de soupirer ; mes yeux sont ternis de tristesse. »* Que pouvions-nous faire, si ce n'est de prier pour elle, puisque personne en ce monde ne voulait reprendre cette pauvre enfant ?

—Hélas ! » répondit Guillaume, « vos lettres ne nous sont pas parvenues. Mon frère était au delà des mers, et moi, n'ayant alors aucune espérance de faire changer les décisions de Karl, j'avais quitté sa maison devenue si vide et si triste !

— Les hommes abandonnaient cette enfant, » reprit la supérieure, « mais Dieu a regardé sa servante et il a consolé son âme. S'il ne veut pas rendre la force à son corps épuisé par la souffrance.... que sa volonté soit faite! Peut-être serait-il sage, serait-il généreux, de laisser maintenaut à cette jeune fille l'amour de Dieu qui lui est venu après tant de larmes; peut-être serait-il prudent de lui épargner de nouvelles secousses....

— Non! non! » interrompit Guillaume, « je ne puis donner à Dieu sans murmure ce dernier débris de ma famille, l'appui de ma vieillesse. Je veux tout tenter pour ramener son cœur à ses premiers sentiments. Rendez-moi Christine quelques jours seulement; laissez-moi lui faire revoir les lieux où elle est née, les lieux où elle a aimé. Mes prières ne sauraient la persuader, mais un ordre de vous la fera obéir; dites-lui de rentrer quelques instants sous le toit de son père. Si elle persiste dans sa résolution après cette dernière épreuve, eh bien! je vous la rendrai.

— Emmenez la sœur Marthe-Marie avec vous

mon fils, » répondit la supérieure, « je vais lui dire de vous suivre. Si Dieu a vraiment parlé à son âme, toutes les voix de ce monde n'arriveront pas jusqu'à elle; s'il en est autrement, qu'elle ne revienne pas au cloître, et qu'elle soit bénie partout où elle ira! Adieu, que la paix du Seigneur soit avec vous, mon fils. »

Et la supérieure s'éloigna.

Un peu d'espérance ranima Guillaume Van Amberg; il lui sembla qu'une fois le seuil du cloître franchi, Christine retrouverait sa nature d'autrefois, sa jeunesse et son amour; il crut qu'il allait emmener pour toujours son enfant loin de ces sombres murs. Agité d'une impatience douloureuse, il attendit. Bientôt un pas léger se fit entendre dans le corridor auprès du parloir. Guillaume se précipita vers la porte; Christine était là, et nulle grille ne la séparait plus de son oncle.

« Ma bien-aimée Christine! » s'écria Guillaume, « enfin je puis donc t'ouvrir mes bras et te serrer sur mon cœur. Viens, nous allons retourner dans

notre pays, et revoir la maison où nous avons tous vécu ensemble. »

La sœur Marthe-Marie était plus pâle encore qu'à sa première entrevue avec Guillaume; s'il eût été possible de saisir une expression quelconque sur ce calme visage, peut-être eût-on pu y entrevoir un peu de tristesse. La novice se laissa prendre par la main et conduire vers la porte du couvent; mais quand ces portes se furent ouvertes et qu'elle en eut franchi le seuil, le jour, l'air, le vent frappant son visage, elle chancela et s'appuya contre le mur extérieur.

Le soleil en ce moment déchirait les nuages et jetait des rayons d'or sur la plaine et sur la petite montagne; l'air était transparent, et l'horizon plat et monotone recevait de la lumière une espèce de beauté.

« Regarde, ma fille, » dit Guillaume à Christine qui restait immobile dans une muette contemplation, « regarde comme la terre est belle! Que cet air est doux à respirer! Qu'il est bon d'être

libre et de pouvoir avancer vers cet immense horizon !

— O mon oncle, » répondit la novice, « que le ciel est beau ! Voyez comme le soleil brille au-dessus de nos têtes ; c'est dans le ciel qu'il faut admirer ses rayons, ils sont déjà ternes et affaiblis quand ils touchent la terre. »

Guillaume entraîna Christine vers la voiture qui l'attendait; il s'y plaça près d'elle, et les chevaux partirent. Les regards de la novice restèrent longtemps tournés vers les murailles de son couvent; puis quand elle cessa de les apercevoir, elle ferma les yeux et sembla s'endormir. Pendant ce voyage, Guillaume essaya vainement de la faire causer : une grande fatigue l'accablait quand on la forçait à répondre; elle pensait et ne savait plus exprimer ses pensées; toute sa vie s'était réfugiée au fond de son âme. Marthe-Marie était habituée à la solitude et au silence, elle n'avait plus rien à dire au monde extérieur. Parfois seulement, elle murmurait :

« Comme la journée est longue ! rien n'en marque

les heures; je n'ai pas entendu une seule cloche aujourd'hui. »

Pâle et silencieuse, elle fit le voyage à côté de Guillaume, lui obéissant machinalement; mais comme si un voile eût été baissé sur ses yeux, elle ne vit ni la tristesse du vieillard, ni le pays qu'elle traversait. Enfin, on atteignit la petite maison aux briques rouges; la voiture roula dans la cour que l'herbe envahissait déjà. Gothon vint au-devant d'eux.

« Soyez la bienvenue, Mademoiselle, » murmura la vieille servante.

Christine, appuyée sur le bras de son oncle, entra dans le parloir où la famille Van Amberg s'était si souvent réunie. Le salon était désert et froid; ni livre ni ouvrage ne lui donnait l'apparence de l'habitation; vide de ses derniers hôtes, il attendait les nouveaux. On dirait que les lieux ont une vie qu'ils prennent ou quittent, selon qu'on vient à eux ou qu'on s'en éloigne. Christine traversa lentement cette salle bien connue, et vint s'asseoir sur la chaise

restée près de la fenêtre qui donnait sur la prairie. C'était là que sa mère avait vécu vingt ans, là que son enfance s'était écoulée auprès d'Annunciata.

Guillaume ouvrit la fenêtre, lui montra la pelouse, et plus loin le fleuve et les saules. Christine regarda silencieusement, la tête appuyée sur sa main, les yeux fixés sur l'horizon. Guillaume resta longtemps près d'elle, puis il posa sa main sur l'épaule de sa nièce et l'appela doucement : elle se leva. Il lui dit de le suivre, elle le suivit. Ils montèrent l'escalier de bois, traversèrent la petite galerie, et Guillaume ouvrit une porte.

« La chambre de ta mère, » dit-il à Christine.

La novice fit quelques pas, puis s'arrêta au milieu de la chambre; des larmes coulèrent de ses yeux, elle joignit les mains, elle pria.

« Ma fille, » lui dit Guillaume, « elle a ardemment souhaité ton bonheur.

— Elle l'a obtenu! » répondit la novice.

Le vieillard se sentait atteint d'une mortelle tristesse. Il lui semblait presser sur son cœur une morte à laquelle son amour ne rendait ni souffle ni chaleur.

Marthe-Marie s'avança vers le lit de sa mère, se prosterna et posa ses lèvres sur l'oreiller qui avait soutenu la tête mourante d'Annunciata.

« Ma mère, ma mère, à revoir bientôt! » murmura-t-elle.

Guillaume tressaillit; il emmena Christine et la conduisit dans sa petite chambre d'autrefois. Le lit aux rideaux blancs était encore là, la guitare était restée suspendue au mur; les livres que Christine avait aimés remplissaient les rayons de sa petite bibliothèque de bois. La fenêtre était ouverte et laissait apercevoir les saules et le fleuve, mais Marthe-Marie ne regarda rien de tout cela. Le crucifix de bois était encore sur la muraille; d'un pas rapide, la novice se dirigea vers lui, s'agenouilla, s'affaissa sur elle-même, appuya sa tête sur les pieds du Christ, ferma les yeux, et respira comme lorsqu'a-

près une longue fatigue on trouve le repos. Elle ne regarda rien, ni cette demeure de ses premières années, ni le jardin qu'elle avait tant parcouru, ni le fleuve témoin de ses amours; elle resta la tête appuyée sur les pieds du Christ, comme un exilé qui retrouve sa patrie, comme un matelot qui rentre au port.

Debout devant elle, Guillaume, les yeux humides de larmes, la contemplait en silence; Gothon, à l'écart, du revers de son tablier essuyait ses yeux. Plusieurs heures s'écoulèrent. L'horloge de la maison paternelle sonna; les oiseaux du jardin chantèrent; le vent fit gémir les arbres; au haut du colombier, les tourterelles roucoulèrent; dans la basse-cour, le coq chanta. Tous ces bruits aimés qui font partie du lieu qui nous vit naître ne purent distraire Marthe-Marie de son recueillement.

Guillaume, le cœur navré, s'éloigna et descendit seul dans le parloir. Il y resta longtemps plongé dans de sombres réflexions, songeant aux objets de ses affections éloignés pour toujours, puis à ceux qui, près de lui, étaient plus absents encore. Tout à

coup des pas précipités se firent entendre ; un jeune homme entra et se jeta dans les bras de Guillaume.

« O Herbert ! » lui dit le vieillard, « je vous attendais.

— Christine ! Christine ! » s'écria Herbert, « où est Christine ? Monsieur, n'est-ce pas un rêve ? M. Van Amberg me donne Christine !... je revois mon pays, et Christine m'est rendue !

— Karl Van Amberg vous la donne, mais Dieu vous la refuse ; » répondit tristement Guillaume.

Alors Guillaume raconta à Herbert ce qui s'était passé au couvent, ce qui s'était passé dans la maison rouge ; il donna mille détails et les redit mille fois sans pouvoir faire comprendre à Herbert la triste vérité.

« Ce n'est pas possible, » répétait l'étudiant avec énergie ; « si Christine est vivante, si Christine est ici, au premier mot prononcé par son ami, Christine répondra.

— Dieu le veuille! » s'écria Guillaume; « je n'ai plus d'espérance qu'en vous. Venez, allons la trouver. »

Herbert monta rapidement l'escalier; son cœur avait trop d'amour pour avoir beaucoup de crainte. Christine libre, c'était pour lui Christine prête à devenir sa femme. Il atteignit la petite chambre et ouvrit brusquement la porte.... mais, comme frappé de la foudre, il demeura immobile sur le seuil. Le jour allait finir, et ses dernières lueurs éclairaient Marthe-Marie qui se détachait comme une ombre blanche au milieu de l'obscurité du reste de la chambre. Elle était encore à genoux, la tête appuyée sur les pieds du Christ, et toute sa frêle personne perdue dans les plis de ses vêtements de novice.

Elle n'entendit pas la porte s'ouvrir.

Herbert la regarda longtemps, et un torrent de larmes s'échappa de ses yeux. Guillaume prit la main du jeune homme et la serra en silence.

« Monsieur, » murmura Herbert, « oh ! j'ai peur ! Ce n'est pas là ma Christine !... c'est une ombre sortie de la terre, ou un ange venu du ciel qui a pris sa place.

— Non, ce n'est plus là Christine ! » répondit tristement Guillaume.

Après quelques minutes d'une douloureuse contemplation, Herbert s'écria :

« Christine, chère Christine ! »

Au son de cette voix, la novice tressaillit, elle se leva toute droite et répondit :

« Herbert ! »

Comme autrefois, à la voix de son ami qui disait : « Christine ! » Marthe-Marie avait répondu : « Herbert ! »

Le cœur du jeune homme battait avec force ; il s'élança vers la novice, lui prit les mains :

« C'est moi, c'est Herbert! » s'écria-t-il en s'agenouillant devant elle.

La novice fixa sur lui ses grands yeux noirs, le regarda longtemps, et une faible rougeur passa sur son front; puis elle redevint pâle, et dit doucement à Herbert :

« Je ne pensais pas nous revoir sur la terre.

— Chère Christine, nous avons bien souffert, bien pleuré, mais des jours heureux se lèvent enfin pour nous. Mon amie, ma fiancée, nous ne nous quitterons plus! »

Marthe-Marie, retirant avec effort ses mains des mains d'Herbert, recula vers le Christ.

« Je suis la fiancée du Seigneur, » murmura-t-elle d'une voix tremblante, « il m'attend. »

Herbert poussa un cri de douleur.

« O Christine, chère Christine! rappelez-vous nos

serments, nos promesses, nos amours, nos larmes, nos espérances. Vous m'avez quitté en jurant de m'aimer toujours. Christine, si vous ne voulez pas me faire mourir de désespoir, souvenez-vous du passé! »

Marthe-Marie resta les yeux fixés vers le crucifix, ses mains jointes levées vers lui.

« Seigneur! » murmura-t-elle, parlez à son cœur comme vous avez parlé au mien. C'est un noble cœur digne de vous aimer. Plus fort que moi, Herbert pourra vivre encore même après avoir beaucoup pleuré.... consolez-le, Seigneur.

— Christine, mon premier amour! Christine, aimée avec constance pendant l'absence! Christine, le seul bien, la seule espérance de ma vie! m'abandonnerez-vous ainsi? Ce cœur qui fut tout à moi, m'est-il fermé pour toujours? »

Mais la novice, comme si elle n'eût plus su parler qu'à Dieu, continua doucement:

« Seigneur, il souffre comme j'ai souffert! versez donc sur lui le baume dont vous avez guéri mes blessures. En lui laissant la vie, prenez son âme comme vous avez pris mon âme. Donnez-lui cette immense paix qui descend sur ceux que vous aimez.

— O Christine, ma bien-aimée! » s'écria Herbert en s'emparant encore des mains de Marthe-Marie, « tournez vos yeux vers moi, voyez mes larmes! Amie de mon cœur, il me semble que tu sommeilles.... réveille-toi! ne te souvient-il plus de nos doux rendez-vous, des saules qui se penchaient vers l'onde, de ma barque où nous avons vogué toute une nuit en rêvant le bonheur de vivre ensemble? la lune se levait comme elle se lève en ce moment; la nuit était belle comme la nuit d'à présent est belle encore; nous étions l'un près de l'autre, comme je suis ce soir près de toi. On nous a séparés, et maintenant nous pouvons rester ensemble!... Christine, as-tu cessé d'aimer? as-tu tout oublié? »

Guillaume s'approcha d'elle et prit une de ses mains.

« Enfant chérie, » dit-il, « nous te supplions de ne pas nous quitter. Nous attendons de toi notre bonheur, reste avec nous, Christine! »

La novice, une main dans les mains d'Herbert, l'autre dans les mains de Guillaume, murmura lentement :

« Le corps qui repose dans la tombe n'en soulève pas la pierre pour rentrer dans le monde. L'âme qui a vu le ciel n'en descend pas pour revenir sur la terre. La créature à laquelle Dieu a dit : « Sois l'épouse du Christ » ne quitte pas le Christ pour s'unir à un homme.... et celle qui va mourir doit se détourner des affections de la vie.

— Herbert.... » s'écria Guillaume, « taisez-vous, taisons-nous ! j'ai peur ! Je sens à peine son pouls battre sous mes doigts ; elle me semble plus pâle encore que lorsqu'elle m'apparut pour la première fois derrière la grille du couvent.... nous lui faisons mal ! Assez, Herbert, assez ! Il vaut mieux encore la donner à Dieu sur la terre que de la lui envoyer dans le ciel.

— Ma fille, » ajouta Guillaume en posant sur son épaule la tête presque inanimée de Marthe-Marie, « ma fille, reviens à toi, ne ferme pas ainsi tes yeux! »

Et le vieillard pressait la jeune fille sur son cœur, comme une mère embrasse son enfant.

« Reviens à toi ! » reprit-il, « je te ramènerai dans la maison de Dieu. »

Marthe-Marie fixa sur son oncle un triste et doux regard; sa main pressa faiblement la main du vieillard, et se tournant vers Herbert :

« Vous, Herbert, » dit-elle d'une voix qu'on entendait à peine, « vous qui vivrez, ne le quittez pas.

— Christine ! » s'écria Herbert à genoux devant sa fiancée, « Christine ! allons-nous nous séparer pour toujours ? »

La novice leva les yeux vers le ciel.

« Pas pour toujours ! » répondit-elle.

« Silence, Herbert, maintenant silence ! » s'écria Guillaume ; « laissons cette jeune fille en paix. Que la volonté de Dieu soit faite !... inclinons nos têtes. O ma chère Christine, tes courtes années ont été cruellement éprouvées ! On dirait que Dieu n'avait pas voulu que tu vinsses sur cette terre, qu'il ne t'y avait pas marqué ta place, et qu'il te rappelle à lui pour ne pas t'y laisser. Quand, tous, nous t'abandonnions, Dieu seul est venu vers toi ; son amour n'est pas de ceux qui passent ! que Dieu te garde donc !... et fasse sa miséricorde qu'il ne te veuille pas plus près de lui encore ! Adieu, Christine ! rentre en paix dans ta sainte demeure et prie pour nous, ma fille. »

Quelques jours après, les portes du couvent s'ouvraient pour recevoir la sœur Marthe-Marie, et cette fois elles devaient se refermer sur elle pour toujours.

La novice se soutenait à peine en traversant les galeries du cloître ; elle alla se prosterner sur les marches de l'autel. La supérieure vint encore auprès d'elle à ce moment suprême.

« O ma mère ! » s'écria Christine qui retrouvait des larmes et pleurait comme aux jours de son enfance, « je l'ai revu et je l'ai quitté !

« Me voici, Seigneur, me voici! fidèle à mes promesses, j'attends la couronne qui me consacrera comme votre épouse. Votre voix maintenant est la seule qui frappera mes oreilles; je viens chanter vos louanges, prier et vous servir jusqu'à la fin de ma vie ! — Ma mère, faites préparer la robe de bure, la couronne blanche, la croix d'argent que le prêtre doit me donner au nom du Christ, je suis prête !

— Ma fille, » répondit la supérieure, « vous êtes bien malade, bien épuisée de tant de secousses; ne voulez-vous pas retarder la cérémonie de votre profession ?

— Non, ma mère, non, ne retardez-pas ! car je veux mourir l'épouse du Seigneur.... et le temps presse ! » répondit la sœur Marthe-Marie.

FIN D'UNE HISTOIRE HOLLANDAISE.

LE

# MÉDECIN DU VILLAGE.

Souffrez les retardements de Dieu, et ne vous lassez pas d'attendre.
*Ecclésiaste*, chap. II.

LE

# MÉDECIN DU VILLAGE.

« Qu'est-ce ceci? » s'écrièrent à la fois plusieurs personnes qui se trouvaient réunies dans la salle à manger du château de Burcy.

La comtesse de Moncar venait d'hériter, par la mort d'un oncle fort éloigné et fort peu pleuré, d'un vieux château qu'elle ne connaissait pas, quoiqu'il fût à peine à quinze lieues de la terre qu'elle habitait l'été. Mme de Moncar, une des plus élégantes et presque une des plus jolies femmes de Paris, aimait médiocrement la campagne. Quittant

Paris à la fin de juin, y revenant au commencement d'octobre, elle entraînait chez elle, dans le Morvan, quelques-unes des compagnes de ses plaisirs de l'hiver et quelques jeunes gens, choisis parmi ses danseurs les plus assidus. Mme de Moncar était mariée à un homme beaucoup plus âgé qu'elle et qui ne la protégeait pas toujours par sa présence. Sans trop abuser de sa grande liberté, elle était gracieusement coquette, élégamment futile, heureuse de peu de chose, d'un compliment, d'un mot aimable, d'un succès d'une heure, aimant le bal pour le plaisir de se faire jolie, aimant l'amour qu'elle inspirait pour voir ramasser la fleur qui s'échappait de son bouquet. Lorsque quelques grands parents lui faisaient une docte remontrance : « Laissez, » disait-elle, « laissez-moi rire et prendre gaiement la vie ; cela est moins dangereux que de rester dans la solitude à écouter les battements de son cœur. Moi, je ne sais seulement pas si j'ai un cœur ! » Le fait est que la comtesse de Moncar ignorait à quoi s'en tenir à cet égard. L'important, pour elle, était que ce point restât douteux toute sa vie, et elle trouvait prudent de ne pas se laisser le temps de réfléchir.

Un matin donc, elle et ses hôtes, par une belle matinée de septembre, se mirent en route pour le château inconnu avec l'intention d'y passer une journée. Un chemin de traverse, que l'on disait praticable, devait réduire à douze lieues le voyage que l'on entreprenait. Le chemin de traverse fut affreux : on s'égara dans les bois; une voiture se cassa; enfin ce ne fut que vers le milieu du jour que les voyageurs, fatigués et peu émerveillés des beautés pittoresques de la route, arrivèrent au château de Burcy, dont l'aspect ne devait guère consoler des ennuis du voyage.

C'était un grand bâtiment aux murs noircis. Devant le perron, un jardin potager, en ce moment sans culture, descendait de terrasse en terrasse, car le château, adossé aux flancs d'une colline boisée, n'avait aucun terrain plat autour de lui; des montagnes l'écrasaient de tout côté : elles étaient rocailleuses, et les arbres, poussant au milieu des rochers, avaient une verdure sombre qui attristait la vue. L'abandon ajoutait au désordre de cette nature sauvage. M^me^ de Moncar resta interdite sur le seuil de son vieux manoir.

« Voilà qui ne ressemble guère à une partie de plaisir, » dit-elle, « et il me prend envie de pleurer à l'aspect de ce lugubre lieu. Cependant voici de beaux arbres, de grands rochers, un torrent qui gronde : il y a peut-être là une certaine beauté. Mais tout cela est plus sérieux que moi, » ajouta-t-elle en souriant. « Entrons et voyons l'intérieur.

— Oui, voyons si le cuisinier parti hier en avant-garde, est arrivé plus heureusement que nous, » répondirent les convives affamés.

Bientôt on acquit l'heureuse certitude qu'un abondant déjeuner serait rapidement servi, et l'on se mit, en attendant, à parcourir le château. Les vieux meubles couverts de toiles usées, les fauteuils qui n'avaient plus que trois pieds, les tables qui branlaient, les sons discords d'un piano oublié là depuis vingt ans, fournirent mille sujets de plaisanteries. La gaieté reparut. Au lieu de souffrir des inconvénients de cet inconfortable séjour, il fut décidé que l'on rirait de tout. D'ailleurs, pour ce monde jeune et oisif, cette journée était un événement, une campagne presque périlleuse, dont l'originalité com-

mençait à parler à l'imagination. On avait brûlé un fagot dans la grande cheminée du salon; mais des bouffées de fumée s'étant fait jour de toutes parts, chacun s'enfuit dans le jardin. L'aspect en était bizarre; les bancs de pierre étaient couverts de mousse; les murs des terrasses, souvent éboulés, avaient laissé croître entre leurs pierres mal jointes mille plantes sauvages, tantôt s'élançant droites et hautes, tantôt tombant à terre comme des lianes flexibles. Les allées avaient disparu sous le gazon; les parterres, réservés aux fleurs cultivées, avaient été envahis par les fleurs sauvages, qui poussent partout où le ciel laisse tomber une goutte d'eau et un rayon de soleil : le liseron blanc entourait et étouffait le rosier des quatre saisons; le mûrier sauvage se mêlait aux fruits rouges des groseillers; la fougère, la menthe au doux parfum, les chardons à la tête hérissée de dards, croissaient à côté de quelques lis oubliés. Au moment où les voyageurs entrèrent dans l'enclos, mille petites bêtes, effrayées de ce bruit inaccoutumé, s'enfuirent sous l'herbe, et les oiseaux quittèrent leurs nids en volant de branche en branche. Le silence, qui pendant tant d'années avait régné dans ce paisible lieu, fit place

au bruit des voix et à de joyeux éclats de rire. Nul ne comprit cette solitude, nul ne se recueillit devant elle ; elle fut troublée, profanée sans respect. On se fit de nombreux récits des différents épisodes des plus jolies soirées de l'hiver, récits entremêlés d'aimables allusions, de regards expressifs, de compliments cachés, enfin de ces mille riens qui accompagnent les conversations de ceux qui cherchent à se plaire, n'ayant pas encore le droit d'être sérieux..

Le maître d'hôtel, après avoir vainement erré le long des murailles du château pour trouver une cloche qui pût retentir au loin, se décida enfin à crier du haut du perron que le déjeuner était servi. Le demi-sourire qui accompagnait ces paroles prouvait qu'il se résignait, comme ses maîtres, à prendre le parti de manquer ce jour-là à toutes ses habitudes d'étiquette et de convenance. On se mit gaiement à table. On oublia le vieux château, le désert où il se trouvait, la tristesse qui y régnait; tout le monde parla à la fois, et l'on but à la santé de la châtelaine ou plutôt de la fée, dont la seule présence faisait de cette masure un palais enchanté.

Tout à coup tous les yeux se tournèrent vers les croisées de la salle à manger.

« Qu'est-ce ceci? » s'écria-t-on.

Devant les fenêtres du château, on vit passer et s'arrêter une petite carriole d'osier peinte en vert, avec de grandes roues aussi hautes que le corps même de la voiture; elle était attelée à un cheval gris, gros et court, dont les yeux semblaient être menacés par les brancards qui, du cabriolet, allaient toujours en s'élevant vers le ciel. La capote avancée de la petite carriole ne laissait voir que deux bras couverts des manches d'une blouse bleue, et un fouet qui chatouillait les oreilles du cheval gris.

« A propos, mesdames! » s'écria M$^{me}$ de Moncar, « j'ai oublié de vous prévenir que j'avais été absolument forcée de prier à notre déjeuner le médecin du village, un vieillard qui jadis a rendu des services à la famille de mon oncle et que j'ai entrevu une ou deux fois. Ne vous effrayez pas de cet hôte, il est fort taciturne. Après quelques paroles de politesse, nous ferons comme s'il n'était

pas là; d'ailleurs je ne suppose pas qu'il veuille beaucoup prolonger sa visite. »

En ce moment, la porte de la salle à manger s'ouvrit, et l'on vit entrer le docteur Barnabé. C'était un petit vieillard bien faible, bien chétif, à la physionomie douce et calme. Ses cheveux blancs étaient attachés derrière sa tête et formaient une queue, selon la mode ancienne; un œil de poudre couvrait ses tempes, ainsi que son front sillonné de rides. Il portait un habit noir et des culottes à boucles d'acier. Sur un de ses bras était placée une redingote ouatée de taffetas puce; l'autre main tenait une grande canne et un chapeau. L'ensemble de la toilette du médecin du village prouvait qu'il avait ce jour-là apporté beaucoup de soin à se parer, mais les bas noirs et l'habit du docteur étaient couverts de larges taches de boue, comme si le pauvre homme eût fait une chute au fond de quelque fossé. Il s'arrêta sur le seuil de la porte, étonné de se trouver en si nombreuse compagnie; un peu d'embarras se peignit un instant sur sa physionomie, puis il se remit et salua sans parler. A cette entrée étrange, les convives furent saisis d'une

grande envie de rire qu'ils réprimèrent plus ou moins bien. Mme de Moncar seule, en maîtresse de maison qui ne peut pas faillir à la politesse, garda son sérieux.

« Mon Dieu! docteur, auriez-vous versé? » demanda-t-elle.

Le docteur Barnabé, avant de répondre, regarda tout le monde qui l'entourait, et quelque simple et naïve que fût sa physionomie, il était impossible qu'il ne se rendît pas compte de l'hilarité causée par sa venue. Il répondit tranquillement :

« Je n'ai pas versé. Un pauvre charretier est tombé sous les roues de sa voiture ; je passais, je l'ai relevé. »

Et le docteur se dirigea vers celle des chaises restée vide autour de la table. Il prit sa serviette, la déploya, en passa une des extrémités dans la boutonnière de son habit, et étala le reste sur sa poitrine et sur ses genoux.

A ce début, de nombreux sourires errèrent sur les lèvres des convives; quelques chuchotements rompirent le silence. Le docteur ne leva pas les yeux, peut-être ne vit-il rien.

« Y a-t-il beaucoup de malades dans le village? » demanda Mme de Moncar, tandis que l'on servait le nouveau venu.

« Mais oui, madame, beaucoup.

— Le pays est-il donc malsain?

— Non, madame.

— Mais ces maladies, d'où viennent-elles?

— Du grand soleil pendant les moissons, du froid et de l'humidité pendant l'hiver. »

Un des convives, affectant un grand sérieux, se mêla à la conversation. « Alors, monsieur, dans ce pays sain, on est malade toute l'année? » Le docteur tourna ses petits yeux gris vers son interlocuteur,

le regarda, hésita, et sembla retenir ou chercher une réponse. Mme de Moncar intervint avec bonté.

« Je sais, » dit-elle, « que vous êtes ici la providence de tout ce qui souffre.

— Oh! vous êtes trop bonne; » répondit le vieillard, et il parut fort occupé d'une tranche de pâté qu'il venait de se servir.

Alors on laissa le docteur Barnabé livré à lui-même, et la conversation reprit son cours.

Si les regards, par hasard, tombaient sur le paisible vieillard, on glissait sur lui un léger sarcasme qui, mêlé à d'autres discours, devait, pensait-on, passer inaperçu de celui qui en était l'objet. Ce n'était pas que ces jeunes gens et ces jeunes femmes ne fussent habituellement polis et n'eussent de la bonté au fond du cœur; mais ce jour-là le voyage, l'entrain du déjeuner, leur réunion, les rires qui avaient commencé avec les événements de la journée, tout cela avait amené une gaieté sans raison, une moquerie communicative, qui les rendaient sans

merci pour la victime que le hasard jetait sur leur chemin. Le docteur parut manger tranquillement, sans lever les yeux, sans prêter l'oreille, sans proférer une parole; on le tint pour sourd et muet, et le déjeuner s'acheva sans contrainte.

Quand on sortit de table, le docteur Barnabé fit quelques pas en arrière, laissant chaque homme choisir la femme qu'il voulait reconduire au salon.

Une des compagnes de Mme de Moncar étant restée seule, le médecin du village s'avança timidement et lui offrit, non le bras, mais la main. Les doigts de la jeune femme furent à peine effleurés par les doigts du docteur qui, légèrement incliné en signe de respect, s'avança à pas comptés vers le salon. De nouveaux sourires accueillirent cette entrée, mais aucun nuage ne se montra sur le front du vieillard que l'on déclara aveugle aussi bien que sourd et muet.

M. Barnabé, s'étant séparé de sa compagne, chercha la plus petite, la plus modeste des chaises du salon. Il la poussa à l'écart bien loin de tout le

monde, s'y assit, plaça sa canne entre ses genoux, croisa ses mains sur la pomme de la canne, et vint appuyer son menton sur ses mains. Dans cette position méditative il resta silencieux, et de temps à autre ses yeux se fermèrent comme si un doux sommeil qu'il n'appelait ni ne repoussait eût été au moment de s'emparer de lui.

« Madame de Moncar, » dit un des voyageurs, « je pense que vous n'avez pas le projet d'habiter ces ruines et ce désert?

— Non vraiment; mais voici de hautes futaies, des bois agrestes, M. de Moncar pourrait bien être tenté au moment des chasses de venir ici passer quelques mois d'automne.

— Mais alors il faut abattre, reconstruire, déblayer, arracher.

— Faisons un plan! » s'écria la jeune comtesse. « Sortons, et traçons le jardin futur de mes domaines. »

Il était dit que cette partie de plaisir tournerait mal. En ce moment un gros nuage creva et laissa tomber une pluie fine et serrée. Impossible de quitter le salon.

« Hélas! qu'allons-nous faire? » reprit Mme de Moncar; « les chevaux ont besoin de plusieurs heures de repos. Il est évident qu'il pleuvra longtemps : cette herbe qui pousse partout sera mouillée à ne pouvoir laisser faire un pas d'ici à huit jours; toutes les cordes du piano sont cassées; il n'y a pas un livre à dix lieues à la ronde; ce salon est glacial et triste à mourir. Qu'allons-nous devenir? »

En effet, la bande jadis joyeuse perdait insensiblement sa gaieté. Les chuchotements et les rires étaient remplacés par le silence. On s'approchait des fenêtres : on regardait le ciel, le ciel restait sombre et chargé de nuages; tout espoir de promenade était désormais impossible. On s'assit tant bien que mal sur les vieux meubles. On essaya de ranimer la conversation; mais il est des pensées qui ont besoin, comme les fleurs, d'un peu de soleil : il est difficile

de se soustraire à l'influence de la nature. Toutes ces jeunes têtes semblaient s'incliner, battues par l'orage, comme les peupliers du jardin, que l'on voyait ondoyer au gré du vent. Une heure s'écoula péniblement.

La châtelaine, un peu découragée du non-succès de sa partie de plaisir, languissamment appuyée sur le balcon d'une fenêtre, regardait vaguement ce qui se trouvait devant elle.

« Voilà, » dit-elle, « là-bas, sur le coteau, une petite maison blanche que je ferai abattre; elle cache la vue.

— La maison blanche! » s'écria le docteur.

Il y avait plus d'une heure que le docteur Barnabé était immobile sur sa chaise. La joie, l'ennui, le soleil, la pluie, tout s'était succédé sans lui faire proférer une parole. On avait complétement oublié sa présence; aussi tous les regards se tournèrent-ils brusquement vers lui, lorsqu'il fit entendre ces trois mots : « La maison blanche. »

« Quel intérêt portez-vous donc à cette maison, docteur? » demanda la comtesse.

« Mon Dieu! madame, prenez que je n'aie rien dit. On l'abattra sans nul doute, puisque tel est votre bon plaisir.

— Mais pourquoi regrettez-vous cette vieille masure?

— C'est.... c'est qu'elle a été habitée par des personnes que j'aimais, et....

— Et qu'elles comptent y revenir, docteur?

— Elles sont mortes depuis longtemps, madame, mortes quand j'étais jeune. »

Et le vieillard regarda avec tristesse la maison blanche qui, sur le revers de la montagne, s'élevait au milieu des bois, comme une marguerite au milieu de l'herbe.

« Madame, » dit un des voyageurs bas à l'oreille

de Mme de Moncar; « il y a ici quelque mystère. Voyez comme notre Esculape est devenu sombre. Un drame pathétique s'est passé là-bas; un amour de jeunesse peut-être. Demandez au docteur de nous en faire le récit.

— Oui! » murmura-t-on de toutes parts : « une histoire! une histoire! si l'intérêt manque, nous aurons pour nous égayer l'éloquence de l'orateur.

— Non pas, messieurs! » répondit à demi-voix Mme de Moncar : « si je demande au docteur Barnabé de raconter l'histoire de la maison blanche, c'est à la condition que personne ne rira. »

Chacun ayant promis d'être sérieux et poli, Mme de Moncar s'approcha de M. Barnabé.

« Docteur, » dit-elle en s'asseyant près du médecin, « cette maison, je le vois, se rattache à quelque souvenir d'autrefois qui vous est resté précieux. Voulez-vous nous le dire? Je serais désolée de vous donner un regret qu'il serait en mon pouvoir de

vous épargner; je laisserai cette maison si vous me dites pourquoi vous l'aimez. »

Le docteur Barnabé parut étonné et demeura silencieux.

« Cher docteur! » ajouta la comtesse, « voyez quel mauvais temps, comme tout est triste! Vous êtes le plus âgé de nous tous, contez-nous une histoire. Faites-nous oublier la pluie, le brouillard et le froid. »

« Il n'y a pas d'histoire, » répondit M. Barnabé; « ce qui s'est passé dans la maison blanche est bien simple et n'a d'intérêt que pour moi qui aimais ces jeunes gens; des étrangers ne peuvent pas appeler cela une histoire, et puis, je ne sais ni conter ni parler longuement quand on m'écoute. D'ailleurs ce que j'aurais à dire est triste, et vous êtes venus pour vous amuser. »

Le docteur appuya de nouveau son menton sur sa canne.

« Cher docteur, » reprit M$^{me}$ de Moncar, « la

maison blanche restera là si vous dites ce qui vous la fait aimer. »

Le vieillard parut un peu ému : il croisa, décroisa ses jambes; chercha sa tabatière, la remit dans sa poche sans l'ouvrir; puis, regardant la comtesse :

« Vous ne l'abattrez pas? » dit-il, en montrant de sa main maigre et tremblante la maison qu'on voyait à l'horizon.

— Je vous le promets.

— Eh bien! soit donc! je ferai cela pour eux; je sauverai cette demeure où ils ont été heureux. »

« Mesdames, » reprit le vieillard, « je ne sais pas bien parler; mais je pense que le moins savant en arrive toujours à se faire comprendre quand il dit ce qu'il a vu. Cette histoire, sachez-le d'avance, n'est pas gaie. On appelle un musicien lorsqu'on veut chanter et danser; on appelle un médecin quand on souffre et qu'on est près de mourir. »

Un cercle se forma autour du docteur Barnabé, qui, restant les mains croisées sur sa canne, commença tranquillement le récit suivant, au milieu de l'auditoire qui tout bas projetait de sourire de ses discours :

« C'était il y a bien longtemps, c'était quand j'étais jeune! car j'ai été jeune aussi. La jeunesse est une fortune qui appartient à tout le monde, aux riches comme aux pauvres, mais qui ne reste dans les mains de personne. Je venais de passer mes examens; j'étais reçu médecin, et, bien persuadé que, grâce à moi, les hommes allaient cesser de mourir, je revins dans mon village déployer mes grands talents.

Mon village n'est pas loin d'ici. De la petite fenêtre de ma chambre, je voyais cette maison blanche du côté opposé à celui que vous regardez en ce moment. Mon village, à vos yeux, ne serait sûrement pas très-beau. Pour moi, il était superbe; j'y étais né et je l'aimais. Chacun voit à sa façon les choses que l'on aime : on s'arrange pour continuer à les aimer; Dieu permet qu'on soit de temps en temps un peu aveugle, car il sait bien que voir tou-

jours clair dans ce bas monde n'amène pas grand profit. Ce pays donc me paraissait riant et animé, j'y savais vivre heureux. La maison blanche seulement, chaque fois qu'en me levant j'ouvrais mes volets, frappait désagréablement mes regards : elle était toujours close, sans bruit et triste comme une chose abandonnée. Jamais je n'avais vu ses fenêtres s'ouvrir, sa porte s'entrebâiller, ni les barrières du jardin livrer passage à qui que ce fût. Monsieur votre oncle, qui n'avait que faire d'une chaumière à côté de son château, cherchait à la louer; mais le prix était un peu élevé, et personne parmi nous n'était assez riche pour venir y demeurer. Elle resta donc vide, tandis qu'au hameau on voyait, à chaque fenêtre, deux ou trois joyeuses figures d'enfants écartant des branches de giroflée pour regarder dans la rue au moindre bruit qui faisait japper les chiens. Mais un matin, à mon réveil, je fus tout étonné de voir la maison blanche avec une grande échelle placée le long de ses murs : un peintre peignait en vert les volets des fenêtres. Une servante nettoyait les carreaux; un jardinier bêchait le jardin. — Tant mieux ! me dis-je, un bon toit comme celui-là, qui n'abrite personne, c'est du bien de perdu.

Je vis de jour en jour la maison changer d'aspect. Des caisses de fleurs vinrent cacher la nudité des murs; un parterre fut dessiné devant le perron; les allées, débarrassées des mauvaises herbes, furent sablées; et de la mousseline, blanche comme de la neige, brillait au soleil quand il dardait sur les fenêtres. Un jour enfin une voiture de poste traversa le village et vint s'arrêter dans l'enclos de la petite maison. Qui étaient ces étrangers? nul ne le savait, mais chacun au village désirait le savoir. Pendant longtemps, rien ne se répandit au dehors de ce qui se passait dans cette demeure; on voyait seulement les rosiers fleurir, et le gazon verdoyer. Que de commentaires on fit sur ce mystère! C'étaient des aventuriers qui se cachaient; c'étaient un jeune homme et sa maîtresse; enfin on devina tout, hors la vérité. La vérité est si simple qu'on ne songe pas toujours à elle; une fois l'esprit en mouvement, il cherche à droite, à gauche, il ne pense pas à regarder tout droit devant lui. Moi, je m'agitai peu. — N'importe qui est là, me disais-je, ce sont des hommes, donc ils ne seront pas longtemps sans souffrir, et l'on m'enverra chercher. — J'attendis patiemment.

En effet, un matin, on vint me dire que M. William Meredith me priait de me rendre chez lui. Je mis mes plus beaux habits, et tâchant de me donner une gravité analogue à mon état, je traversai tout le village, non sans me sentir un peu fier de mon importance. Je fis bien des envieux ce jour-là. On se mit sur le seuil des portes pour me voir passer : « Il va à la maison blanche ! » se disait-on; et moi, sans me hâter, dédaignant en apparence une vulgaire curiosité, je marchais lentement, saluant mes voisins et leur disant : « A revoir, mes amis, à revoir plus tard; ce matin j'ai affaire. » J'arrivai ainsi là-haut sur la colline.

Lorsque j'entrai dans le salon de cette mystérieuse maison, je fus réjoui du spectacle qui frappa mes regards : tout était à la fois simple et élégant. De la mousseline blanche aux fenêtres, de la percale blanche sur les fauteuils, c'était tout, mais il y avait des roses, des jasmins, des fleurs de toutes sortes comme dans un jardin. Le jour était adouci par les rideaux des fenêtres; l'air était rempli de la bonne odeur des fleurs; et, blottie sur un sofa, une jeune fille ou une jeune femme, blanche et fraîche

comme tout ce qui l'entourait, m'accueillit avec un sourire. Un beau jeune homme, qui était assis sur un tabouret près d'elle, se leva quand on eut annoncé le docteur Barnabé.

« Monsieur, » me dit-il avec un accent étranger très-fortement marqué, « ici on parle tant de votre science que je m'attendais à voir entrer un vieillard.

— Monsieur, » lui répondis-je, « j'ai fait des études sérieuses ; je suis pénétré de la responsabilité et de l'importance de mon état : vous pouvez avoir confiance en moi.

— Eh bien! » me dit-il, « je recommande à vos soins ma femme, dont la situation présente réclame quelques conseils et quelques précautions. Elle est née loin d'ici, elle a quitté famille et amis pour me suivre ; moi, pour la soigner, j'ai mon affection, mais nulle expérience. Je compte sur vous, monsieur ; s'il est possible, préservez-la de toutes souffrances. »

En disant ces mots, le jeune homme fixa sur sa

femme un regard si plein d'amour, que les grands yeux bleus de l'étrangère brillèrent de larmes de reconnaissance. Elle laissa tomber le petit bonnet d'enfant qu'elle brodait, et ses deux mains serrèrent la main de son mari. Jamais je n'ai rien vu d'aussi charmant que ce joli visage, entouré de longues boucles de cheveux blonds.

Je m'assis auprès de la jeune femme.

« Quel âge avez-vous, madame? » lui demandai-je.

— Dix-sept ans.

— Ce pays éloigné où vous êtes née a-t-il un climat bien différent du nôtre?

— Je suis née en Amérique, à la Nouvelle-Orléans. Là, le soleil est plus beau qu'ici. »

Elle craignit sans doute d'avoir exprimé un regret, car elle ajouta :

« Mais tout pays est beau quand on est dans la maison de son mari, près de lui, et que l'on attend son enfant ! »

Son regard chercha celui de William Meredith ; puis, dans une langue que je n'entendais pas, elle prononça quelques paroles si douces que ce devait être des paroles d'amour.

Après une courte visite, je me retirai en promettant de revenir.

Je revins, et, au bout de deux mois, j'étais presque un ami pour ce jeune ménage. M. et Mme Meredith n'avaient point un bonheur égoïste ; ils avaient encore le temps de penser aux autres. Ils comprirent que le pauvre médecin de village, n'ayant d'autre société que celle des paysans, regardait comme une heure bénie celle qu'il passait à entendre parler le langage du monde. Ils m'attirèrent à eux, me racontèrent leurs voyages, et bientôt, avec cette prompte confiance qui caractérise la jeunesse, ils me dirent leur histoire. Ce fut la jeune femme qui prit la parole.

« Docteur, » me dit-elle, « là-bas, par delà les mers, j'ai un père, des sœurs, une famille, des amis.... que j'ai aimés longtemps, jusqu'au jour où j'ai aimé William ; mais alors j'ai fermé mon cœur à ceux qui repoussaient mon ami. Le père de William, orgueilleux de sa naissance, lui défendait de m'épouser, parce que j'étais la fille d'un planteur américain ; mon père me défendait d'aimer William, parce qu'il était trop fier pour donner sa fille à un homme dont la famille la repoussait. On voulut nous séparer, mais nous nous aimions. Nous avons longtemps prié, pleuré, demandé grâce à ceux auxquels nous devions obéissance : ils restèrent inflexibles.... et nous nous aimions ! — Docteur, avez-vous jamais aimé ? je le voudrais pour que vous fussiez indulgent pour nous. — Nous nous sommes mariés secrètement, et nous avons fui vers la France. Oh ! que la mer me parut belle pendant ces premiers jours de notre amour ! elle fut hospitalière pour les deux fugitifs. Errants au milieu des flots, à l'ombre des grandes voiles du vaisseau, nous avons eu des jours heureux, rêvant le pardon de nos familles et ne voyant que joie dans l'avenir. Hélas ! il n'en fut pas ainsi. On voulut nous pour-

suivre, et, à l'aide de je ne sais quelle irrégularité de forme dans ce mariage clandestin, l'ambitieuse famille de William eut la cruelle pensée de nous séparer. Nous nous sommes cachés au milieu de ces montagnes et de ces bois; sous un nom qui n'est pas le nôtre, nous vivons ignorés. Mon père n'a jamais pardonné. Voilà pourquoi, docteur, je ne puis pas toujours sourire, même auprès de mon cher William. »

Mon Dieu! comme ils s'aimaient! jamais je n'ai vu une âme s'être plus donnée à une autre âme que celle d'Eva Meredith ne s'était donnée à son mari. Quelle que fût l'occupation à laquelle elle se livrait, elle se plaçait de façon à pouvoir, sans se détourner, regarder et voir William. Elle ne lisait que le livre qu'il lisait; la tête penchée sur l'épaule de son mari, ses yeux suivaient les lignes sur lesquelles s'arrêtaient les yeux de Willam : elle voulait que les mêmes pensées vinssent les frapper en même temps. Quand je traversais le jardin pour arriver à leur maison, je souriais en voyant toujours sur le sable des allées la trace du petit pied d'Eva auprès de celle des pieds de William. Quelle différence,

Mesdames, de cette solitaire et vieille maison que vous voyez là-bas, à la jolie demeure de mes jeunes amis! Que de fleurs couvrant les murs, que de bouquets sur tous les meubles! que de livres charmants, pleins d'histoires d'amour qui ressemblaient à leurs amours! que de gais oiseaux chantant autour d'eux! Comme il était bon de vivre là et d'être aimé un peu de ceux qui s'aimaient tant! Mais voyez, on a bien raison de dire que les jours heureux ne sont pas longs sur cette terre, et que Dieu, en fait de bonheur, ne donne jamais qu'un peu.

Un matin, Eva Meredith me parut souffrante. Je la questionnais avec tout l'intérêt que j'avais pour elle, quand elle me dit brusquement :

« Tenez, docteur, ne cherchez pas si loin la cause de mon mal, ne me tâtez pas le pouls : c'est mon cœur qui bat trop fort. Dites, si vous voulez, que je suis enfant, docteur, mais j'ai un peu de chagrin ce matin. William va me quitter; il va de l'autre côté de la montagne, à la ville voisine, chercher de l'argent qu'on nous envoie.

— Et quand reviendra-t-il? » lui demandai-je doucement.

Elle sourit, rougit un peu, et puis avec un regard qui semblait dire : Ne riez pas de moi — elle répondit : « Ce soir! »

Je ne pus m'empêcher de sourire malgré le regard qui m'implorait.

En ce moment, un domestique amena devant le perron le cheval qu'allait monter M. Meredith. Eva se leva, descendit dans le jardin, s'approcha du cheval, et caressant sa crinière, inclina sa tête sur le cou de l'animal, peut-être pour cacher que quelques larmes s'échappaient de ses yeux. William vint, et s'étant élancé sur son cheval, il releva doucement la tête de sa femme.

« Enfant! » lui dit-il en la regardant avec amour et en la baisant au front.

« William! nous ne nous sommes pas encore quittés pour tant d'heures à la fois. »

—

M. Meredith pencha sa tête vers celle d'Eva, et baisa de nouveau ses beaux cheveux blonds; puis il enfonça l'éperon dans le flanc du cheval et partit au galop. Je suis convaincu qu'il était aussi un peu ému. Rien n'est contagieux comme la faiblesse des gens que l'on aime : les larmes appellent les larmes, et ce n'est pas un beau courage que celui qui fait rester les yeux secs auprès d'un ami qui pleure.

Je m'éloignai, et, rentré dans ma maisonnette, je me mis à songer au grand bonheur d'aimer. Je me demandai si jamais une Eva viendrait partager ma ma pauvre demeure. Je n'examinais pas si j'étais digne d'être aimé. Lorsqu'on regarde les êtres qui se dévouent, on voit bien facilement que ce n'est pas à cause de mille choses et pour de bonnes raisons qu'ils aiment si bien; ils aiment parce que cela leur est nécessaire, inévitable; ils aiment à cause de leur cœur, et non pas à cause de celui des autres. J'espérais donc que je rencontrerais un jour une âme qui aurait besoin d'aimer, absolument comme dans mes promenades du matin je trouvais parfois sur mon chemin une fleur parfumée.

Je rêvais ainsi, bien que ce soit un assez blâmable sentiment que celui qui, à la vue du bonheur des autres, nous fait regretter ce qui nous manque : n'y a-t-il pas là un peu d'envie, et si la joie se volait comme on vole de l'or, ne songerions-nous pas à en faire le larcin ?

La journée se passa, et je venais de terminer mon frugal souper quand on vint me prier, de la part de Mme Meredith, de me rendre chez elle. En cinq minutes, j'arrivai à la porte de la maison blanche. Je trouvai Eva, seule encore, assise sur un sofa, sans ouvrage, sans livre, pâle et toute tremblante.

« Venez, docteur, venez, » me dit-elle de sa douce voix. « Je ne puis plus rester seule; voyez comme il est tard ! il y a plus de deux heures qu'il devrait être ici, et il n'est pas encore rentré ! »

Je fus étonné de l'absence prolongée de M. Meredith, mais pour rassurer sa femme, je répondis tranquillement : « Que pouvons-nous savoir du temps nécessaire à ses affaires ? On l'aura fait at-

tendre : le notaire était absent peut-être ; il y aura eu des actes à rédiger, à signer....

— Ah ! docteur, je savais bien que vous me diriez quelques consolantes paroles ! je n'ai pas hésité à vous demander de venir ; j'avais besoin d'entendre quelqu'un me dire qu'il n'était pas sage de trembler ainsi. Que la journée a été longue, grand Dieu ! Docteur, est-ce qu'il y a des personnes qui peuvent vivre seules ? est-ce qu'on ne meurt pas tout de suite, comme si on vous ôtait la moitié de l'air qu'il faut pour respirer ? Mais voilà huit heures qui sonnent !... »

Huit heures sonnaient en effet. Il m'était difficile de comprendre pourquoi William n'était pas de retour. A tout hasard je dis à Mme Meredith : « Madame, le soleil se couche à peine, il fait jour encore et la soirée est superbe : venez respirer la bonne odeur de vos fleurs ; venez du côté de l'arrivée. Votre mari vous trouvera sur son chemin. »

Elle s'appuya sur mon bras et marcha vers la barrière qui fermait le petit jardin. J'essayai d'at-

tirer son attention sur les objets qui l'entouraient. Elle me répondit d'abord comme un enfant obéit, mais je sentais que sa pensée n'était pas avec ses paroles; son regard inquiet restait fixé sur la barrière verte, encore entr'ouverte comme au départ de William. Elle vint s'appuyer sur le treillage, puis elle me laissa parler, souriant de temps à autre pour me remercier, car à mesure que le temps passait, elle perdait le courage de me répondre. Les teintes grises qui succédaient à l'éclat du jour marquaient d'une manière certaine la marche du temps; tout s'assombrit autour de nous; le chemin qui, à travers le bois, nous avait jusqu'alors laissé voir ses blancs contours, disparut à nos yeux sous l'ombre des grands arbres, et l'horloge du village sonna neuf heures. Eva tressaillit. Moi-même je sentis chaque coup me frapper au cœur; j'avais pitié de ce que devait souffrir cette femme.

« Songez, madame, » lui répondis-je — elle ne m'avait pas parlé, mais je répondais à l'inquiétude qui parlait sur tous ses traits — « songez que M. Meredith ne peut revenir qu'au pas : les routes à travers les bois sont sans cesse coupées de rochers qui

en permettent pas d'avancer vite. » — Je lui parlais ainsi parce qu'il fallait la rassurer, mais le fait est que je ne savais plus comment expliquer l'absence de William. Moi qui connaissais la distance, je savais bien que j'aurais été deux fois à la ville et en serais deux fois revenu depuis qu'il avait quitté sa demeure. La rosée du soir commençait à pénétrer nos vêtements, et surtout la mousseline qui couvrait la jeune femme. Je repris son bras, et l'entraînai vers la maison. Elle me suivit avec douceur : c'était un caractère faible où tout était soumis, même la douleur. Elle marcha lentement, la tête baissée, les yeux fixés sur les traces laissées dans le sable par le galop du cheval de son mari. Mais qu'il était triste, de revenir ainsi à la nuit, encore sans William ! En vain, nous prêtions l'oreille : la nature était dans ce grand silence que rien ne trouble à la campagne lorsque la nuit est venue. Tout sentiment d'inquiétude s'augmente alors ; la terre paraît si triste au milieu de l'obscurité qu'elle semble nous rappeler que tout s'obscurcit aussi dans la vie. C'était la vue de cette jeune femme qui me faisait faire ces réflexions ; à moi seul, je n'eusse jamais songé à tout cela.

Nous rentrâmes. Eva s'assit sur le canapé et resta immobile, les mains jointes sur ses genoux, la tête baissée sur sa poitrine. On avait placé une lampe sur la cheminée, et la lumière tombait en plein sur son visage : jamais je n'en oublierai la douloureuse expression. Elle était pâle, tout à fait pâle, son front et ses joues étaient de la même teinte; l'humidité du soir avait allongé les boucles de ses cheveux qui tombaient en désordre sur ses épaules; des larmes roulaient sous ses paupières, et le tremblement de ses lèvres décolorées laissait deviner l'effort qu'elle faisait pour empêcher ses pleurs de couler : elle était si jeune que cette douce figure semblait celle d'un enfant auquel on défend de pleurer.

Je commençais à me troubler et à ne plus savoir quelle contenance garder vis-à-vis de M[me] Meredith. Je me rappelai tout à coup — c'était bien une pensée de médecin! — qu'au milieu de ses inquiétudes, Eva n'avait rien pris depuis le matin, et son état rendait imprudent de prolonger cette privation de toute nourriture. Au premier mot que je prononçai à ce sujet, elle leva vers moi ses yeux avec une expression de reproche, et cette fois le mouve-

ment de ses paupières fit couler deux larmes sur ses joues.

« Pour votre enfant, madame ! » lui dis-je.

« Ah ! vous avez raison, » murmura-t-elle ; et elle se leva pour se rendre à la salle à manger ; mais sur leur petite table il y avait deux couverts préparés, et cela, en ce moment, me parut si triste que je restai sans dire un mot, sans faire un mouvement. L'inquiétude qui me gagnait me rendait tout à fait gauche ; je n'étais pas assez habile pour dire des choses que je ne pensais pas. Le silence se prolongeait — Et cependant, me disais-je tout bas, je suis là pour la consoler ; elle m'a fait appeler à cette intention. Il y a sans doute mille raisons pour expliquer ce retard, cherchons-en une. — Je cherchais, je cherchais.... puis je restais silencieux, maudissant cent fois en une minute le peu d'esprit d'un pauvre médecin de village.

Eva, la tête appuyée sur sa main, ne mangeait pas. Tout à coup, elle se tourna brusquement vers moi, et éclatant en sanglots :

« Ah! docteur, » dit-elle, « je le vois bien, vous êtes inquiet aussi !

— Mais non ! mais non, madame, » répondis-je en parlant au hasard. « Pourquoi serais-je inquiet? Il aura dîné chez le notaire. Le pays est sûr, et personne ne sait d'ailleurs qu'il rapporte de l'argent. »

Une de mes préoccupations venait de se faire jour malgré moi. Je savais qu'une bande de moissonneurs étrangers avait traversé le village le matin pour se rendre dans un département voisin.

Eva poussa un cri. « Des voleurs! des voleurs! » dit-elle. « Je n'avais pas songé à ce danger!

— Mais, madame, je n'en parle que pour dire qu'il n'existe pas!

— Oh! cette idée vous est venue, docteur, parce que vous pensiez que ce malheur était possible. William, mon William! pourquoi m'as-tu quittée! » s'écria-t-elle en pleurant.

J'étais debout, désolé de ma maladresse, hésitant

devant toutes mes pensées, balbutiant quelques mots sans suite, et sentant, pour comble de malheur, que mes yeux allaient se remplir de larmes. — Allons ! je vais pleurer, me disais-je ; il ne me manquait plus que cela. — Enfin il me vint une idée

« Madame Meredith, » lui dis-je, « je ne peux vous voir vous tourmenter ainsi, et rester à vos côtés sans rien trouver de bon à dire pour vous consoler. Je vais aller à la recherche de votre mari; je vais prendre à tout hasard une des routes du bois ; je vais regarder partout, appeler, aller, s'il le faut, jusqu'à la ville.

— O merci, merci, mon ami ! » s'écria Eva Meredith, « prenez avec vous le jardinier, le domestique; allez dans toutes les directions. »

Nous rentrâmes précipitamment dans le salon, et Eva sonna vivement à plusieurs reprises. Tous les habitants de la petite maison ouvrirent à la fois les différentes portes de la pièce où nous étions.

« Suivez le docteur Barnabé, » s'écria M^me^ Meredith.

En ce moment, le galop d'un cheval se fit distinctement entendre sur le sable de l'allée. Eva poussa un cri de bonheur qui pénétra tous les cœurs; jamais je n'oublierai l'expression de divine joie qui se peignit à l'instant sur son visage encore inondé de larmes. Elle et moi, nous volâmes vers le perron. La lune, en ce moment se dégageant des nuages, éclaira en plein un cheval, couvert d'écume, que personne ne montait, dont la bride traînait à terre et dont les étriers vides frappaient les flancs poudreux. Un second cri, horrible cette fois, s'échappa de la poitrine d'Eva; puis elle se tourna vers moi les yeux fixes, la bouche entr'ouverte, les bras pendants.

« Mes amis, » criai-je aux domestiques consternés, « allumez des torches, et suivez-moi! Madame, nous allons revenir bientôt, je l'espère, avec votre mari, qui se sera légèrement blessé — un pied foulé, peut-être. Ne perdez pas courage. Nous reviendrons bientôt.

— Je vous suivrai, » murmura Eva Meredith d'une voix étouffée.

« C'est impossible, » m'écriai-je ; » il faut aller vite, il faut aller loin peut-être, et dans votre état.... ce serait risquer votre vie et cello de votre enfant.

— Je vous suivrai, » répéta Eva.

Oh ! ce fut alors que je sentis combien était cruel l'isolement de cette femme ! Si elle avait eu là un père, une mère, on lui eût ordonné de rester, on l'eût retenue de force ; mais elle était seule sur la terre, et à toutes mes rapides instances, elle répondait d'une voix sourde : « Je vous suivrai. »

Nous partîmes. Les nuages alors voilaient la lune ; il n'y avait aucune lumière ni dans le ciel ni sur la terre. A peine pouvions-nous, à la lueur incertaine de nos torches, distinguer notre chemin. Un domestique marchait en avant ; il inclinait la torche qu'il tenait, tantôt à droite, tantôt à gauche, pour éclairer les fossés, les buissons qui bordaient la route. Derrière lui, Mme Meredith, le jardinier et moi, nous suivions du regard le jet de lumière projeté par la

flamme, cherchant avec angoisse si quelque objet ne viendrait pas frapper nos yeux. De temps à autre, nous élevions la voix en appelant M. Meredith. Après nous, un sanglot étouffé murmurait à peine le nom de William, comme si Eva eût compté sur l'instinct de l'amour pour faire mieux entendre ses larmes que nos cris.

Nous arrivâmes dans le bois. La pluie commençait à tomber, et ses gouttes, en frappant les feuilles des arbres, faisaient un bruit si triste qu'il semblait que tout pleurait autour de nous. Les vêtements légers qui couvraient Eva furent bientôt pénétrés par cette pluie froide; l'eau ruisselait de toutes parts sur les cheveux, sur le front de la pauvre femme. Elle se heurtait les pieds contre les rochers du chemin, et souvent fléchissait au point de tomber sur ses genoux; mais elle se relevait avec l'énergie du désespoir, et poursuivait sa route. Cela faisait mal à voir! La lueur rouge de nos torches éclairait, l'un après l'autre, chaque tronc d'arbre, chaque rocher. Parfois, à un coude du chemin, le vent semblait éteindre cette lueur, et alors nous nous arrêtions, perdus dans les ténèbres. Nos voix, en appelant William Meredith, étaient devenues si trem-

blantes qu'elles nous faisaient peur à nous-mêmes. Je n'osais regarder Eva; en vérité, je craignais de la voir tomber morte devant moi.

Enfin un moment vint où, tandis que fatigués, découragés, nous marchions en silence, Mme Meredith nous repoussa subitement, s'élança en avant et se jeta à travers les broussailles. Nous la suivîmes. Quand nous pûmes soulever une torche pour distinguer les objets.... hélas! nous la vîmes à genoux auprès du corps de William; il était étendu par terre, sans mouvement, le front couvert du sang qui s'échappait d'une blessure au côté gauche de la tête.

« Docteur? » me dit Eva. Ce seul mot disait : — William vit il encore?

Je me penchai, je tâtai le pouls de William Meredith, je posai ma main sur son cœur.... et je restai silencieux. Eva me regardait toujours; mais à mesure que mon silence se prolongeait, je la vis fléchir, s'incliner, puis, sans dire une parole, sans jeter un cri, elle tomba évanouie sur le corps mort de son mari. »

« Mais, Mesdames, » dit le docteur Barnabé en se tournant vers son auditoire, « voilà le soleil qui brille; vous pouvez sortir maintenant. Restons-en là de ce triste récit. »

Mme de Moncar s'approcha du vieillard : « Docteur, » dit-elle, « de grâce, soyez assez bon pour achever; regardez-nous et vous ne douterez pas de l'intérêt avec lequel nous vous écoutons. »

En effet, il n'y avait plus de sourires moqueurs sur les jeunes visages qui entouraient le médecin du village; peut-être même eût-il pu voir des larmes briller dans quelques yeux. Il reprit son récit :

« Mme Meredith fut transportée chez elle, et elle resta plusieurs heures sans connaissance sur son lit. Je sentais que c'était à la fois un devoir et une cruauté de lui prodiguer les secours de mon art pour la rappeler à la vie. Je redoutais les scènes déchirantes qui allaient succéder à cet état d'immobilité; je demeurais penché vers cette pauvre femme, baignant ses tempes d'eau fraîche et épiant

avec anxiété le moment douloureux, et pourtant désiré, où je verrais le souffle de la respiration s'échapper de ses lèvres. Je m'étais trompé dans mes prévisions, car je n'avais jamais vu un grand malheur. Eva entr'ouvrit les yeux, puis les referma aussitôt; aucune larme ne souleva ses paupières pour glisser sur ses joues. Elle resta glacée, immobile, silencieuse, et si ce n'eût été le cœur qui battait sous ma main, j'aurais pu la croire morte. Qu'il est triste de se trouver témoin d'une douleur que l'on sent au-dessus de toute consolation ! Je me disais que me taire semblait manquer de pitié pour cette malheureuse femme, que parler pour consoler semblait ne pas assez reconnaître la grandeur du malheur. Moi qui n'avais pu rien trouver à dire pour calmer une inquiétude, pouvais-je espérer être plus éloquent en face d'une pareille souffrance? Je pris le parti le plus sûr, celui d'un silence complet. — Je resterai là, me disais-je, je soignerai le mal physique, ainsi que cela est mon devoir, puis je me tiendrai auprès d'elle, comme un chien dévoué se coucherait à ses pieds. — Une fois ma résolution prise, je fus plus calme, je la laissai vivre

d'une vie qui ressemblait à la mort. Au bout de quelques heures pourtant, j'approchai des lèvres de Mme Meredith une cuillerée de potion que j'avais jugée nécessaire. Eva tourna lentement la tête du côté opposé. Quelques instants après, je revins à la charge.

« Buvez, madame, » lui dis-je, et de la cuiller j'effleurai doucement ses lèvres : ses lèvres restèrent fermées.

« Madame, votre enfant! » repris-je à demi-voix.

Éva ouvrit les yeux, se souleva péniblement sur son coude, se pencha vers la boisson que je lui présentais, la prit; puis elle retomba sur son oreiller :

« Il faut que j'attende qu'une autre vie soit séparée de la mienne. » murmura-t-elle.

Depuis lors, Mme Meredith ne parla plus, mais elle obéit machinalement à toutes mes prescriptions. Étendue sur son lit de douleur, elle semblait éter-

nellement dormir; mais à quelque moment que ce fût, quand de ma voix la plus basse, je lui disais : « Soulevez-vous, buvez ceci, » elle obéissait au premier mot, ce qui me prouvait que l'âme veillait dans ce corps immobile sans trouver un seul instant d'oubli et de repos.

Je fus seul à m'occuper des funérailles de William. On ne sut jamais rien de positif sur la cause de sa mort. On ne trouva pas sur lui l'argent qu'il devait rapporter de la ville; peut-être avait-il été victime d'un vol et d'un assassinat; ou peut-être cet argent, donné en billets, s'était-il échappé de sa poche au moment d'une chute de cheval : et comme on ne pensa que fort tard à essayer de retrouver son portefeuille, il n'était pas impossible que la pluie de la nuit l'eût fait disparaître dans la terre fangeuse et les herbes humides. On fit quelques perquisitions qui n'eurent aucun résultat, et bientôt on cessa toute recherche à cet égard. J'avais essayé de savoir d'Eva Meredith s'il n'y avait pas quelques lettres à écrire pour prévenir sa famille ou celle de son mari. Je pus difficilement lui arracher une réponse; enfin je parvins à comprendre qu'il fallait seulement prévenir leur

homme d'affaires, qui ferait ce qu'il était convenable de faire. J'espérais donc que, d'Angleterre du moins, il arriverait quelques nouvelles qui décideraient de l'avenir de cette pauvre femme : mais non! les jours succédèrent aux jours, et personne sur la terre ne sembla savoir que la veuve de William Meredith vivait dans un isolement complet au milieu d'un pauvre village. Plus tard, pour essayer de rappeler Eva au sentiment de l'existence, je désirai qu'elle se levât. Le lendemain du jour où je donnai ce conseil, je la trouvai debout, vêtue de noir : c'était l'ombre de la belle Eva Meredith. Ses cheveux étaient séparés en bandeaux sur son front pâle; elle était assise près d'une fenêtre, et restait immobile comme elle l'avait été dans son lit.

Ce fut ainsi que je passai en silence de longues soirées auprès d'elle. Chaque jour, en l'abordant, je lui disais quelques paroles de pitié et de dévouement; elle me répondait par un regard qui me disait merci, puis nous demeurions sans parler. Je prenais un livre par contenance. J'attendais qu'une occasion se présentât pour essayer d'échanger avec Eva quelques pensées, mais ma gaucherie et mon

respect pour son malheur ne savaient pas la faire naître, ou la laissaient passer. Je m'accoutumai peu à peu à cette absence de tout discours, à ce recueillement; d'ailleurs, qu'aurais-je dit? L'important était qu'elle sût qu'elle n'était pas absolument seule dans ce monde, et tout obscur que fût l'appui qui lui restait, c'était quelqu'un enfin. Je n'allais la voir que pour lui dire par ma présence : « Je suis là. »

Ce fut une étrange phase de ma vie; elle eut une grande influence sur le reste de ma destinée. Si je n'avais pas témoigné tant de regrets de voir disparaître la maison blanche, je passerais rapidement à la conclusion de ce récit; mais vous avez voulu savoir pourquoi cette maison était pour moi un lieu consacré, il faut donc que je vous dise ce que j'ai pensé, ce que j'ai senti sous son humble toit. Pardonnez-moi, Mesdames, quelques paroles sérieuses. Cela ne va pas mal à la jeunesse d'être un peu attristée; elle a tant de temps devant elle pour rire et pour oublier!

Fils d'un paysan enrichi, j'avais été envoyé à Paris pour achever mes études. Pendant les quatre

années passées dans cette grande ville, j'avais conservé la gaucherie de mes manières, la simplicité de mon langage, mais j'avais rapidement perdu la naïveté de mes sentiments. Je revins dans ces montagnes, presque savant, mais presque incrédule à tout ce qui fait qu'on vit paisible sous un toit de chaume auprès de sa femme et de ses enfants, sans détourner les yeux des croix du cimetière que l'on voit du seuil de sa demeure.

Quand Eva Meredith était heureuse, son bonheur m'avait déjà donné d'utiles leçons. — Ils m'ont trompé là-bas, me disais-je, il y a des cœurs vrais; il y a des âmes innocentes comme des âmes d'enfants. Le plaisir d'un instant n'est pas tout dans la vie. Il existe des sentiments qui ne finissent pas avec la fin de l'année. On peut s'aimer longtemps, toujours peut-être.

— En contemplant l'amour de William et d'Eva, j'avais retrouvé ma simple nature du paysan d'autrefois. Je me prenais à rêver une femme vertueuse, candide, assidue à l'ouvrage, embellissant mon logis par ses soins et son bon ordre; je me voyais fier de

la douce sévérité de ses traits, révélant à tout venant l'épouse fidèle et même un peu austère. Certes, ce n'était pas là mes rêves de Paris au sortir d'une joyeuse soirée passée avec mes camarades. — Un malheur horrible tomba comme la foudre sur Eva Meredith. Cette fois, je compris moins vite l'enseignement que chaque jour renouvelait pour moi.

Eva restait assise près d'une fenêtre, les yeux tristement fixés sur le ciel : cette position, assez familière à tous ceux qui rêvent, attirait peu mon attention; cependant sa continuité finit par me frapper. Tandis que mon livre restait ouvert sur mes genoux, j'examinais M[me] Meredith, bien sûr que ses regards ne surprendraient pas les miens. — Ah ! me dis-je enfin avec un demi-sourire, elle croit qu'elle ira le retrouver là-haut ! — et je repris mon livre en songeant qu'il était heureux pour la faiblesse des femmes que de semblables pensées vinssent au secours de leur douleur.

Je vous l'ai dit, mon séjour au milieu des étudiants avait mis de mauvaises idées dans ma tête. Chaque jour cependant je voyais Eva dans la même attitude,

et chaque jour mes réflexions étaient ramenées vers le même sujet. Peu à peu j'en arrivai à songer qu'elle avait là un bon rêve, et à regretter de ne pouvoir croire que ce rêve fût vrai. L'âme, le ciel, la vie éternelle, tout ce que mon curé m'avait appris autrefois revenait à mon esprit; je me disais : Ce que le vieux curé m'enseignait est plus consolant que les froides réalités que la science m'a laissé entrevoir. — Puis je regardais Eva, qui regardait toujours le ciel, tandis que les cloches de l'église du village sonnaient au loin et que les rayons du soleil couchant faisaient briller au milieu des nuages la croix du clocher.

Je revins souvent m'asseoir près de la pauvre veuve, persévérante dans sa douleur comme dans ses saintes espérances. — Quoi! pensais-je, tant d'amour ne s'adresserait plus qu'à un peu de poussière déjà mêlée à la terre, tous ces soupirs n'iraient vers aucun but! William est parti dans ses jeunes années, avec ses vives affections, avec son cœur où tout était encore en fleur; elle ne l'a aimé qu'une année, qu'une petite année, et tout serait dit pour elle! Un peu de poussière, voilà tout ce qui res-

terait de nos amours, de nos espérances, de nos pensées, de nos passions, de tout ce qui respire, s'agite et s'exalte en nous !

—Il se fit un grand silence au dedans de moi-même; j'étais comme endormi entre ce que je ne niais plus et ce que je ne croyais pas encore. Enfin un soir, comme Eva avait joint les mains pour prier, devant la plus belle soirée étoilée qu'il fût possible de voir, je ne sais comment cela se fit, mais mes mains se trouvèrent jointes aussi, et mes lèvres s'entr'ouvrirent pour murmurer une prière. Alors, par un heureux hasard, pour la première fois Eva Meredith regarda ce qui se passait autour d'elle, comme si un instinct secret l'eût avertie que mon âme venait de se mettre en harmonie avec la sienne.

« Merci, » me dit-elle en me tendant la main; « souvenez-vous de lui, et priez ainsi quelquefois pour lui.

— Oh ! madame, » m'écriai-je, « puissions-nous tous nous retrouver dans un monde meilleur, que

nos vies aient été longues ou courtes, heureuses ou éprouvées !

— L'âme immortelle de William est là-haut ! » me dit-elle d'une voix grave, tandis que son regard, à la fois triste et brillant, revenait se fixer sur le ciel.

Depuis, en accomplissant les devoirs de ma profession, j'ai souvent vu mourir ; mais à ceux qui restaient, j'ai toujours dit quelques consolantes paroles sur une vie meilleure que celle-ci — et ces paroles, je les pensais !

Enfin, un mois après ces silencieux événements, Eva Meredith donna le jour à un fils. Quand, pour la première fois, on lui apporta son enfant, « William ! » s'écria la pauvre veuve, et des larmes, des larmes secourables trop longtemps refusées à sa douleur, s'échappèrent par torrent de ses yeux. L'enfant porta ce nom tant aimé de William, et un petit berceau fut placé tout près du lit de la mère.

Alors le regard d'Eva, qui s'était détourné de la terre, revint vers la terre. Elle se penchait vers l'en-

fant pour retrouver l'image du père, car Dieu avait permis une parfaite ressemblance entre William et le fils qu'il ne devait pas voir. Il se fit un grand changement autour de nous. Eva Meredith qui avait consenti à vivre pour attendre que l'existence de son enfant fût séparée de la sienne, maintenant, je le voyais bien, voulait vivre encore parce qu'elle sentait qu'il fallait à ce petit être la protection de son amour. Elle passait les journées, les soirées, assise auprès du berceau; et quand je venais la voir, oh! alors, elle me parlait, elle me questionnait sur les soins à donner à son fils, elle expliquait ce qu'il avait souffert, elle demandait ce qu'il fallait faire pour lui épargner le plus petit mal. Elle craignait pour l'enfant la chaleur d'un rayon du soleil, le froid de l'air le plus léger. Penchée vers lui, elle le couvrait de son corps, le réchauffait par ses baisers; un jour, je crus presque la voir sourire à son fils! mais jamais elle ne voulait, en balançant le berceau, chanter afin que le sommeil fermât les yeux de l'enfant : elle appelait une de ses femmes, et disait : « Chantez pour endormir mon fils. » Puis, elle écoutait, laissant ses larmes doucement couler sur le front du petit William.

Pauvre enfant! il était beau, il était doux, facile à élever; mais, comme si la douleur de sa mère eût, même avant sa naisssance, pénétré jusqu'à lui, il était triste et morne; il ne criait guère, mais il ne souriait pas; il était calme, et le calme à cet âge fait sonsouger à la souffrance. Il me semblait que toutes les larmes versées sur ce berceau glaçaient cette petite âme; j'aurais voulu déjà voir les bras caressants de William entourer le cou de sa mère, j'aurais voulu qu'il cherchât à rendre les baisers qu'on lui prodiguait. — Mais à quoi vais-je songer? me disais-je; est-ce qu'il faut demander à cette petite créature qui n'a pas fini une année de comprendre qu'elle est dans ce monde pour aimer et consoler cette femme!

—C'était, je vous assure, Mesdames, un spectacle qui remuait le cœur, que de voir cette mère jeune, pâle, affaiblie, ayant renoncé à tout avenir pour elle-même, reprendre à la vie à cause d'un tout petit enfant qui, alors, ne pouvait pas même dire : « Merci, ma mère! » Quelle merveille que notre cœur! que de peu de chose il sait faire beaucoup! Donnez-lui un grain de sable, il élèvera une montagne; qu'à son dernier battement on lui montre

encore un atome à aimer, et vite il recommencera à battre; il ne s'arrête pour toujours que lorsqu'il ne reste plus autour de lui que le vide, et que même l'ombre de ce qui lui fut cher a disparu de la terre.

Eva mettait l'enfant sur un tapis, à ses pieds, puis, en le regardant jouer, elle me disait : « M. Barnabé, quand mon fils sera grand, je veux qu'il soit distingué, instruit; je lui choisirai une noble carrière : je le suivrai partout, sur mer s'il est marin, aux Indes s'il est à l'armée; je lui veux de la gloire, des honneurs, et je m'appuierai sur son bras, je dirai avec orgueil : « Je suis sa mère ! » N'est-ce pas, M. Barnabé, il me laissera le suivre? Une pauvre femme, qui n'a besoin que d'un peu de silence et de solitude pour pleurer, ne gêne personne, n'est-il pas vrai? »

Et puis, nous discutions les différentes carrières à choisir, nous mettions à l'instant vingt années sur la tête de cet enfant, oubliant tous les deux que ces vingt années nous feraient vieux. Mais bah! nous ne pensions guère à nous! nous ne songions

à être jeunes et heureux que quand il y aurait pour lui jeunesse et bonheur.

Je ne pouvais, en écoutant ces beaux rêves, m'empêcher de regarder avec effroi cet enfant de qui dépendait si entièrement l'existence d'une autre. Une vague inquiétude me préoccupait malgré moi; mais je me disais : « Elle a assez pleuré, le Dieu qu'elle prie lui doit un peu de bonheur. »

Nous en étions là, lorsque je reçus une lettre de mon oncle, le seul parent qui me restât. Mon oncle, attaché à la faculté de Montpellier, m'appelait près de lui, pour achever dans cette ville savante de m'initier aux secrets de mon art. Cette lettre, rédigée comme une prière, était un ordre : il fallait partir. Un matin, le cœur bien gros en songeant à l'isolement dans lequel je laissais la veuve et l'orphelin, je me rendis à la maison blanche pour prendre congé d'Eva Meredith. Lorsque je lui dis que j'allais la quitter pour longtemps, je ne sais si un peu de tristesse se peignit sur ses traits : son beau visage avait depuis la mort de William une expression de mélancolie si profonde, qu'il n'était possible d'y

remarquer qu'un sourire, s'il venait à s'y montrer; quant à la tristesse, elle était toujours là.

« Partir.... » s'écria-t-elle, « vos soins étaient si utiles à mon enfant! »

La pauvre femme oubliait de regretter son dernier ami qui s'éloignait, la mère seulement regrettait le médecin utile à son fils. Je ne me plaignis pas. Être utile est la douce récompense de ceux qui sont dévoués.

« Adieu, » reprit-elle en me tendant la main. « Partout où vous irez, que Dieu vous bénisse; et s'il veut un jour que vous soyez malheureux, qu'il place du moins près de vous un cœur compatissant comme le vôtre! »

J'inclinai mon front sur la main d'Eva Meredith, et je m'éloignai profondément ému.

L'enfant était couché devant le perron, sur l'herbe, au soleil. J'allai vers lui, je le pris dans mes bras, je l'embrassai à plusieurs reprises; je le regardai

longtemps, attentivement, tristement; puis une larme mouilla mes yeux. « Oh! non.... non, je me trompe! » murmurai-je, et je quittai précipitamment la maison blanche. »

« Que craigniez-vous donc pour cet enfant, docteur? » s'écrièrent à la fois tous les auditeurs du médecin du village.

— Laissez-moi, Mesdames, » répondit M. Barnabé, « achever cette histoire à ma manière; chaque chose sera dite en son temps. Je raconte les événements dans l'ordre où ils sont venus pour moi.

« Arrivé à Montpellier, je fus reçu à merveille par mon oncle, si ce n'est toutefois qu'il me déclara qu'il ne pouvait ni me loger, ni me nourrir, ni me prêter de l'argent, et que moi, étranger sans réputation, je ne devais pas espérer un seul client dans cette ville remplie de médecins célèbres.

« Alors, mon oncle, » lui dis-je, « je retourne dans mon village.

— Non pas! » reprit-il, « je t'ai trouvé une situation honorable. Un Anglais fort vieux, fort riche, fort goutteux, fort inquiet, désire avoir auprès de lui un médecin, un jeune homme intelligent pour suivre sa maladie sous la direction d'un autre médecin. Je t'ai proposé, tu as été accepté; partons. »

Nous nous rendîmes immédiatement chez lord James Kysington. Nous entrâmes dans une grande et belle maison remplie de nombreux domestiques, et après avoir fait plusieurs stations, d'abord dans les antichambres, ensuite dans les premiers salons, nous fûmes introduits dans le cabinet de lord James Kysington.

Lord J. Kysington était assis dans un grand fauteuil. C'était un vieillard d'un aspect froid et sévère. Ses cheveux complétement blancs faisaient un singulier contraste avec ses sourcils restés du plus beau noir; il était grand et maigre, du moins je crus le deviner à travers les plis d'une large redingote de drap faite comme une robe de chambre; ses mains étaient enfoncées dans ses manches, et une fourrure d'ours blanc enveloppait ses pieds malades. Il avait

auprès de lui un guéridon sur lequel étaient placées plusieurs fioles contenant des potions.

« Milord, voici mon neveu, le docteur Barnabé. »

Lord James me salua, c'est-à-dire qu'il fit un imperceptible mouvement de tête en me regardant.

« Il est fort instruit, » reprit mon oncle, « et je ne doute pas que ses soins ne soient utiles à Votre Seigneurie. »

Un second mouvement de tête fut l'unique réponse faite à mon oncle.

« En outre, » reprit celui-ci, « son éducation ayant été assez bonne, il pourra faire la lecture à milord, ou écrire sous sa dictée.

— Je lui saurai gré de cette complaisance, » dit enfin lord James, qui aussitôt ferma les yeux, soit parce qu'il était fatigué, soit parce qu'il voulait

faire comprendre que la conversation devait en rester là.

Je pus alors regarder autour de moi. Il y avait auprès de la fenêtre une jeune femme fort élégamment habillée, qui travaillait à une broderie sans lever les yeux vers nous, comme si nous n'étions pas dignes de son attention. Sur le tapis, devant elle, un petit garçon jouait avec des images. La jeune femme ne me parut pas belle au premier abord, parce qu'elle avait des cheveux noirs, des yeux noirs, et qu'être belle, selon moi, c'était être blonde et blanche, comme Eva Meredith; et puis, d'après mon jugement très-inexpérimenté, je ne pouvais séparer la beauté d'un certain air de bonté. Ce que je trouvais doux à regarder était ce que je supposais devoir être doux au cœur, et je fus longtemps avant de m'avouer la beauté de cette femme dont le front était hautain, le regard dédaigneux, et la bouche sans sourire.

Elle était comme lord J. Kysington, grande, maigre, un peu pâle. Il y avait entre eux un certain air de famille. Leurs deux natures devaient trop se res-

sembler pour pouvoir se convenir. Ces deux personnes froides et silencieuses restaient sûrement l'une près de l'autre sans s'aimer, sans se parler. L'enfant avait aussi appris à ne pas faire de bruit, il marchait sur la pointe du pied, et au moindre craquement du parquet, un regard sévère de sa mère ou de lord James le changeait en statue.

Il était trop tard pour retourner dans mon village, mais il est toujours temps de regretter ce que l'on a aimé et ce que l'on a perdu. Mon cœur se serra en songeant à ma maisonnette, à mon vallon, à ma liberté.

Voici ce que je parvins à savoir sur ce triste intérieur.

Lord J. Kysington était venu à Montpellier pour rétablir sa santé éprouvée par le climat des Indes Second fils du duc de Halford, lord lui-même par courtoisie, il ne devait qu'à ses talents, et non à un héritage, sa fortune et sa position politique dans la chambre des communes. Lady Mary était la femme de son plus jeune frère, et lord J. Kysington,

maître de disposer de ses biens, avait désigné pour son héritier son neveu, le fils de Lady Mary. Je me mis à soigner ce vieillard avec tout le zèle dont j'étais capable, bien persuadé que le meilleur moyen d'améliorer les mauvaises positions est de remplir exactement même un devoir pénible.

Lord J. Kysington était à mon égard de la plus stricte politesse; un salut me remerciait de chaque soin donné, de chaque mouvement qui lui rendait service. Je faisais de longues lectures que personne n'interrompait, ni le sombre vieillard que j'endormais, ni la jeune femme qui n'écoutait pas, ni l'enfant qui tremblait devant son oncle. Je n'avais jamais rien vu d'aussi morne, et pourtant, Mesdames, vous savez que la petite maison blanche avait depuis longtemps cessé d'être gaie; mais le silence qui vient du malheur suppose des pensées si graves que les paroles sont regardées comme insuffisantes pour les rendre : on sent la vie de l'âme sous l'immobilité du corps. Dans ma nouvelle demeure, c'était le silence à cause du vide.

Un jour, tandis que lord James semblait som-

meiller, que lady Mary était penchée sur son métier, le petit Harry monta sur mes genoux et, comme nous nous trouvions dans un angle éloigné de la chambre, il me fit tout bas quelques questions avec la naïve curiosité de son âge; puis à mon tour, ne songeant guère à ce que je disais, je l'interrogeai sur sa famille.

« Avez-vous des frères ou des sœurs? » lui demandai-je.

« J'ai une petite sœur bien jolie.

— Comment s'appelle-t-elle? » repris-je, tandis que du regard je parcourais un feuilleton de journal.

« Elle a un nom charmant, devinez-le, monsieur le docteur. »

Je ne sais à quoi je pensai. Dans mon village, je n'avais entendu que des noms de paysannes, qui ne pouvaient s'appliquer à la fille de lady Mary; M^me^ Meredith était la seule femme du monde que

j'eusse connue, et l'enfant répétant : « Devinez, devinez! » je répondis à tout hasard : « Eva, peut-être? »

Nous parlions bien bas; mais au moment où le nom d'Eva s'échappa de mes lèvres, lord J. Kysington ouvrit brusquement les yeux et se souleva sur son séant, sa belle-sœur laissa tomber son aiguille et se tourna avec vivacité vers moi. Je fus confondu de l'effet que je venais de produire; je regardais tour à tour lord James et lady Mary sans oser dire une parole de plus; quelques minutes se passèrent, lord James se laissa retomber sur le dossier de son fauteuil et ferma les yeux, lady Mary reprit son aiguille, Harry et moi, nous cessâmes de parler.

Je réfléchis longtemps à ce bizarre incident, puis toutes choses étant rentrées dans le calme accoutumé, je me levai doucement et cherchai à m'éloigner. Lady Mary repoussa son métier, passa devant moi, et me fit signe de la suivre. Lorsque nous fûmes entrés dans le salon voisin, elle ferma la porte, et se tenant debout en face de moi, la tête haute, toute sa physionomie prenant l'air impérieux qui était l'ex-

pression la plus habituelle de ses traits : « M. Barnabé, » me dit-elle, « veuillez ne jamais prononcer le nom qui s'est tout à l'heure échappé de vos lèvres, c'est un nom que lord J. Kysington ne doit pas entendre. » Elle s'inclina légèrement et rentra dans le cabinet dont elle ferma la porte.

Mille pensées m'assaillirent à la fois : cette Eva dont il ne fallait pas parler, n'était-ce pas Eva Meredith ? était-elle la belle-fille de lord J. Kysington ? étais-je donc chez le père de William? J'espérais, je doutais, car enfin, si pour moi ce nom d'Eva ne désignait qu'une personne, pour tout autre il n'était qu'un nom, commun sans doute en Angleterre à bien des femmes.

Je n'osais questionner; autour de moi toutes les bouches étaient closes et tous les cœurs sans expansion. Mais la pensée que j'étais dans la famille d'Eva Meredith, auprès de la femme qui dépouillait la veuve et l'orphelin de l'héritage paternel, cette pensée devint la préoccupation constante de mes jours et de mes nuits; je voyais mille fois en rêve le retour d'Eva et de son fils dans cette demeure; je

me voyais demandant pour eux un pardon que j'obtenais. Mais je levais les yeux, et la froide, l'impassible figure de lord J. Kysington glaçait toutes mes espérances. Je me mis à examiner ce visage comme si je ne l'avais jamais vu ; je me mis à épier sur ses traits quelques mouvements, quelques lignes qui annonçassent un peu de sensibilité ; je cherchais l'âme que je voulais toucher : Hélas ! je ne la trouvais nulle part. Je ne perdis pas courage, ma cause était si belle !

— Bah ! me disais-je, que signifie l'expression du visage, que fait l'enveloppe extérieure qui frappe les yeux ? Le coffre le plus sombre ne peut-il pas renfermer de l'or ? faut-il que tout ce qui est en nous se devine au premier regard, et quiconque a vécu, n'a-t-il pas appris à séparer son âme et sa pensée de l'expression banale de sa physionomie ?

— Je résolus d'éclaircir mes doutes, mais quel moyen prendre ? Questionner lady Mary ou lord James était chose impossible ; faire parler les domestiques ? ils étaient Français et nouvellement entrés dans cette maison : un valet de chambre anglais,

seul serviteur qui eût suivi son maître, venait d'être envoyé à Londres avec une mission de confiance. Ce fut vers lord J. Kysington que je dirigeai mes investigations. Par lui je saurais, et de lui j'obtiendrais la grâce. La sévère expression de son visage cessa de m'effrayer; je me dis : Quand dans la forêt on rencontre un arbre mort en apparence, on fait une entaille à l'arbre pour savoir si la séve n'est pas vivante encore sous l'écorce morte; de même je frapperai au cœur, et je verrai si la vie ne se cache pas quelque part. — J'attendis l'occasion.

Attendre avec impatience, c'est faire venir ce que que l'on attend; au lieu de dépendre des circonstances, on soumet les circonstances.

Une nuit, lord J. Kysington me fit appeler; il souffrait. Après lui avoir donné les soins nécessaires, je restai seul près de lui pour voir les résultats de mes prescriptions. La chambre était sombre : une bougie allumée laissait distinguer les objets, mais sans les éclairer. La noble et pâle figure de lord James était renversée sur son oreiller. Ses yeux étaient fermés : c'était son habitude quand il se pré-

parait à souffrir, comme s'il eût voulu se concentrer en lui-même pour ne rien perdre de sa force morale. Il ne se plaignait jamais; il restait étendu dans son lit, droit et immobile comme la statue d'un roi sur son tombeau; en général, il se faisait faire une lecture, espérant, soit que la pensée du livre s'emparerait de son esprit, soit que le son monotone d'une voix ferait venir le sommeil.

Cette nuit-là, il me fit signe de sa main osseuse de commencer à lire; mais je cherchai vainement, livres et journaux avaient été descendus au salon. Toutes les portes étaient fermées, et, à moins de sonner et de répandre l'alarme dans la maison, je ne pouvais me procurer un livre. Lord James fit un geste d'impatience, puis de résignation, et me montra une chaise pour que je revinsse m'asseoir auprès de lui. Nous restâmes longtemps ainsi sans parler, presque dans l'obscurité, l'horloge seule rompant le silence par le bruit régulier du balancier. Le sommeil ne venait pas. Tout à coup lord James ouvrit les yeux, et se tournant vers moi :

« Parlez, » me dit-il, « racontez quelque chose, ce que vous voudrez. »

Ses yeux se refermèrent et il attendit. Mon cœur battit avec force. Le moment était venu.

« Milord, » lui dis-je, « j'ai bien peur de ne rien savoir qui puisse intéresser Votre Seigneurie. Je ne puis parler que de moi, des événements de ma vie, et il vous faudrait l'histoire de quelques grands hommes de ce monde pour fixer votre attention. Que peut raconter un paysan qui a vécu content de peu, dans l'obscurité et le repos?... Je n'ai guère quitté mon village, milord. C'est un joli hameau dans la montagne; on n'y serait pas né, qu'on le choisirait pour y vivre. Non loin de mon village, il y a une maison de campagne, où j'ai vu des gens riches qui auraient pu partir, et qui restaient parce que les bois sont épais, les sentiers fleuris, les ruisseaux bien clairs et courant vite sur les rochers. Hélas! ils étaient deux dans cette maison, et bientôt une pauvre femme y resta seule jusqu'à la naissance de son fils.... Milord, cette femme est une de vos compatriotes, une Anglaise, belle comme on ne l'est pas souvent ni en Angleterre ni en France, bonne comme je ne croyais pas qu'on pût l'être ici bas. Elle venait d'avoir dix-huit ans quand je l'ai quittée, la

laissant bien isolée, sans père, sans mère, et déjà veuve d'un mari adoré; elle est faible, délicate, presque malade, et cependant il faut bien qu'elle vive : qu'est-ce qui protégerait son petit enfant?...

« Oh! milord, il y a des gens bien à plaindre en ce monde! Être malheureux au milieu de sa vie ou quand la vieillesse est venue, c'est triste sans doute : toutefois on a quelques bons souvenirs qui font dire qu'on a eu sa part, son temps, son bonheur; mais quand on pleure avant dix-huit ans, c'est bien plus triste encore, car enfin rien ne ressuscite les morts, on le sait, et il ne reste qu'à pleurer toute la vie. La pauvre enfant!... On voit un mendiant sur le bord d'une route, on lui fait l'aumône et on le regarde sans chagrin parce qu'il peut être secouru; mais cette malheureuse femme dont le cœur est brisé, le seul secours à lui donner serait de l'aimer.... et personne n'est près d'elle pour lui faire cette aumône-là!

« Si vous saviez, milord, quel beau jeune homme elle avait pour mari! vingt-trois ans à peine, une noble figure, un front haut.... comme le vôtre, intelligent et fier; des yeux d'un bleu foncé, un

peu rêveurs, un peu tristes — j'ai su pourquoi.... C'est qu'il aimait son père, son pays, et qu'il devait rester exilé loin d'eux. Son sourire était plein de bonté.... Ah! comme il aurait souri à son petit enfant, s'il avait vécu pour le voir! il l'aimait même avant qu'il fût né, il prenait plaisir à regarder le berceau qui l'attendait. Pauvre, pauvre jeune homme!... je l'ai vu par une nuit d'orage, dans une forêt obscure, étendu sur la terre mouillée, sans mouvement, sans vie, ses vêtements couverts de boue, son front brisé par une affreuse blessure d'où le sang s'échappait encore par torrents. J'ai vu.... hélas! j'ai vu William....

— Vous avez été témoin de la mort de mon fils!... » s'écria lord J. Kysington, se levant comme un spectre au milieu des oreillers qui le soutenaient, et fixant sur moi des yeux si grands, si perçants, que je reculai effrayé. Mais, malgré l'obscurité de la chambre, je crus apercevoir une larme mouiller le bord des paupières du vieillard.

« Milord, » répondis-je, « j'ai vu mourir votre fils, et j'ai vu naître son enfant. »

Il y eut un instant de silence.

Lord James me regardait fixement; enfin il fit un mouvement, sa main tremblante chercha ma main, la serra, puis ses doigts s'entr'ouvrirent, et il retomba sur ses oreillers

« Assez, assez, monsieur! je souffre, j'ai besoin de repos; laissez-moi seul. »

Je m'inclinai et m'éloignai. Avant que j'eusse quitté la chambre, lord J. Kysington avait repris sa position habituelle, son silence et son immobilité.

Je ne vous dirai pas, Mesdames, mes nombreuses et respectueuses tentatives auprès de lord James, les indécisions, les anxiétés cachées de celui-ci, et comment enfin son amour paternel réveillé par les détails de l'horrible catastrophe, comment l'orgueil de sa race ranimé par l'espoir de laisser un héritier de son nom, finirent par triompher d'un amer ressentiment. Trois mois après la scène que je viens de raconter, j'étais sur le seuil de la maison

de Montpellier à attendre Eva Meredith et son fils, rappelés dans leur famille pour y reprendre tous leurs droits. Ce fut un beau jour pour moi.

Lady Mary, qui, en femme maîtresse d'elle-même, avait dissimulé sa joie lorsque des dissensions de famille avaient fait de son fils le futur héritier de son frère, dissimula mieux encore ses regrets et sa colère quand Eva Meredith, ou plutôt Eva Kysington, se réconcilia avec son beau-père. Le front de marbre de lady Mary resta impassible, mais que de mauvaises passions devaient gonfler son cœur sous ce calme apparent !

J'étais donc sur le seuil de la porte quand la voiture d'Eva Meredith (je continuerai à lui donner ce nom) entra dans la cour de l'hôtel. Eva me tendit vivement la main. « Merci, merci, mon ami ! » murmura-t-elle. Elle essuya les larmes qui tremblaient dans ses yeux, et, prenant par la main son enfant, un enfant de trois ans, beau comme un ange, elle entra dans sa nouvelle demeure. « J'ai peur, » me dit-elle. C'était toujours cette faible femme, brisée par le malheur, pâle, triste et belle,

qui ne croyait guère aux espérances de la terre, et qui n'avait de certitude que pour les choses du ciel. Je marchais à côté d'elle, et tandis que, toujours en deuil, elle montait les premières marches de l'escalier, sa douce figure mouillée de larmes, sa taille mince et faible penchée vers la rampe, son bras tendu attirant à elle l'enfant qui marchait plus lentement qu'elle encore, lady Mary et son fils parurent sur le haut de l'escalier. Lady Mary portait une robe de velours brun; de beaux bracelets entouraient ses bras, une légère chaîne d'or ceignait son front digne en effet d'un diadème; elle marchait d'un pas assuré, la tête haute, le regard plein de fierté. Ce fut ainsi que ces deux mères se virent pour la première fois.

« Soyez la bienvenue, madame, » dit lady Mary en saluant Eva Meredith.

Eva essaya de sourire et répondit quelques paroles affectueuses. Comment aurait-elle deviné la haine, elle qui ne savait qu'aimer? Nous nous dirigeâmes vers le cabinet de lord J. Kysington. Eva, se soutenant à peine, entra la première, fit

quelques pas, et s'agenouilla près du fauteuil de son beau-père. Elle prit son enfant dans ses deux bras, et, le mettant sur les genoux de lord J. Kysington :

« Voilà son fils ! » s'écria-t-elle.

Puis, la pauvre femme pleura et se tut.

Lord James regarda longtemps l'enfant. A mesure qu'il reconnaissait les traits du fils qu'il avait perdu, son regard devenait humide et affectueux. Un moment arriva où, oubliant son âge, la marche du temps, les malheurs éprouvés, il se crut revenu aux jours heureux où il serrait son fils encore enfant sur son cœur.

« William ! William !... » murmura-t-il. « Ma fille ! » ajouta-t-il en tendant la main à Eva Meredith.

Mes yeux se remplirent de larmes. Eva avait une famille, un protecteur, une fortune; j'étais heureux.. . et c'est peut-être pourquoi je pleurais!

L'enfant, paisiblement resté sur les genoux de son grand-père, n'avait témoigné ni plaisir ni crainte.

« Veux-tu m'aimer ? » lui dit le vieillard.

L'enfant leva la tête, mais ne répondit pas.

« M'entends-tu ? je serai ton père. »

— Je serai ton père ! » répéta doucement l'enfant.

« Excusez-le, » dit sa mère, « il a toujours été seul, il est bien petit encore, tout ce monde l'intimide ; plus tard, milord, il comprendra mieux vos douces paroles. »

Mais je regardais l'enfant, je l'examinais en silence, je me rappelais mes sinistres craintes. Hélas ! ces craintes se changèrent en certitude : l'horrible saisissement éprouvé par Eva Meredith pendant sa grossesse avait eu des suites funestes pour son enfant, et une mère seule, dans sa jeunesse, son

amour et son inexpérience, avait pu si longtemps ignorer son malheur.

En même temps que moi et comme moi, lady Mary observait l'enfant.

Je n'oublierai de ma vie l'expression de sa physionomie. Elle était debout, son regard perçant était arrêté sur le petit William et semblait vouloir pénétrer jusqu'au cœur de l'enfant. Sa bouche s'entr'ouvrait comme pour sourire; sa respiration était courte et oppressée, comme lorsque l'on attend une grande joie; ses yeux dardaient des éclairs : il y avait sur son visage espoir, doute, attente.... Enfin sa haine fut clairvoyante, un cri de triomphe intérieur gonfla sa poitrine, mais ne dépassa pas ses lèvres. Elle se redressa, laissa tomber un regard de dédain sur Eva, son ennemie vaincue, et redevint impassible.

Lord James, fatigué des émotions de la journée, nous renvoya de son cabinet. Il resta seul toute la soirée.

Le lendemain, après une nuit agitée, quand je

descendis chez lord J. Kysington, toute sa famille était déjà réunie autour de lui. Lady Mary tenait le petit William sur ses genoux : c'était le tigre qui tenait sa proie.

« Le bel enfant! » disait-elle, « voyez, milord, ses soyeux cheveux blonds; comme le soleil les rend brillants!... Mais, chère Eva, est-ce que votre fils est toujours aussi taciturne? Il n'a pas le mouvement, la gaieté de son âge.

— Il est toujours triste, » répondit Mme Meredith. « Hélas! près de moi, il ne pouvait apprendre à rire.

— Nous tâcherons de l'amuser, de l'égayer; » reprit lady Mary. « Allons, cher enfant, embrassez votre grand-père, tendez-lui les bras, et dites-lui que vous l'aimez. »

William ne bougea pas.

« Ne savez-vous pas comment on embrasse? Harry,

mon ami, embrassez votre oncle, et donnez un bon exemple à votre cousin. »

Harry s'élança sur les genoux de lord James, lui passa les deux bras autour du cou et dit :

« Je vous aime, mon oncle ! »

— A votre tour, mon cher William, » reprit lady Mary.

William resta immobile, sans même lever les yeux vers son grand-père.

Une larme roula sur les joues d'Eva Meredith.

« C'est ma faute, » dit-elle, « j'ai mal élevé mon enfant ! »

Elle prit William sur ses genoux, et les pleurs qui s'échappaient de ses yeux tombèrent sur le front de son fils ; il ne les sentit pas, et s'endormit sur le cœur oppressé de sa mère.

« Tâchez, » dit lord James à sa belle-fille, « que William devienne moins sauvage.

— Je tâcherai, » répondit Eva avec ce ton d'enfant soumis que je lui connaissais depuis longtemps, « je tâcherai, et peut-être réussirai-je si lady Mary veut avec bonté me dire ce qu'elle a fait pour rendre son fils si heureux et si gai. »

Puis la mère désolée regarda Harry qui jouait près du fauteuil de lord James, et son regard retomba sur son pauvre enfant endormi.

« Il a souffert même avant de naître, » murmura-t-elle; « nous avons tous deux été bien malheureux! Mais je vais essayer de ne plus pleurer, pour que William soit gai comme les autres enfants. »

Deux jours s'écoulèrent, deux jours pénibles, pleins de troubles cachés, pleins d'une morne inquiétude. Le front de lord J. Kysington était soucieux, son regard par moments m'interrogeait. Je détournais les yeux pour éviter de répondre.

Le matin du troisième jour, lady Mary entra avec des jouets de toute sorte qu'elle apportait aux deux enfants. Harry s'empara d'un sabre et courut par la chambre en poussant mille cris de joie. William prit dans ses petites mains les jouets qu'on lui donna, mais il n'essaya pas d'en faire usage.

« Tenez, milord, » dit lady Mary à son beau-frère, « prenez ce livre de gravures et donnez-le à votre petit-fils ; peut-être son attention sera-t-elle éveillée par les peintures qui s'y trouvent. »

Puis elle conduisit William auprès de lord James. L'enfant se laissa faire, marcha, s'arrêta, et resta comme une statue là où on le plaça.

Lord J. Kysington ouvrit le livre. Tous les regards se portèrent vers le groupe que formaient en ce moment le vieillard et son petit-fils. Lord James était sombre, silencieux, sévère; il tourna lentement plusieurs pages, s'arrêtant à chaque image et observant William dont les yeux fixes ne s'étaient pas même dirigés vers le livre. Lord James tourna en-

core quelques feuillets, puis sa main devint immobile, le livre glissa de ses genoux à terre, et un morne silence régna dans la chambre.

Lady Mary s'approcha de moi, et se penchant comme pour me parler à l'oreille, me dit d'une voix assez haute pour être entendue de tous :

« Mais cet enfant est idiot, docteur! »

Un cri lui répondit. Eva Meredith se leva comme si la foudre l'eût atteinte, et saisissant son fils qu'elle serra convulsivement sur sa poitrine :

« Idiot! » s'écria-t-elle, tandis que son regard indigné brillait pour la première fois du plus vif éclat; « idiot.... parce qu'il a été malheureux toute sa vie, parce qu'il n'a vu que des larmes depuis que ses yeux sont ouverts; parce qu'il ne sait pas jouer comme votre fils, qui a toujours eu de la joie autour de lui! Ah! madame, vous insultez le malheur. Viens, viens, mon enfant! » continua Eva tout en larmes, « éloignons-nous de ces cœurs sans

pitié, qui n'ont que des paroles dures pour notre infortune. »

Et la malheureuse mère, emportant son enfant, monta rapidement dans sa chambre. Je la suivis. Elle posa William à terre, et s'agenouillant devant ce petit enfant : « Mon fils! mon fils! » s'écria-t-elle.

William s'avança vers elle et vint appuyer sa tête sur l'épaule de sa mère.

« Docteur, » me dit-elle, « il m'aime, vous le voyez; il vient à moi quand je l'appelle, il m'embrasse! Ses caresses ont suffi à ma tranquillité, à mon triste bonheur; mon Dieu! ce n'était donc pas assez? Mon fils, parle-moi, rassure-moi! trouve un mot consolant, un seul mot à dire à ta mère au désespoir. Jusqu'à présent, je ne t'ai demandé que de me rendre les traits de ton père et de me laisser du silence pour que je puisse pleurer sans contrainte; aujourd'hui, William, il me faut des paroles de toi. Ne vois-tu pas mes larmes, ma terreur? cher enfant, toi si beau, si pareil à ton père, parle, parle-moi! »

Hélas! hélas! l'enfant demeura sans mouvement, sans effroi, sans intelligence; un sourire seulement, un sourire horrible à voir, effleura ses lèvres. Eva cacha sa figure dans ses deux mains et resta à genoux sur la terre. J'entendis longtemps le bruit de ses sanglots.

Alors je demandai au ciel de m'inspirer des pensées consolantes qui pussent apporter à cette pauvre mère une lueur d'espoir. Je lui parlai de l'avenir, de guérison à attendre, de changement possible, probable; mais il y a des mensonges difficiles : là où l'espérance n'existe pas, elle ne se laisse pas entrevoir. Un coup terrible, un coup mortel avait été porté, et Eva Meredith venait de comprendre toute la vérité.

A dater de ce jour, un seul enfant descendit chaque matin dans le cabinet de lord J. Kysington. Deux femmes y venaient, mais une seule semblait vivre, l'autre se taisait comme ceux qui sont morts; l'une disait « mon fils, » l'autre ne parlait jamais de son enfant; l'une portait le front haut, l'autre avait la tête inclinée sur sa poitrine pour mieux cacher ses larmes; l'une était belle et brillante, l'autre était

pâle et vêtue de noir. La lutte était finie. Lady Mary triomphait.

On laissait Harry jouer sous les yeux d'Eva Meredith, c'était cruel! Sans prendre souci des angoisses de cette femme, on amenait Harry répéter des leçons en présence de son oncle; on vantait ses progrès. La mère ambitieuse calculait toutes choses pour consolider le succès, et tandis qu'elle avait de douces paroles, de feintes consolations pour Eva Meredith, elle lui torturait le cœur à chaque instant du jour. Lord J. Kysington, frappé dans ses plus chères espérances, avait repris la froide impassibilité qui m'avait tant effrayé. Maintenant c'était, je le voyais, le dernier mot de son caractère, c'était la pierre qui scelle un tombeau. Strictement poli envers sa belle-fille, il n'avait pour elle nulle parole bienveillante; la fille du planteur américain ne pouvait trouver de place dans ses affections que comme mère de son petit-fils, et cet enfant, il le regardait comme n'existant pas. Lord James fut plus que jamais sombre, taciturne, regrettant peut-être d'avoir cédé à mes instances et d'avoir donné à sa vieillesse une émotion pénible et désormais inutile.

Un an s'écoula, puis un triste jour vint où lord J. Kysington fit appeler Eva Meredith, et lui faisant signe de s'asseoir près de son fauteuil :

« Écoutez-moi, madame, » dit-il, « écoutez-moi avec courage. Je veux agir loyalement envers vous et ne vous rien cacher. Je suis vieux et malade, il faut m'occuper de mes affaires; elles sont tristes et pour vous et pour moi. Je ne vous parlerai pas de mon ressentiment lors du mariage de mon fils; votre malheur m'a désarmé, je vous ai appelée vers moi, et j'ai désiré voir et aimer, dans votre fils William, l'héritier de mes biens, le jeune homme sur lequel se baseraient tous mes rêves d'avenir et d'ambition.

« Hélas! madame, la destinée fut cruelle envers nous. La veuve et l'enfant de mon fils auront tout ce qui peut assurer une existence honorable; mais, maître d'une fortune que moi seul j'ai acquise, j'adopte mon neveu, et c'est lui que je regarderai désormais comme mon unique héritier.

« Je retourne à Londres pour surveiller mes af–

faires. Suivez-moi, madame, si vous le voulez : ma maison est la vôtre, je vous y verrai avec plaisir. »

Eva (elle me l'a dit depuis) sentit en elle, pour la première fois, le courage remplacer l'abattement. Elle eut la force que donne une noble fierté : elle releva la tête, et si son front n'avait pas l'orgueil de celui de lady Mary, il avait du moins la dignité du malheur.

« Partez, milord, » répondit-elle, « partez, je ne vous suivrai pas. Je n'irai pas être témoin de la déchéance de mon fils. Vous vous êtes bien hâté, Milord, de condamner pour toujours ! Que sait-on de l'avenir ? vous avez bien vite désespéré de la miséricorde de Dieu !

— L'avenir, » reprit lord James, « à mon âge, il est tout entier dans le jour qui s'écoule. Si je veux agir, il faut que j'agisse le matin sans même attendre le soir.

— Faites donc comme vous l'entendez, » répondit Eva. « Je retourne dans la demeure où j'ai été heu-

reuse près de mon mari, j'y retourne avec votre petit-fils, William Kysington; ce nom, son seul héritage, il le garde, et le monde dût-il ne connaître ce nom qu'en le lisant sur son tombeau, votre nom, milord, est celui de mon fils ! »

Huit jours après, Eva Meredith descendait le grand escalier de l'hôtel, tenant encore, comme lorsqu'elle entra dans cette fatale maison, son fils par la main. Lady Mary était un peu en arrière, quelques marches plus haut qu'elle; de nombreux domestiques, tristement silencieux, regardaient et regrettaient la douce maîtresse chassée du toit paternel.

En quittant cette demeure, Eva Meredith quittait les seuls êtres qu'elle connût sur la terre, les seuls dont elle eût le droit de réclamer la pitié; le monde s'ouvrait devant elle, immense et vide. C'était Agar partant pour le désert. »

« C'est horrible, docteur! » s'écrièrent les auditeurs du médecin du village; « y a-t-il des vies si complétement malheureuses? Quoi! vous avez vu vous-même....

— J'ai vu, mais je ne vous ai pas encore tout dit, » répondit le docteur Barnabé. « Laissez-moi achever. »

Peu de temps après le départ d'Eva Meredith, lord J. Kysington se mit en route pour Londres. Me trouvant libre, je renonçai à tout nouveau désir de m'instruire : j'avais assez de science pour mon village, j'y revins en toute hâte.

Nous voilà donc encore dans cette petite maison blanche, réunis comme avant cette absence de deux années. Mais combien le temps qui venait de s'écouler avait augmenté la grandeur du malheur ! Nul n'osait parler de l'avenir, ce moment inconnu dont nous avons tous tant besoin et sans lequel le jour présent passe, s'il est heureux, en ne donnant qu'un bonheur trop faible, s'il est triste, en laissant le malheur trop grand.

Jamais je ne vis une douleur plus noble dans sa simplicité plus calme dans sa force que celle d'Eva Meredith. Elle priait encore le Dieu qui la frappait.

Dieu, pour elle, c'était celui qui peut l'impossible, celui près duquel on recommence l'espérance quand les espérances de la terre sont éteintes. Son regard, ce regard plein de foi qui m'avait déjà si vivement frappé, s'arrêtait sur le front de William comme pour y attendre la venue de l'intelligence, qu'elle appelait par ses prières. Je ne saurais vous peindre la courageuse patience de cette mère; je ne saurais vous dire tous les trésors d'amour, de pensées, de récits ingénieux qu'elle prodiguait à cet enfant qui écoutait sans comprendre, qui répétait, comme un écho, les derniers mots du doux langage qu'on lui parlait. Elle essaya, sous toutes les formes possibles, les premières leçons de l'enfance; elle lisait à son fils, lui parlait, occupait ses yeux par des images; elle demandait à la musique d'autres sons que les paroles. Cherchant à le faire prier, elle joignait ses petites mains, mais elle ne pouvait lui faire lever les yeux vers le ciel.

Un jour même, faisant un horrible effort, elle raconta à William la mort de son père; elle espérait, attendait une larme. Ce matin-là son enfant s'endormit pendant qu'elle lui parlait encore; des

larmes furent versées, mais ce fut des yeux d'Eva Meredith qu'elle tombèrent.

Elle s'épuisa ainsi en vains efforts, en luttes persévérantes; elle travaillait pour pouvoir continuer à espérer. Mais, aux yeux de William, les images n'étaient que des couleurs; à ses oreilles, les paroles n'étaient que du bruit. Cet enfant cependant grandissait et devenait d'une beauté merveilleuse. Si on ne l'eût vu qu'un instant, on aurait appelé calme l'immobilité de sa physionomie; mais ce calme prolongé, continu, cette absence de tout chagrin, de toute larme, avait sur nous un étrange et triste effet. Ah! il faut que souffrir soit bien inhérent à notre nature, puisque l'éternel sourire de William faisait dire à tout le monde : « Le pauvre idiot! » Les mères ne savent pas le bonheur qui se cache dans les pleurs de leur enfant; une larme, c'est un regret, un désir, une crainte, c'est l'existence enfin qui commence à être comprise. Hélas! William était content de tout. Il semblait le long du jour dormir les yeux ouverts; il ne fuyait nul danger, il n'allait pas plus vite, il ne se retournait pas; il n'avait jamais d'ennui, d'impatience, de colère; s'il ne savait pas obéir aux

paroles qu'on lui disait, il obéissait du moins à la main qui le conduisait. Dans cette nature privée de toute lumière, il ne restait qu'un instinct : il connaissait sa mère, il l'aimait même. Il se plaisait à s'appuyer sur ses genoux, sur son épaule ; il l'embrassait. Quand je le tenais longtemps éloigné d'elle, une sorte d'anxiété de mouvement se manifestait en lui ; je le ramenais près de sa mère, il ne montrait aucune joie, seulement il devenait tranquille. Cette tendresse, cette faible lueur du cœur de William, c'était la vie d'Eva ; c'est là qu'elle trouvait la force d'essayer, d'espérer, d'attendre. Si ses paroles n'étaient pas comprises, ses baisers, du moins, l'étaient. Que de fois elle prit entre ses mains la tête de son fils et baisa, baisa longtemps le front de William, comme si elle eût espéré que son amour embraserait cette âme muette et glacée ! Que de fois elle attendit un miracle en serrant son fils dans ses bras, en mettant le cœur tranquille de William sur son cœur brûlant !

Souvent elle s'oubliait le soir dans l'église du village. ( Eva Meredith était d'une famille catholique. ) A genoux sur la pierre devant l'autel de la Vierge ,

au pied de la statue de Marie tenant son enfant dans ses bras, elle disait : «O vierge! mon fils est inanimé comme cette image du tien; demande à Dieu une âme pour mon enfant! »

Elle faisait la charité à tous les enfants pauvres du village, leur donnant du pain, des vêtements, en disant : « Priez pour lui. » Elle consolait les mères qui souffraient, dans le secret espoir que la consolation viendrait aussi pour elle; elle ne laissait aucune larme couler des yeux des autres, afin de pouvoir croire qu'elle cesserait aussi de pleurer. Dans tout le pays, elle fut aimée, bénie, vénérée; elle le savait, et offrait doucement au ciel, non avec orgueil mais avec espérance, les bénédictions des malheureux, pour obtenir la grâce de son fils. Elle aimait à regarder William dormir; alors elle le voyait beau et semblable aux autres enfants, elle oubliait un instant, une minute peut-être—et devant ces traits réguliers, cette chevelure dorée, ces longs cils qui jetaient leur ombre sur la joue rosée de William, elle était mère, mère presque avec joie, presque avec orgueil. Dieu a des moments de miséricorde même envers ceux qu'il a condamnés à souffrir.

Ainsi s'écoulèrent les premières années de l'enfance de William. Il atteignit huit ans. Alors s'opéra en Eva Meredith un triste changement qui ne put échapper à mes regards attentifs ; elle cessa d'espérer. Soit que la taille déjà élevée de son fils rendît plus frappant le manque d'intelligence, soit que, comme un ouvrier qui a travaillé tout le jour succombe le soir à la fatigue, l'âme d'Eva renonçât à la tâche entreprise, elle retomba avec accablement sur elle-même, ne demandant plus au ciel que de la résignation. Elle laissa de côté les livres, les gravures, la musique, tous les moyens enfin qu'elle avait appelés à son secours, elle devint abattue et silencieuse ; seulement, si cela était possible, elle fut plus tendre encore pour son fils. Quand elle cessa de croire qu'elle lui rendrait les chances d'aller dans le monde, de se faire des amis, d'acquérir une position, elle sentit en même temps que son enfant n'avait plus qu'elle sur la terre ; elle demanda à son cœur un miracle, celui d'augmenter l'amour qu'elle lui portait déjà. Cette femme devint la servante, l'esclave de son fils ; elle ne songea plus qu'à le préserver d'une souffrance, d'une gêne quelconque. Si un rayon de soleil frappait le front de William, elle se levait, in-

clinait le rideau, amenait l'ombre au lieu du jour trop vif qui avait fait baisser les yeux de son enfant. Si elle se sentait atteinte par le froid, c'était à William qu'elle portait un vêtement plus chaud; si elle avait faim, c'était pour William qu'elle allait cueillir les fruits du jardin; si elle se sentait fatiguée, c'était à lui qu'elle avançait le grand fauteuil et les coussins moelleux; enfin elle s'écoutait vivre pour deviner les sensations de la vie de son fils. C'était encore de l'activité, ce n'était plus de l'espérance.

Mais William atteignit onze ans : alors commença une dernière phase de l'existence d'Eva Meredith. William, prodigieusement grand et fort pour son âge, cessa d'avoir besoin de ces soins de chaque instant qu'on donne aux premières années de la vie. Ce n'était plus l'enfant qui s'endormait sur les genoux de sa mère; il se promenait seul dans l'enceinte du jardin, il montait à cheval avec moi, il me suivait volontiers dans mes courses de montagnes; enfin l'oiseau, quoique privé d'ailes, quittait son nid.

Le malheur de William n'avait rien d'effrayant ni de pénible à voir. C'était un jeune garçon, beau

comme le jour, silencieux, calme comme on ne l'est pas sur cette terre, et dont le regard n'exprimait rien que le repos, dont la bouche ne savait que sourire; il n'était ni gauche, ni disgracieux, ni importun; c'était une âme qui dormait à côté de la vôtre, n'ayant nulle question, nulle réponse à vous faire. Mme Meredith n'eut plus, pour occuper sa douleur, cette activité de la mère qui est encore restée nourrice; elle revint s'asseoir près de cette fenêtre d'où elle voyait le hameau et le clocher de l'église, à cette même place où elle avait tant pleuré son premier William. Sa figure pâle se tournait vers l'air extérieur comme pour demander au vent qui soufflait dans les arbres de donner un peu de fraîcheur à son front; ses bras, allongés à ses côtés, s'inclinaient sans force comme les bras oisifs ou fatigués qui n'ont plus rien à faire sur cette terre.

L'espérance, les soins à donner, tout lui manquait successivement; elle n'avait plus qu'à veiller, qu'à veiller de loin, le jour et la nuit, comme la lampe qui brûle toujours sous la voûte de l'église.

Mais ses forces étaient épuisées. Au milieu de

cette douleur, revenue à son point de départ — le silence et l'immobilité — après avoir vainement essayé l'effort, le courage, l'espérance, Eva Meredith tomba en consomption. En dépit des ressources de mon art, je la vis maigrir et s'affaiblir. Où porter le remède quand c'est l'âme qui est atteinte?

Pauvre étrangère ! elle aurait eu besoin du soleil de son pays et d'un peu de bonheur pour la réchauffer, mais le rayon de soleil et le rayon de bonheur lui manquaient à la fois. Elle fut longtemps sans s'apercevoir de son danger, parce qu'elle ne pensait pas à elle-même ; mais quand il ne fut plus possible qu'elle quittât son fauteuil, il fallut bien comprendre. Je n'oserai pas vous peindre les angoisses de cette femme, à la pensée de laisser William sans appui, sans amis, sans protecteur, de le laisser perdu au milieu des indifférents, lui qu'il fallait aimer et conduire par la main comme un enfant. Oh! comme elle essaya de vivre ! avec quelle avidité elle se jetait sur les boissons que je lui préparais ! que de fois elle voulut croire à sa guérison ! mais la maladie marchait. Alors elle retint plus souvent William à la maison, elle ne voulait plus cesser de le voir.

« Reste avec moi, » disait-elle, et William, toujours content près de sa mère, s'asseyait à ses pieds. Elle le regardait longtemps, jusqu'à ce qu'un torrent de larmes l'empêchât de distinguer la douce figure de son enfant; alors elle l'appelait plus près d'elle encore, le pressait sur son cœur, et dans une espèce de délire : « Oh! si mon âme qui va se séparer de mon corps pouvait, » s'écriait-elle, « devenir l'âme de mon enfant, que je serais heureuse de mourir! »

Eva ne pouvait pas en arriver à désespérer tout à fait de la miséricorde divine, et, quand toutes chances humaines disparaissaient, ce cœur plein d'amour avait de doux rêves dont il se refaisait des espérances.

Mais qu'il était triste, hélas! de voir cette pauvre mère mourir lentement sous les yeux de son fils, d'un fils qui ne comprenait pas et qui lui souriait quand elle l'embrassait.

« Il ne me regrettera pas, » disait-elle, « il ne me pleurera pas, il ne se souviendra pas! »

Et puis elle demeurait immobile, dans une muette contemplation de son enfant. Sa main alors, parfois, cherchait la mienne : « Vous l'aimez, ami docteur? » murmurait-elle.

— Je ne le quitterai pas, » lui disais-je, « tant qu'il n'aura pas de meilleurs amis que moi. »

Dieu dans le ciel et le pauvre médecin de village sur la terre, voilà les protecteurs auxquels elle confiait son fils.

La foi est une grande chose!.... Cette femme veuve, déshéritée, mourante, auprès d'un enfant sans intelligence, n'avait pas encore un de ces désespoirs sans issue, qui font qu'on meurt en blasphémant. Un ami invisible était près d'elle, elle semblait s'appuyer sur lui et parfois prêter l'oreille à de saintes paroles qu'elle seule entendait.

Un matin, elle m'envoya chercher de bonne heure; elle n'avait pu quitter son lit. De sa main amaigrie, elle me montra une feuille de papier sur laquelle quelques lignes étaient tracées.

« Ami docteur, » me dit-elle de sa voix la plus douce, « je n'ai pas la force de continuer, achevez cette lettre. »

Je lus ce qui suit :

« Milord, c'est la dernière fois que je vous écris. Tandis que la santé est rendue à votre vieillesse, moi je souffre et je suis prête à mourir. Je laisse sans protecteur votre petit-fils William Kysington. Milord, cette dernière lettre est pour le rappeler à votre souvenir; je demande moins, pour lui, votre fortune qu'une place dans votre cœur. De toutes les choses de la vie, il n'a compris qu'une seule chose, l'amour de sa mère; voilà qu'il me faut le quitter pour toujours! Aimez-le, milord, il ne comprend que l'affection. »

Elle n'avait pu achever, j'ajoutai :

« M^me^ Kysington a peu de jours à vivre; quels sont les ordres de lord James Kysington à l'égard de l'enfant qui porte son nom?

« Le docteur Barnabé. »

Cette lettre fut envoyée à Londres, et nous attendîmes. La pauvre malade ne quitta plus son lit. William, assis près d'elle, tenait tout le long du jour sa main dans les siennes; Eva essayait tristement de lui sourire; moi, de l'autre côté du lit, je préparais les potions qui pouvaient adoucir le mal.

Elle recommençait à parler à son fils, comme ne désespérant plus qu'après sa mort quelques mots dits par elle revinssent à la mémoire du pauvre enfant; elle lui donnait tous les conseils, toutes les instructions qu'elle eût donnés à un être éclairé, puis elle se retournait vers moi : « Qui sait, docteur! » disait-elle, « peut-être qu'un jour il retrouvera mes paroles au fond de son cœur! »

Trois semaines s'écoulèrent encore. La mort approchait, et quelque soumise que fût l'âme chrétienne d'Eva, ce moment ramenait l'angoisse de la séparation et la terreur solennelle de l'avenir. Le curé du village vint la voir. Quand il la quitta, je m'approchai de lui, je pris sa main. « Vous prierez pour elle, » lui dis-je. — « Je lui ai demandé de prier pour moi, » répondit-il.

C'était le dernier jour d'Eva Meredith. Le soleil était couché; la fenêtre près de laquelle elle s'était si longtemps assise était ouverte : elle pouvait voir de loin ce pays qu'elle avait aimé. Elle tenait son fils dans ses bras et baisait son front, ses cheveux, en pleurant tristement :

« Pauvre enfant! que deviendras-tu? » disait-elle avec amour. Écoute-moi, William! je me meurs... ton père est mort aussi; te voilà seul sur la terre : il faut prier le Seigneur. Je te donne à celui qui veille sur le passereau solitaire sur les toits, il veillera sur l'orphelin. Cher enfant, regarde-moi, écoute-moi! Tâche de comprendre que je meurs, afin de te souvenir un jour de moi! »

Et la pauvre mère, perdant la force de parler, gardait encore celle d'embrasser son enfant.

En ce moment, un bruit inusité frappa mes oreilles. Les roues d'une voiture faisaient crier le sable des allées du jardin. Je courus vers le perron. Lord J. Kysington et lady Mary entraient dans la maison.

« J'ai reçu votre lettre, » me dit lord James; « j'étais au moment de partir pour l'Italie; cela m'éloignait peu de ma route de venir moi-même régler le sort de William Kysington, me voici. Ma belle-fille?...

— Elle vit encore, milord, » lui répondis-je

Ce fut avec un sentiment pénible que je vis entrer dans la chambre d'Eva cet homme calme, froid, austère, suivi de cette femme orgueilleuse qui venait être témoin d'un événement heureux pour elle, la mort de son ancienne rivale. Ils pénétrèrent dans cette petite chambre, simple, modeste, si différente des beaux appartements de l'hôtel de Montpellier. Ils s'approchèrent de ce lit sous les rideaux blancs duquel Eva, pâle et belle encore, tenait son fils appuyé sur son cœur. Ils se placèrent, l'un à droite, l'autre à gauche de ce lit de douleur, et ne trouvèrent pas une parole affectueuse pour consoler cette pauvre femme qui n'avait plus que peu d'instants à vivre; quelques phrases glacées, quelques mots sans suite s'échappèrent à peine de leurs lèvres. Assistant pour la première fois au douloureux spectacle d'une ago-

nie, ils en détournèrent les yeux, et se persuadant qu'Eva Meredith ne voyait ni n'entendait, ils attendirent simplement qu'elle fût morte, sans même donner à leur visage une expression d'emprunt de bonté ou de regret. Eva fixait sur eux ses regards mourants, et un effroi subit s'empara de ce cœur qui battait à peine. Elle comprit alors ce qu'elle n'avait pas voulu comprendre pendant sa vie, les sentiments cachés de lady Mary, la profonde indifférence, l'égoïsme de lord J. Kysington ; elle comprit enfin que c'étaient là les ennemis et non les protecteurs de son fils. Le désespoir, la terreur se peignirent sur son pâle visage. Elle n'essaya pas d'implorer ces êtres sans âme. D'un mouvement convulsif, elle approcha William plus près d'elle encore, et, rassemblant toutes ses forces :

« Mon enfant, mon pauvre enfant ! » s'écria-t-elle dans un dernier baiser, « tu n'as pas un seul appui sur la terre ; mais là-haut Dieu est bon. Mon Dieu, viens au secours de mon enfant ! »

Avec ce cri d'amour, avec cette suprême prière, sa vie s'exhala, ses bras s'entr'ouvrirent, ses lèvres

restèrent immobiles sur le front de William. Puisqu'elle n'embrassait plus son fils, c'est qu'elle était morte, morte sous les yeux de ceux qui, jusqu'à la fin, avaient refusé de lui tendre une main secourable, morte sans donner à lady Mary la crainte de voir essayer par une prière de faire révoquer l'arrêt prononcé, morte en lui laissant une victoire complète, définitive.

Il y eut un instant de silence solennel, personne ne remua ni ne parla. La mort fait incliner les fronts les plus orgueilleux. Lady Mary et lord J. Kysington fléchirent les genoux auprès du lit de leur victime. Au bout de quelques minutes, lord James se releva et me dit : « Éloignez cet enfant de la chambre de sa mère, et suivez-moi, docteur, je vous expliquerai mes intentions à son égard. »

Il y avait deux heures que William était appuyé sur l'épaule d'Eva Meredith, son cœur placé sur son cœur, sa bouche sur sa bouche, recevant à la fois ses baisers et ses larmes. Je m'approchai de William, et sans lui adresser d'inutiles paroles, j'essayai de le soulever pour l'emmener hors de la chambre ; mais

William résista, et ses bras s'attachèrent plus fortement à sa mère. Cette résistance, la première que le pauvre enfant eût jamais opposée à qui que ce fût sur la terre, me toucha jusqu'au fond de l'âme; cependant je renouvelai l'effort. Cette fois William céda et se tourna vers moi; je vis son beau visage inondé de larmes. Avant ce jour, William n'avait jamais pleuré. Une vive émotion s'empara de moi, et je laissai l'enfant se jeter de nouveau sur le corps de sa mère.

« Emmenez-le donc, » me dit lord J. Kysington.

« Milord, il pleure! » m'écriai-je. « Ah! laissons ses pleurs couler. »

Je me penchai vers l'enfant, j'entendis des sanglots.

« William, mon cher William! » lui dis-je avec anxiété en prenant sa main dans mes mains, « pourquoi pleures-tu? »

Une seconde fois William tourna la tête vers moi, puis avec un doux regard plein de douleur :

« Ma mère est morte, » répondit-il.

Je n'ai pas de paroles pour vous dire ce que j'éprouvai. Les yeux de William avaient de l'intelligence ; ses larmes ne coulaient pas au hasard, elles étaient tristes, et le son de sa voix était brisé comme lorsque le cœur souffre. Je poussai un cri ; je me mis presque à genoux près du lit d'Eva.

« Ah ! vous aviez raison, Eva, » murmurai-je, « de ne pas désespérer de la bonté de Dieu ! »

Lord James lui-même avait tressailli. Lady Mary était pâle comme Eva morte.

« Ma mère ! ma mère ! » s'écriait William avec des accents qui remplissaient mon cœur de joie ; puis, répétant les paroles d'Eva Meredith, ces paroles qu'elle disait bien qu'il retrouverait au fond de son cœur, l'enfant reprit à haute voix :

« Je meurs, mon fils ! ton père est mort ; tu es seul sur la terre : il faut prier le Seigneur. »

J'appuyai doucement ma main sur l'épaule de William pour le faire s'incliner et se mettre à genoux; il s'agenouilla, joignit tout seul cette fois ses deux mains tremblantes, et levant vers le ciel un regard plein de vie : « Mon Dieu, ayez pitié de moi! » murmura-t-il.

Je me penchai vers Eva, je pris sa main glacée. « O mère, mère qui as tant souffert, » m'écriai-je, « entends-tu ton enfant, le vois-tu de là-haut? sois heureuse! ton fils est sauvé, pauvre femme qui as tant pleuré! »

Eva, étendue morte aux pieds de lady Mary, cette fois pourtant faisait trembler sa rivale; car ce ne fut pas moi qui emmenai William hors de la chambre, ce fut lord J. Kysington qui emporta son petit-fils dans ses bras.

Que vous dirais-je, Mesdames? William retrouva la raison et partit avec lord J. Kysington. Plus tard, réintégré dans ses droits, il fut l'unique héritier des biens de son grand-père. La science a constaté quelques-uns de ces rares exemples d'une intelligence

ranimée par une violente secousse morale, ainsi le fait que je vous raconte trouve là son explication naturelle. Mais les bonnes femmes du village, qui avaient soigné Eva Meredith pendant sa maladie qui avaient entendu ses ferventes prières, furent convaincues qu'ainsi qu'elle l'avait demandé au ciel, l'âme de la mère avait passé dans le corps de l'enfant. « Elle était si bonne, » disent les villageois, « que Dieu n'avait rien à lui refuser. » Cette naïve croyance est parfaitement établie dans le pays. Personne ne pleura Mme Meredith comme morte; et lorsque William Kysington, devenu possesseur de la fortune de son grand-père, envoya chaque année d'abondantes aumônes au village qui le vit naître et qui vit mourir sa mère, les pauvres s'écrièrent : « Voilà cette bonne âme de Mme Meredith qui pense encore à nous. Ah! quand elle s'en ira au ciel, les malheureux seront bien à plaindre. »

Ce n'est pas sur sa tombe que nous portons des fleurs, mais sur les marches de l'autel de la Vierge, où elle priait si souvent Marie d'envoyer une âme à son fils. En déposant là leurs bouquets de fleurs des champs, les habitants du hameau se disent entre

eux : « Quand elle priait avec tant de ferveur, la bonne Vierge lui répondait tout bas : Je donnerai ton âme à ton enfant ! »

Le curé a laissé à nos paysans cette touchante croyance, et moi-même, quand William vint me voir dans ce village, quand il fixa sur moi son regard si semblable à celui de sa mère, quand sa voix qui avait un accent bien connu me dit, ainsi que le faisait M^me^ Meredith : « Ami docteur, je vous remercie ! » Alors — souriez, Mesdames, si vous le voulez — je pleurai, et je crus, avec tout le village, qu'Eva Meredith était là devant moi.

Cette femme, dont l'existence ne fut que longs malheurs, a laissé, après sa mort, un souvenir doux, consolant, qui n'a rien de pénible pour ceux qui l'ont aimée. En songeant à elle, on songe à la miséricorde de Dieu, et, si l'on a une espérance au fond du cœur, on espère avec plus de confiance.

Mais il est bien tard, Mesdames, depuis longtemps vos voitures sont devant le perron. Excusez ce long récit ; à mon âge, on ne sait pas être bref

en parlant des souvenirs de sa jeunesse. Pardonnez au vieillard de vous avoir fait sourire à son arrivée, et pleurer quand vous l'avez écouté! »

Ces dernières paroles furent dites du ton le plus doux et le plus paternel, tandis qu'un demi-sourire effleurait les lèvres du docteur Barnabé; chacun alors s'approcha de lui, on commença mille remercîments. Mais le docteur Barnabé se leva, se dirigea vers sa redingote de taffetas puce, déposée sur un fauteuil, et tandis qu'un de ses jeunes auditeurs l'aidait à s'en vêtir :

« Adieu, Messieurs; adieu, Mesdames, » dit le médecin du village; « ma carriole est là, la nuit est venue, le chemin est mauvais : bonsoir, je pars. »

Quand le docteur Barnabé fut installé dans son cabriolet d'osier vert, que le petit cheval gris, chatouillé par le fouet, fut au moment de partir, Mme de Moncar s'avança vivement, se souleva un peu sur le marchepied de la voiture, et, se penchant vers le docteur Barnabé, elle lui dit tout bas, bien bas :

« Docteur, je vous donne la maison blanche, et je la ferai arranger telle qu'elle était quand vous aimiez Eva Meredith ! »

Puis elle s'enfuit. Les voitures et la carriole verte partirent dans des directions différentes.

FIN DU MÉDECIN DU VILLAGE.



# TABLE DES MATIÈRES

## DU DEUXIÈME VOLUME.



FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.



